

CLAUDE MARTIN

La diplomatie
n'est pas
un dîner de gala

Mémoires d'un ambassadeur

Paris-Pékin-Berlin

LA DIPLOMATIE N'EST PAS UN DÎNER DE GALA

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Ouvrage édité
par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2762-8

Claude Martin
Ambassadeur de France

La diplomatie n'est pas un dîner de gala

éditions de l'aube

« La Révolution n'est pas un dîner de gala. »

革命不是请客吃饭

MAO ZEDONG

« Les diplomates, ces espions en gants blancs,

qui se mêlent de tout. »

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

À la mémoire de Michel Jobert

PREMIÈRE PARTIE
1964-1969

I Un grand peuple

« **U**n grand peuple, le plus nombreux de la terre. Un très vaste pays, étendu depuis l'Asie mineure et les marches de l'Europe jusqu'à la rive immense du Pacifique, et depuis les glaces sibériennes jusqu'aux régions tropicales des Indes et du Tonkin. Un État plus ancien que l'histoire... »

Assis dans l'arrière-salle d'un café de la rue de Grenelle, les yeux rivés sur le petit écran noir et blanc, oubliant les conversations et tous ces bruits qui bourdonnaient autour de moi – le tintement des verres, le grincement des chaises, le claquement intermittent du flipper – j'écoutais, en ce 31 janvier 1964, le Général de Gaulle expliquer pourquoi il avait décidé de reconnaître la Chine.

J'admirais cet homme. En 1958, élève de seconde au lycée de Saint-Germain-en-Laye, je m'étais rendu à Paris le 4 septembre sur la place de la République pour l'entendre présenter la nouvelle Constitution. J'avais, en l'écoutant, décidé de servir l'État. Trois ans plus tard, je m'étais inscrit à Sciences po pour préparer l'ENA.

J'en étais sûr, nous allions, avec De Gaulle, vivre de grandes choses. Il était si différent de tous les individus médiocres qui avaient, tout au long de mes années d'enfance, occupé le devant de la scène ! Il avait mis fin à l'aventure coloniale, redressé les finances du pays, réorganisé l'administration et relancé le projet européen. C'était surtout sa politique étrangère qui me plaisait. La France avait dans le monde une voix écoutée, sa diplomatie portait un message. Elle plaidait partout pour le dialogue, la fin des blocs, la reconnaissance des réalités. La main tendue à la Chine en était l'expression la plus récente, et la plus spectaculaire. La plus courageuse aussi, tant elle avait suscité d'oppositions, et provoqué de fracas.

Depuis la publication du communiqué commun, le 27 janvier, c'était comme un tremblement de terre. De Gaulle n'en paraissait nullement ébranlé.

La reconnaissance de la Chine me touchait particulièrement. Depuis trois ans, en même temps que Sciences po, j'étudiais le chinois aux Langues O'. Et maintenant, une porte s'ouvrait. Par l'ENA, je pouvais entrer dans la carrière diplomatique. Je pourrais partir pour Pékin, sur les traces de Paul Claudel et de Saint-John Perse. J'y avais songé. Oui, j'irais en Chine, un jour. Mais je ne m'y sentais pas préparé. Cela venait trop vite, trop tôt.

J'avais une image assez confuse du monde des ambassades. Que faisait-on, au juste, dans les salons dorés où se prélassaient, à travers le monde, les représentants de la République ? Avait-on encore besoin d'ambassades et d'ambassadeurs ? Les dirigeants des grands pays se connaissaient, ils se rencontraient de plus en plus régulièrement, ils se téléphonaient, la société internationale était organisée, policée, comme elle ne l'avait jamais été. Qu'avait-on besoin de ces intermédiaires qui n'étaient plus que des porte-parole, des maîtres du protocole, sans réelle prise sur la marche des choses ? Les rares diplomates que j'avais pu connaître au cours des années ne m'avaient pas convaincu de leur utilité profonde. J'avais vu des êtres élégants et brillants, qui racontaient bien les pays qu'ils avaient visités et les événements auxquels ils avaient assisté. Ils avaient été spectateurs. Je voulais de l'action.

De l'action, il y en avait davantage sur les chantiers qui s'ouvraient en France même. Sous l'impulsion du Général, l'État se reconstruisait. On modernisait l'agriculture, on restructurait les grandes industries, on redécoupait le territoire, on planifiait l'avenir. La République renaissait. Je cherchais où je pourrais lui être le plus utile.

« Tu n'es pas fait pour le ministère des Finances, de l'Agriculture ou pour le Conseil d'État, me dit un ami, qui sentait mes hésitations. Sinon tu n'aurais pas étudié toutes ces langues ! Un jour, tu finiras bien par partir pour la Chine. » Quelque chose me retenait pourtant. Les diplomates dont on me citait l'exemple avaient, malgré leur gloire et leurs mérites, un trait commun, ils n'avaient jamais parlé la langue du pays dans lequel ils avaient résidé, et sur lequel ils avaient écrit. Ils avaient été des voyageurs, des touristes. Je rêvais d'autre chose. En apprenant le chinois, je voulais entrer profondément dans la connaissance d'une culture et d'un peuple. Et je finissais par ressentir une contradiction entre cette curiosité exigeante et l'exercice du métier diplomatique, que je continuais à percevoir comme une profession faite d'habileté, de distance et de superficialité.

Je choisis de ne pas choisir. J'avais dix-neuf ans, tout devait rester possible. Le printemps 1964 fut délicieux. On donnait au théâtre *le*

Partage de midi, Un Otage et Roses rouges pour moi ; à l'Opéra, Pelléas et Mélisande. Je lisais Un Barrage contre le Pacifique, le Marin de Gibraltar, la Route des Flandres et la Promesse de l'aube. En juin, je passai le diplôme de Sciences po et les écrits de Langues O'. En novembre, je fus reçu à l'ENA.

Selon la règle en usage à cette époque, les lauréats du concours devaient effectuer immédiatement leur service militaire. Au lendemain même des résultats, je fus enrôlé au 5^e régiment d'infanterie, au Camp Léger de Frileuse. J'effectuai des exercices de tir, des marches de nuit et diverses corvées ménagères, dans l'attente d'une meilleure affectation.

Une semaine à peine s'était écoulée quand, un soir, un gendarme à moto surgit sur le terrain où nous nous entraînions au maniement du fusil, porteur d'une lettre m'enjoignant de me rendre immédiatement à Paris et de me présenter au cabinet du ministre des Affaires étrangères.

*

L'homme qui me reçut s'appelait Bertrand Labrusse. C'était un monsieur élégant, vêtu d'un costume de tweed qui lui donnait l'air très anglais, il avait un sourire et une poignée de main sympathiques, et un fort strabisme dans le regard qui me troubla un peu au début.

« C'est bien que vous ayez pu venir très vite, me dit-il en me débarrassant de ma lourde capote militaire, imbibée de pluie... L'affaire pour laquelle je vous ai fait appeler est urgente. Nous allons vous arracher à l'armée. Vous ferez votre service militaire à l'ambassade de France en Chine. »

Il me laissa à peine reprendre mon souffle, et poursuivit :

« Notre ambassadeur, Lucien Paye, a vu le ministre hier. Il s'est plaint du Quai d'Orsay, qui ne lui donne pas les moyens de travailler. Il menace d'en référer au Général de Gaulle, qui attache à nos relations avec Pékin une importance particulière. J'ai instruction de trouver des diplomates parlant chinois. »

Une pause. Je promenais mon regard dans la pièce. Bureau et armoire Empire, fauteuils Restauration. Des piles de dossiers, en désordre, sur des consoles.

« Aussi surprenant que cela paraisse, poursuivait Labrusse, plus personne, ou presque, ne parle chinois au Quai d'Orsay. Cette maison a produit d'illustres sinologues. Mais le courant s'est tari. Quinze ans sans ambassade sur le terrain, des consulats fermés les uns après les autres, pas de relations, pas de contacts, et pas d'autre perspective, pour un jeune présentant le

chinois au concours d'entrée, que d'aller passer quelques années dans la petite île de Formose, puisque c'était elle qui, jusqu'à l'an dernier, représentait pour nous la Chine. »

Effectivement, pas de quoi susciter des vocations !

« Nous cherchons des sinologues, poursuivait Labrusse, et nous n'en trouvons pas. Les choses vont peut-être s'améliorer avec les prochains concours, mais nous ne pouvons attendre jusque-là. Nous avons donc cherché parmi les volontaires du Service de coopération. Et nous vous avons trouvé. Je dois dire que je n'aurais jamais imaginé qu'il pût exister un élève de l'ENA faisant son service militaire et parlant le chinois. »

J'étais effectivement, depuis la création de l'École, le premier et, pour l'instant, le seul.

« En conséquence, vous êtes nommé, pour la durée de votre service, à l'ambassade. Vous n'avez pas le choix. Si vous le souhaitez, nous pouvons vous donner un petit délai. Disons deux semaines. Le temps de régler les problèmes avec l'autorité militaire, de vous préparer en lisant quelques dossiers (il poussa vers moi une chemise à sangle posée sur le coin de son bureau) et de rencontrer, bien sûr, les personnes qui, dans cette Maison, suivent les affaires chinoises. Mais faites vite. Nous avons promis à l'ambassadeur que vous arriveriez avant la fin du mois.

*

La lecture du dossier fut passionnante, j'y consacrai une nuit entière. Je dévorai une quantité de notes, dépêches, télégrammes, coupures de presse, et quelques feuilles volantes, manuscrites, à l'encre bleue. C'était la première fois que j'étais confronté au style du Quai d'Orsay. Les idées étaient exprimées avec prudence, les informations utilisées avec précaution, les conclusions subtilement suggérées. Mais les choses étaient dites, et le tableau, accablant.

Depuis plus de trente ans, la diplomatie française naviguait à vue dans les affaires chinoises. La guerre civile qui opposait nationalistes et communistes, l'invasion japonaise, le jeu confus de militaires féodaux, l'importance des intérêts que nous voulions sauvegarder, et d'abord nos concessions, avaient brouillé le paysage.

Une ambassade avait été maintenue, trop longtemps, à Nankin, auprès d'un gouvernement soumis à l'occupant japonais comme nous l'étions à l'occupant allemand. Le Général de Gaulle avait pour sa part, au nom de la France libre, choisi de traiter avec celui qui incarnait la résistance chinoise à

l'envahisseur, le maréchal Tchang Kaï-chek, replié dans les montagnes du Sichuan. Il avait nommé, pour le représenter auprès de lui, un personnage de légende, le général Pechkoff. Zinovi Pechkoff, russe d'origine, fils adoptif de Maxime Gorki, réfugié à Paris, s'était engagé dans la Légion étrangère, avait participé aux combats de la France libre, dans lesquels il avait perdu un bras. Il avait, dès son arrivée à Chongqing, noué avec le maréchal des relations amicales.

En 1945, l'effondrement du Japon avait laissé face à face, sur le terrain, l'armée nationaliste, nombreuse et puissamment soutenue par les Américains, et une Armée rouge communiste, implantée sur les plateaux du Shaanxi, qui s'était intégrée dans le front uni de résistance nationale à l'occupant mais, avoir chassé celui-ci, s'était lancée dans une lutte pour la conquête du pays. L'Armée rouge, devenue Armée populaire de libération, l'avait emporté au terme d'une guerre de quatre années. Le parti communiste et son chef, Mao Zedong, avaient fondé une République populaire, et installé à Pékin un gouvernement qui exerçait son autorité sur l'immense continent chinois.

Mais une île échappait à leur contrôle, Taïwan, qu'on appelait alors Formose, où Tchang Kaï-chek et quelques débris des armées nationalistes s'étaient réfugiés, sous la protection des Américains. Les États-Unis proclamaient haut et fort qu'à partir de ce réduit, avec leur aide, la Chine serait reconquise, le régime communiste abattu. Ils maintenaient à Taïwan, dans cet espoir, une République de Chine dont le gouvernement prétendait représenter la Chine entière. Ils avaient imposé cette fiction à tous leurs alliés, et la France s'était inclinée.

Elle l'avait fait à regret. Et la lecture du dossier montrait qu'elle avait longtemps hésité. Aux yeux des juristes du Quai d'Orsay, la conquête de la Chine par le parti communiste ne pouvait qu'entraîner, sans hésitation possible, la reconnaissance du nouveau régime. Mao exerçait une autorité réelle et complète sur la quasi-totalité du territoire chinois. C'était, en termes de droit, la condition nécessaire et suffisante pour traiter avec lui. C'était aussi notre intérêt. Si nous souhaitions garder un pied sur le sol chinois, y préserver une influence et sauver notre présence dans l'Indochine voisine, nous devions engager, avec le nouveau pouvoir, un dialogue. Établir des relations ne voulait pas dire cautionner. Mais ne pas les établir signifiait que nous n'acceptions pas une évidence, que nous refusions de reconnaître une réalité.

Le grand allié américain nous avait dicté un autre choix. Pas question, avaient dit les stratèges de Washington, de pactiser avec l'ennemi communiste. « Le Viêt-nam n'est qu'un pion dans le jeu de Moscou et de Pékin.

Les Chinois sont, derrière le Viêt-minh, les vrais agresseurs. Il faut, non pas dialoguer avec eux, mais les combattre. » La Chine avait pourtant, à la Conférence de Genève, joué un rôle modérateur. Cela n'avait pas ébranlé le Département d'État. « Cette paix est un piège. Les Chinois veulent que vous quittiez l'Asie. Ensuite, ils aideront le Nord à conquérir le Sud, dont les communistes ne feront qu'une bouchée. » Nous n'avions rien pu faire. Comment oublier que l'Amérique nous avait libérés, qu'elle nous avait aidés à nous reconstruire ? Nous devons rester solidaires, ficelés dans des alliances, l'OTAN à l'Ouest, l'OTASE en Asie, qui ne souffraient guère la contestation. L'Amérique avait pris notre place à Saïgon, pour continuer le combat. Nous restions à Formose à cause d'elle, alors qu'il était chaque jour plus évident que le gouvernement qui y était installé ne représentait pas la vraie Chine, et n'avait aucune chance de reconquérir jamais le continent.

Pour le Général de Gaulle, la question de la reconnaissance de la Chine avait eu, dans ces conditions, et très vite, une valeur emblématique. Il avait voulu rompre une bonne fois avec cette conception manichéenne des relations internationales dans laquelle l'Amérique avait cherché à entraîner le « monde libre ». La diplomatie n'était pas le combat du Bien contre le Mal. Elle devait être fondée sur une perception lucide des réalités et une appréciation froide de nos intérêts. Autour de la terre, des dizaines d'États, y compris des régimes auxquels les États-Unis accordaient leur soutien, étaient gouvernés selon des principes contraires à nos valeurs démocratiques. Ils n'en étaient pas moins des acteurs importants de la scène internationale, et pour nos pays, dans certaines circonstances, des alliés précieux. Churchill et Roosevelt avaient su, face à Hitler, s'appuyer sur Staline. En traitant avec lui, ils n'avaient pas pour autant adoubé son système. Tendre la main à Mao Zedong, ce ne serait pas davantage le cautionner mais reconnaître un fait et nous donner un partenaire de plus, un partenaire majeur, sur le grand échiquier du monde. Personne ne pouvait nous le reprocher.

Le Général avait agi avec prudence, et en s'entourant de multiples conseils. La République populaire était une réalité, mais son gouvernement était-il prêt à dialoguer avec nous ? Quelle était son indépendance réelle à l'égard de Moscou ? Quelles seraient, enfin, les conditions d'une reconnaissance diplomatique ?

Sur l'indépendance du régime de Pékin à l'égard du « grand frère » soviétique, il n'y avait, depuis des années, plus guère de doute. Les appareils de propagande des deux partis « frères », qui avaient commencé dès 1960 à émettre des critiques feutrées l'un contre l'autre, s'étaient déchaînés à partir de 1963 dans des campagnes de plus en plus violentes. Puis, des deux

côtés, les diplomates avaient pris le relais. Pékin dénonçait la « trahison » de l'URSS, sa renonciation à la Révolution, son glissement insidieux vers une acceptation de la « coexistence pacifique », sa prétention à partager avec les États-Unis le gouvernement du monde. La Chine appelait les pays satellites et les régimes progressistes à s'affranchir de la tutelle soviétique, et leur proposait son aide. Parmi le pays frères, seule la petite Albanie avait rejoint le camp de Pékin. Mais, dans le Tiers-Monde, beaucoup de jeunes États avaient prêté une oreille intéressée aux appels de la Chine. Après tout, celle-ci avait accompli toute seule, et de façon convaincante, sa libération nationale, elle paraissait avoir réussi ses réformes économiques, assuré son indépendance alimentaire, et l'aide qu'elle proposait était généreuse. Aux yeux du Tiers-Monde, la Chine était une vraie puissance. Cela ne pouvait que renforcer l'intérêt de dialoguer avec elle. Peu de choses, sans doute, dans le discours politique que tenait désormais la Chine pour se singulariser, la rapprochaient de nous, sinon la contestation de la politique des blocs, qui faisait écho à la nôtre. Mais c'était bien assez pour justifier un rapprochement.

Il restait à surmonter deux difficultés, devant lesquelles nous avions précédemment renoncé : l'opposition américaine, et la question de Taïwan.

Des courriers échangés avec Washington montraient combien le Général avait eu le souci de ne pas heurter le président américain. Il avait de l'estime pour John Kennedy. Il avait suivi avec une certaine inquiétude l'implication croissante des États-Unis dans les affaires indochinoises, mais venait de noter un début de revirement. Kennedy avait paru envisager, pour la fin de l'année 1963, un premier retrait des « conseillers » américains auprès du régime de Saïgon, pour faciliter une solution politique. Une possibilité s'offrait de convaincre les États-Unis que la France, en reconnaissant la Chine, pouvait aider à associer ce pays aux négociations de paix comme cela avait été le cas, autrefois, à Genève. Mais le 23 novembre 1963, Kennedy avait été assassiné. Et Lyndon Johnson, qui lui avait succédé, avait immédiatement annulé le retrait. Les Américains allaient s'enfoncer dans la guerre. De Gaulle n'avait plus les mêmes raisons de les ménager.

Avec Taïwan, le problème était tout aussi délicat. De Gaulle entretenait depuis 1942 une relation personnelle avec Tchang Kaï-chek. Il avait tenu à ce que la France libre fût présente à ses côtés, à Chongqing, alors que le régime de Vichy entretenait des relations officielles avec le gouvernement pro-japonais de Wang Jingwei. De l'estime, du respect, de l'admiration peut-être, unissaient les deux hommes, incarnant l'un et l'autre la résistance

de leur peuple. Avant de prendre sa décision, De Gaulle avait, en 1963, dépêché auprès du maréchal, désormais réfugié à Formose, l'homme qui l'avait déjà représenté auprès de lui lorsqu'il était à Chongqing, le général Pechkoff.

Pechkoff avait posé la question à Tchang Kaï-chek : existait-il un moyen de préserver, avec la République de Chine réduite aux contours d'une île, des liens spécifiques, étant entendu que Taïwan ne pouvait prétendre représenter la Chine entière ? Tchang avait été clair, si la France reconnaissait le gouvernement de Pékin, il romprait toute relation avec nous. Pour De Gaulle, qui avait prévu cette réponse, l'important était que la France n'ait pas pris l'initiative de cette rupture, c'était Tchang Kaï-chek qui avait fait ce choix. L'affaire se terminait avec élégance.

Ainsi, le 27 janvier, Paris et Pékin avaient publié un communiqué conjoint annonçant qu'ils établissaient entre eux des relations diplomatiques. Et De Gaulle avait, le 31, dans cette conférence de presse que j'avais suivie, expliqué pourquoi la France avait pris cette décision, qui était celle « de l'évidence et de la raison ».

Le reste du dossier était consacré à l'analyse des réactions que cette initiative avait provoquées. Celles des Américains avaient été, comme on pouvait le prévoir, les plus violentes. Le président Johnson avait refusé d'entendre notre ambassadeur, il l'avait fait recevoir par un sous-secrétaire d'État qui s'était montré d'une grande brutalité. La France, avait-il dit, trahissait son camp, se montrait d'une ingratitude révoltante à l'égard du pays qui l'avait libérée, puis aidée à se relever. Les fils des soldats des plages de Normandie se faisaient tuer en Indochine, et la France tendait la main au pays qui armait leurs ennemis. Elle aurait un jour à s'en repentir.

Les réactions au Canada, en Australie, au Japon, et en Europe même, n'étaient pas moins critiques. Comment le gouvernement français avait-il osé violer la discipline atlantique ? À Londres, on concédait que la Grande-Bretagne avait elle-même un chargé d'affaires en Chine, mais c'était moins qu'un ambassadeur, et parce qu'il fallait bien parler avec les Chinois de l'avenir de Hong Kong. À Bonn, on pensait que la France aurait pu se contenter d'une mission commerciale au lieu de choisir une forme de reconnaissance éclatante, qui allait rendre la Chine trop sûre d'elle-même vis-à-vis de l'URSS, énerver celle-ci, et rendre encore plus difficile une réunification de l'Allemagne qui dépendait du bon vouloir de Moscou. Curieusement, à Moscou même, on faisait semblant d'être content, alors que la propagande chinoise se montrait pourtant de plus en plus dure à

l'égard du « révisionnisme » soviétique. Le ministre des Affaires étrangères, Andreï Gromyko, avait parlé d'une décision « compréhensible ». C'était, dans le concert des critiques, le mot le plus aimable que notre initiative ait suscité.

Et au Quai d'Orsay même, on le sentait entre les lignes, beaucoup avaient grincé des dents. Que représentait la Chine de Pékin, sinon un géant en guenilles ? Elle n'avait pas de devises. Pour vendre des locomotives, on négociait des accords de troc. Il fallait se faire payer en aliments pour poissons rouges, en cheveux de femme ou en tapis anciens. Taïwan était, et serait pour longtemps encore, un partenaire plus intéressant. Et le régime nationaliste, dictatorial au début, était devenu sous l'influence américaine plus libéral (sans être encore une vraie démocratie), tandis que le système communiste de Pékin, différent peut-être de celui de Moscou, n'était pas moins oppressif et, vis-à-vis de l'extérieur, menaçant. Dans toutes les écoles de Chine, on avait, disait-on, trépigné de joie à l'annonce de l'assassinat de John Kennedy. Les notes envoyées au cabinet de Maurice Couve de Murville par divers responsables du ministère n'étaient pas toutes aussi négatives ou alarmistes. Bien peu, cependant, voyaient la valeur symbolique, et la signification politique du geste. La décision du Général avait une immense portée stratégique, mais elle bousculait les habitudes.

*

Le lendemain, je pris rendez-vous à la Direction d'Asie avec les diplomates chargés de suivre les affaires chinoises. Le directeur, Étienne Manac'h, était, me fit-on savoir, très occupé, et il n'avait pas de temps à consacrer à un étudiant fraîchement admis au concours et nommé à Pékin sur un modeste emploi d'attaché d'ambassade. Ce fut son adjoint, André Travert, qui me reçut.

Je ne suis pas près, cinquante années plus tard, d'oublier mon premier entretien avec ce petit homme étonnant, attachant et drôle, qui s'était fait au Quai d'Orsay une réputation d'originalité à laquelle son goût immodéré pour la culture chinoise, l'Opéra de Pékin, les courses de chevaux et le poker avaient puissamment contribué.

Travert revenait tout juste de Maisons-Laffitte, et la perte d'une somme importante, évaporée deux heures plus tôt sous les sabots d'une pouliche de trois ans à laquelle il avait confié tous ses espoirs, l'avait mis de méchante humeur. Il m'installa dans son bureau, face à lui, prit une 555 dans un

tiroir, l'inséra lentement et précautionneusement dans un fume-cigarette en ivoire tiré d'une de ses poches, l'alluma à la flamme d'un Zippo tiré de l'autre poche et, les choses étant ainsi mises en place, me regarda fixement.

« Qu'est-ce que vous allez faire en Chine ? »

Je le regardai sans doute avec un air un peu ahuri, il se détendit. Un vague sourire moqueur apparut au coin des lèvres.

« Je veux dire, qu'est-ce que vous imaginez que vous allez pouvoir y faire ? Si vous comptez découvrir le pays, vous allez être déçu. Vous ne verrez rien. Il vaut même mieux ne pas essayer. »

Il avait une voix traînante et un accent un peu canaille, comme dans les vieux films de gangsters. On sentait qu'il n'avait pour la « nouvelle Chine », celle dans laquelle on m'envoyait, aucune tendresse, mais qu'il avait beaucoup aimé l'autre, celle d'avant, celle qu'il avait découverte vingt ans plus tôt, en rejoignant ses premiers postes à Chongqing, puis à Nankin.

C'était en novembre 1945. Le Japon avait capitulé, Tchang Kaï-chek avait reconquis une grande partie du territoire et s'était réinstallé dans la capitale du Sud qui, après des années de souffrances, aspirait à la liberté et au plaisir. Travert avait été chargé, avec d'autres, de rouvrir notre ambassade à Nankin.

Sur la beauté et le charme de cette ville, il était intarissable, les hautes murailles, le Yangzi et ses milliers de jonques aux voiles rouges et jaunes, les tours de la Cloche et du Tambour, les belles allées bordées de platanes, les riches palais des mandarins, les temples. Nankin regorgeait aussi de cinémas, de théâtres, de cabarets, de champs de courses, de salles de jeu. De quoi griser un diplomate stagiaire de vingt-quatre ans. Travert avait passé des nuits entières autour des tables de poker ou de baccarat. Il avait connu quelques beautés célèbres, des chanteuses – Zhou Xuan, Bai Guang, dont la voix faisait penser à celle d'Édith Piaf. Mais sa vraie passion était l'opéra chinois, ou plutôt les opéras, ceux de Pékin, du Henan, de Nankin, du Sichuan, de Shanghai, de Canton. Il les jouait, les chantait, et était devenu presque un maître.

Cela avait duré quatre ans. Et puis le rêve s'était brisé. À l'automne 1949, les troupes communistes, après avoir conquis toute la Chine du Nord, avaient passé le Yangzi. Il avait fallu se replier sur Canton, puis sur Hong Kong. Travert avait rongé son frein pendant sept longues années dans la Colonie britannique. Puis on l'avait rapatrié à la Direction d'Asie, où il se morfondait.

M'enviait-il de partir « de l'autre côté » ? À l'évidence, pas le moins du monde.

« Franchement, aller à Pékin aujourd'hui, si vous avez vraiment envie de connaître la Chine, cela n'a aucun intérêt ! Cela ne vous apportera que des déceptions. Vous n'aurez aucune liberté. Partout vous serez suivi, observé, écouté. Cloîtré dans l'ambassade, enfermé dans Pékin, dont vous n'aurez pas le droit de sortir. Et pour voir quoi ? Les plus beaux sites sont inaccessibles, les bibliothèques fermées, les librairies vides, les théâtres désaffectés. L'Opéra de Pékin, n'en parlons pas. "Ils" sont en train de le réformer. Autant dire le massacrer ! »

Il me montra une rangée de livres, sur une étagère :

« Évidemment, on peut aller en Chine sans rien connaître, et en se contentant de se faire guider par des agents du régime qui vous expliqueront pourquoi et comment tout est mieux aujourd'hui ! C'est ce que font tous les journalistes et les intellectuels qui se laissent inviter par Pékin. Cela donne cette ribambelle de livres, de "témoignages", et de récits de voyage. *La Chine telle que je l'ai vue. J'ai vu vivre la Chine. La Chine sans masque. La Chine s'est levée.* Je les collectionne, comme vous voyez. Sartre, Beauvoir, Gascar, Vercors. Eux, ils en ont vu des choses ! Voyages organisés, parcours balisés, gentils accompagnateurs. Le conditionnement absolu. Malgré les efforts que leurs guides ont faits pour leur mâcher le travail, ils ne sont même pas capables de recopier correctement. L'un d'eux confond Canton et le Shandong. L'autre écrit que Pékin est au bord du Fleuve Jaune ! »

Il sortit du tiroir de son bureau un petit ouvrage à la couverture sombre.

« Voilà un livre que je garde à part, car il est exceptionnel. En bêtise, il dépasse tous les autres. Deux cents pages. Ce monsieur vient de passer deux semaines en Chine. Il ne connaît évidemment pas un mot de chinois. Il ignore tout de l'histoire du pays, mélange les noms, les époques et les dynasties. Mais il a tout vu et tout compris. »

Il tira une bouffée de sa cigarette, émit un ricanement.

« Le dernier soir, à Shanghai, il est allé à l'opéra. Il a assisté à une représentation de *Hu Ju*. Et voilà ce qu'il écrit (il se mit à lire) : "L'opéra de Shanghai est une forme abâtardie de l'Opéra de Pékin." »

Il referma le livre d'un claquement sec.

« Le *Hu Ju*, une forme abâtardie de l'Opéra de Pékin ! Vous vous rendez compte ! »

C'était pour lui, l'amoureux de toutes les formes d'opéra chinois, l'ânerie suprême. Je ne le contrariai pas. Ma science, en la matière, était neuve et courte. J'avais, quelques mois plus tôt, au théâtre de l'Alhambra, assisté à une représentation du *Serpent blanc*, premier spectacle venu de Chine

depuis que les relations avaient été rétablies. Les décors, les costumes étaient magnifiques, mais la musique et le chant étaient très éloignés des sonorités auxquelles j'étais habitué.

« Oui, concéda-t-il. J'y suis allé aussi. C'était une belle représentation. Du Jinfang, Mei Shaowu, sans doute les meilleurs qu'on puisse trouver aujourd'hui. Des disciples de Mei Lanfang. Mais tout cela est bien loin de ce qu'on pouvait voir et entendre il y a vingt ans. »

Il ouvrit à nouveau son tiroir, en sortit un petit opuscule.

« Lisez cela, si le sujet vous intéresse. Une bonne introduction. En espérant que, là-bas, vous puissiez voir quelques-unes de ces pièces. L'Opéra de Pékin est un art prodigieux mais, pour l'aimer, il faut en voir beaucoup. Les premières fois, on se fait l'oreille. Et puis on apprend les codes, la signification de chaque couleur, de chaque maquillage, de chaque geste. On identifie les personnages à leurs costumes. Et l'on sait s'ils sont honnêtes ou fourbes aux signes qu'ils portent sur le visage. Si vous allez souvent au spectacle, vous apprendrez vite à les reconnaître : le bon conseiller, le vaillant guerrier, l'étudiant méritant, la petite servante dégourdie, le traître... »

Il s'était détendu en parlant de son plaisir favori. Nous revînmes au sujet.

« Promenez-vous dans Pékin tant que vous voulez. Évitez les circuits organisés, achetez-vous un vélo. Mais ne cherchez pas trop à parler aux gens que vous rencontrerez. Vous leur causeriez du tort. Trois mots avec un étranger, c'est la soirée au poste de police. Une nuit ensemble, c'est le grand voyage vers l'ouest. Les camps. »

Il alluma une autre 555.

« Déjà, si vous arrivez à vous rendre utile à l'ambassade, ce sera bien. Ils auront besoin de vous. En six mois, on a nommé là-bas quarante personnes, et seulement deux qui parlent chinois, l'attaché militaire, le colonel Guillermaz, et le premier secrétaire, Marc Menguy. Guillermaz est le pilier de l'équipe, c'est un ancien de Chongqing. Il parle la langue, il connaît l'histoire de la Chine moderne, il comprend ce qui se passe, il sait qui est qui. Aidez-les. Lisez les journaux, écoutez la radio. Et, quand vous aurez du temps libre, allez au théâtre... s'il y en a encore un d'ouvert. »

Je le quittai à regret. Et je restai un moment à traîner dans les couloirs. Travert m'avait donné quelques noms, dont celui d'un traducteur-interprète pour lequel il semblait avoir une grande considération, et que j'aurais profité à rencontrer, m'avait-il assuré, pour m'éclairer sur le travail qui pourrait être le mien au sein de l'ambassade à Pékin.

L'homme occupait un petit bureau au cinquième étage, sous les toits.

Son nom était écrit sur la porte. Georges Yakovlievitch. Je frappai sans appuyer, puis un peu plus fort, puis plus fort encore. À la quatrième fois, il y eut un bruit de chaise qui tombait, le grincement d'une fenêtre qu'on ouvrait, puis une voix qui me disait d'entrer.

Une odeur de cuisine flottait dans la pièce. Yakovlievitch était, on m'avait prévenu, un homme « très étrange », au sein d'une direction qui en comptait beaucoup. Il était passionné de gastronomie, et n'hésitait pas à confectionner des plats au bureau.

« Je suis désolé, me dit-il, de l'air de quelqu'un qui ne l'était pas du tout, et paraissait au contraire mécontent d'une intrusion qui le dérangeait. Je ne m'attendais pas à recevoir de la visite. Je lis la presse, je traduis les textes importants l'après-midi. Je n'ai pas toujours le temps de sortir déjeuner. »

Je répondis que je ne lui prendrais que quelques minutes, il ne s'agissait pour moi que de faire sa connaissance, nous pourrions nous écrire. J'avais pensé malgré tout intéressant de voir comment il travaillait, ce qu'était un lecteur analyste de la presse, car on m'avait dit que ce serait sans doute cette même tâche qui me serait confiée à Pékin.

Un numéro du *Quotidien du Peuple*, vieux de quelques jours, était étalé devant lui. Certains articles étaient cerclés de rouge.

« Voilà ce que je fais tous les jours, dit-il. Parcourir les gros titres, relever les éditoriaux importants, découper les photos. Pointer, lors de chaque cérémonie ou de chaque événement, la présence et l'absence des principaux personnages. Noter dans le compte rendu, les expressions nouvelles, les formules inédites, qui peuvent annoncer un changement de ligne. »

Il parlait d'une petite voix douce, et accompagnait la fin de chaque phrase d'un regard de mon côté.

« En fait, ce n'est vraiment pas facile de lire leur presse. On a l'impression qu'ils ne disent rien. Toujours les mêmes phrases, les mêmes clichés, les mêmes slogans. La langue est d'une grande pauvreté. Mais il faut faire attention. Ce qui est important, ce n'est pas ce qu'il y a dans ces articles, c'est ce qui n'y est pas. Ce qui n'est pas dit. Ce qui manque. On écrit un jour : "Il faut s'appuyer sur les intellectuels, les savants, les experts, y compris les experts qui sont de retour de l'étranger." Et puis deux mois plus tard, on mentionne les intellectuels, les savants, les experts, mais on oublie les experts de retour de l'étranger. C'est tout. Six mots de moins, ça n'a pas l'air très important. Mais on comprend que les experts de retour de l'étranger vont avoir des problèmes. »

Georges Yakovlievitch, j'aimais ce nom... Je l'imaginais issu d'une de ces familles russes blanches qui avaient erré jusqu'au fond de l'Extrême-Orient

avant de se fixer à Paris. « Yako » avait passé le concours de secrétaire d'ambassade en 1947 ou 1948, avait été expédié à Chongqing puis à Canton, et s'était lui aussi, après la victoire communiste, replié sur Hong Kong. Sa connaissance de la langue chinoise était, dans sa génération, sans égale. On avait fait de lui le traducteur-interprète officiel du gouvernement mais, comme il n'y avait eu, depuis 1949, aucun contact entre la France et le régime de Pékin (en dehors du bref épisode de Genève) et presque aucun avec celui de Formose, on l'avait laissé tourner, sous-employé, de Jakarta à Manille, avant de l'envoyer à Taïwan. Là, il avait servi d'interprète entre le général Pechkoff et Tchang Kai-shek. Après la fameuse rencontre, il avait fait ses valises, ayant bien compris que la France allait fermer son ambassade dans l'île, pour en ouvrir une sur le continent.

C'était un homme petit, qui réduisait encore un peu sa taille en se tenant penché, presque bossu. Il avait en permanence sur le visage une expression craintive, comme s'il s'attendait à être battu. Mais son regard reprenait de la force et de l'éclat quand il avait identifié son interlocuteur, et engagé avec lui une conversation qui le rassurait. Il avait des mains d'enfant.

Quand il comprit que je ne lui voulais aucun mal, que je commençais même à éprouver pour lui de la sympathie, il se détendit tout à fait. Il me parla de la vie qu'il avait menée à Chongqing. Il aimait raconter des anecdotes, faire le portrait des personnages célèbres ou inconnus, hauts en couleurs ou saugrenus, qu'il avait rencontrés dans la capitale de la résistance chinoise. Il y avait du monde, autour de Pechkoff : Escarra, Nègre, les deux jumeaux Hugues et Charles de Dianous, Jankélévitch, Rygaloff, Sekutowicz, Lipkowski, des Slaves et des Orientaux de toute sorte, venus d'horizons improbables risquer leur vie dans ce pays lointain. Tous étaient fascinés par le personnage de Tchang Kai-shek (comme l'étaient les Américains Joe Stilwell et Claire Chennault), et plus encore par sa flamboyante épouse, qu'on appelait simplement « Madame ».

Yakovlievitch me raconta la dernière rencontre de Pechkoff et de Tchang quelques mois plus tôt, à Taïpei. Le maréchal était méconnaissable, pour lui qui l'avait connu à Chongqing. Vieilli, presque cassé. Il avait dans la mâchoire (il avait toujours eu de très mauvaises dents) des tremblements nerveux. Mais, dans le feu de la conversation, il s'était redressé.

« De Gaulle est un grand homme, avait dit Tchang à Pechkoff. Je le respecte et je l'admire. Mais, s'agissant de la Chine, il se trompe. Il dit qu'il faut tenir compte des réalités. Le parti communiste s'est rendu maître de mon pays, c'est un fait. Mais qui peut croire que cela durera ? Ce régime, malgré la dictature qu'il exerce, n'est pas aussi solide qu'on le croit. Après

les erreurs du Grand Bond en avant, la famine règne dans les campagnes. L'armée gronde. Mao a mis son plus fidèle compagnon d'armes, le maréchal Peng Dehuai, en prison. L'heure sera bientôt venue pour moi de contre-attaquer. Nos forces sont prêtes. Et nous aurons le plein soutien des Américains. »

Sur une petite bouilloire électrique, mon interlocuteur préparait, tout en parlant, de l'eau pour le thé. Il avait ouvert une boîte en fer-blanc dans laquelle des sachets de différentes couleurs étaient alignés.

« Je n'ai pas un grand choix à vous proposer. Wolong, c'est le thé de Taïwan. Si vous préférez un thé du continent, j'ai du long jing, « puits du dragon », ou bien du ying er, « oreille d'argent ». Ou bien encore du biluochun, le préféré de Mao. »

Je choisis le puits du dragon.

Il vit que je regardais un morceau de pain, posé sur un coin de son bureau.

« Je le fais moi-même le matin, avant de venir travailler. Je le réchauffe à midi sur une petite plaque. Je me moque de ce qu'on raconte. Avec des piments du Sichuan, cela fait un excellent déjeuner. »

L'heure tournait et j'avais encore quelques rendez-vous, Je pris congé. Je me dis que j'aurais aimé connaître mieux cet homme curieux, que je sentais, sous ses dehors excentriques, profond, sensible, et fragile.

Je quittai le Quai d'Orsay pour faire mes préparatifs.

Il me fallut plus de deux semaines pour franchir tous les obstacles, subir des examens de toute sorte, m'acquitter des formalités compliquées qui précédaient, à cette époque, un départ lointain. La confection d'un passeport diplomatique, et la délivrance du visa, demandèrent quelques jours supplémentaires. Le cabinet me pressait, relayant sans doute, à l'autre bout de la ligne, l'énervement d'un ambassadeur impatient.

Paris était sous la neige, l'air, lumineux et doux. J'étais désireux de profiter quelques jours encore de ces moments délicieux. Labrusse m'accorda finalement un ultime répit. Il avait quelques problèmes avec le ministère de la Défense, qui tardait à approuver ma mise à la disposition du Quai d'Orsay pour la durée de mon service militaire. L'ambassadeur lui-même finit par se calmer. On fêtait, à Pékin, le nouvel an chinois (on était entré, le 2 février, dans l'année du Serpent), et il avait décidé de s'accorder quelques jours de congé.

Enfin, le 13 février 1965, un samedi matin, je sautai dans l'avion.

Il n'y avait pas, à cette époque, de ligne aérienne directe pour se rendre à Pékin. Pour rejoindre la Chine, on avait le choix entre deux routes. Celle

du sud passait par Téhéran, Delhi, Bangkok et Hong Kong, d'où l'on gagnait l'intérieur de continent chinois par le train. Celle du nord passait par Moscou. Elle était plus rapide. C'est celle que je pris.

Je m'envolais du Bourget sur un vieil Iliouchine... Le sol était couvert d'une mince pellicule de neige, le ciel, floconneux. Une fois percé la couche de nuages, je renversai mon siège et me laissai envahir par le plaisir grisant du départ vers un pays inconnu, et désiré, avec lequel j'avais le sentiment d'avoir depuis longtemps rendez-vous.

*

Depuis l'enfance, je rêvais de l'Asie. Ses peuples, ses langues, ses paysages m'attiraient. Ses images et ses odeurs imprégnaient la maison dans laquelle j'avais grandi.

Vers 1880, un oncle de mon père était parti comme missionnaire, à vingt ans, soigner les lépreux en Birmanie. Une longue route l'avait conduit de Marseille à Rangoun sur un steamer de la BB Line qui faisait escale à Port-Saïd, Colombo et Calcutta. Le voyage durait vingt et un jours. À Rangoun, il avait pris une embarcation à aubes et remonté l'Irrawaddy jusqu'à Mandalay. Il avait vécu là plus de soixante ans.

Il avait eu, assez vite, des doutes sur sa vocation. Fallait-il convertir les Birmans ? La plupart vivaient heureux dans la foi bouddhiste qui leur apportait la paix de l'âme. C'était d'une autre sorte de secours qu'ils avaient besoin. Le pays était pauvre, arriéré, ravagé par des fléaux qui révoltaient la conscience humaine.

La lèpre était le pire d'entre eux. Toute la haute Birmanie en était ravagée, les populations des montagnes surtout. On voyait partout marcher, le long des routes, les malheureux qui en étaient atteints. Tenus à distance, chassés, poursuivis par les chiens. Les missionnaires les recueillaient. L'oncle de mon père et un autre prêtre, d'origine autrichienne, le père Jean Wehinger, avaient eu l'idée d'ouvrir, aux portes de Mandalay, un hospice pour les soigner.

Il n'existait, à l'époque, aucun traitement contre la lèpre. C'était une maladie d'origine inconnue, à l'évolution lente, irréversible. On ne pouvait qu'atténuer les souffrances de ces hommes et femmes au visage ravagé, dont certains n'avaient plus figure humaine, dont la peau se détachait par lambeaux. On lavait leurs plaies, on passait sur leurs chancres une huile bienfaisante que l'on confectionnait à partir d'une plante importée de l'île de La Réunion. On les préparait à la mort.

Les deux missionnaires n'avaient pu se résoudre à ce constat d'impuissance. Ils avaient lu, dans des revues reçues d'Europe et d'Amérique, que les recherches sur la maladie progressaient. Un médecin norvégien, Gerhardt Hansen, avait identifié un bacille qui pouvait en être la cause. On ne pouvait encore dire si le mal était contagieux, encore moins le combattre, mais on allait savoir comment s'en protéger. Un congrès mondial allait se tenir à Berlin. Jean Wehinger, laissant à l'oncle de mon père la garde de la léproserie, était parti pour l'Europe. Il avait fait le tour des capitales. C'était un homme entreprenant, un orateur convaincant. Il avait été reçu par l'impératrice d'Autriche, Sissi, par l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, par le Premier ministre britannique, Lord Salisbury, et par le pape Léon XIII. Il était rentré à Mandalay gonflé d'espoir. Les sommes d'argent qui lui avaient été promises allaient permettre de construire, à Mandalay, un grand établissement moderne où tous les lépreux de Birmanie pourraient être accueillis, et peut-être sauvés.

Le saint homme avait vécu tout juste assez de temps pour voir se dresser dans le ciel les nouveaux bâtiments de la léproserie Saint-Jean. Quelques jours à peine après son inauguration, il avait été terrassé par la fatigue. L'oncle de mon père était resté seul à la tête du navire.

C'est alors que les ennuis avaient commencé. L'importance des dons faits à la léproserie avait éveillé des jalousies. Autour de l'évêque de Mandalay s'étaient nouées toutes sortes d'intrigues. Un prélat ambitieux, venu de nulle part, avait ravi à l'oncle de mon père la direction de l'établissement. Et finalement, le pauvre Père Martin avait claqué la porte. Il avait quitté la léproserie, la mission et, dans un geste de désespoir, la religion même dans laquelle il avait grandi. Il ne serait plus dorénavant que « l'oncle Jules ».

Son père, qui n'avait pas apprécié son entrée dans les ordres, avait été encore plus ulcéré d'apprendre qu'il les avait quittés. La famille tout entière, lui écrivit-il, était déshonorée. « La meilleure nouvelle que je pourrais recevoir désormais, c'est celle de ta disparition. Débarrasse le monde, le plus vite possible, de ta misérable personne. Il ne doit pas être difficile de se procurer un revolver et une balle, là où tu es. » Sur toutes les photos, il gratta, avec une lame de couteau, le visage de son fils. Et son nom, Jules, fut banni de la table de famille.

Jules était resté à Mandalay. Il s'était installé dans une maison au bord de l'Irrawaddy. Il vivait de traductions, de commerce. Parfois, quand un compatriote venait à passer, il faisait le guide.

Peu de gens, dans notre pays, s'intéressaient alors à la Birmanie. Elle était britannique, appartenait à l'Empire des Indes. Quelques rares

voyageurs français la traversaient. Des aventuriers, des explorateurs, des chasseurs. Ils y faisaient escale, comme l'intrépide Isabelle Lassieu, sur la route du Laos. Ils y cherchaient, comme le capitaine Fau, un passage vers le Yunnan ou le Tibet. « L'oncle » les guidait à travers le pays Shan ou jusqu'à Myitkyina, à la frontière de la Chine. Il s'arrêtait au seuil de l'Empire du Milieu, qui le faisait rêver.

Il aurait aimé aller en Chine... Mais sa vie était à Mandalay désormais. Il s'était contenté d'aménager, au fond de sa maison, une pièce tapissée de livres. Il lisait les entretiens de Confucius et le *Dao de jing*. Et, entre deux voyages dans les montagnes, il écrivait.

Après la Grande Guerre, les communications avaient été plus faciles, les voyageurs, plus nombreux. Beaucoup lui apportaient des nouvelles de France. Mais ces échos du pays lui semblaient étrangement assourdis, irréels. Une seule visite l'avait vraiment marqué, celle de Georges Clemenceau. En 1921, le Tigre, retiré de la politique, avait entrepris un voyage en Orient, Singapour, la Malaisie, l'Inde. Quelqu'un lui avait parlé de cet étrange « Français de Mandalay », qu'il avait souhaité connaître. Jules avait été conquis par le grand homme, son humour féroce, son intelligence étincelante, que l'âge n'avait pas affaiblis. Ils avaient marché ensemble le long des douves du vieux palais royal de Mandalay, dont les Anglais avaient fait une forteresse militaire. Ils s'étaient promenés dans Merchant Street et, le soir, Jules avait guidé son visiteur dans le bazar. Même dans ce coin reculé, les gens reconnaissaient le voyageur. « Le monsieur à côté de vous, est-ce que ce n'est pas monsieur Clemenceau ? » Sans doute, alors, l'un des hommes les plus célèbres du monde.

Puis une nouvelle guerre était survenue. En 1942, les Japonais s'étaient emparés de la Birmanie. Le vieil oncle, plus de quatre-vingts ans déjà, avait été arrêté, détenu, gardé en otage dans les lieux même où il avait commencé, cinquante ans plus tôt, à soigner les lépreux. Un soir d'avril 1945, tandis que crépitaient au loin les mitrailleuses de l'armée de Mountbatten qui allait reprendre la ville, les Japonais avaient, avant de s'enfuir, exécuté quelques prisonniers. Il avait été décapité.

Ma mère conservait, dans de grandes boîtes où j'aimais fouiller, les lettres où l'exilé avait, semaine après semaine, pendant près d'un demi-siècle et jusqu'à sa fin tragique, raconté sa vie, ses découvertes, ses épreuves. Je lisais et relisais ces pages de papier jauni qui m'entraînaient sur la route d'Ava, me faisaient descendre la Salouen ou l'Irrawaddy, ou remonter en pays Chan, du côté de Taunggyi. Je découvrais les Chin et les Katchin, les Padong dont les femmes se brisent le cou à force de porter des colliers gigantesques, les Lolo, les Lizou, les Miao et les Yi.

Mais je découvrais la Chine, surtout. Au début des années cinquante, les livres de « l'oncle » nous avaient finalement été renvoyés, dans une caisse de bois d'où émanait une lourde odeur de santal. J'y avais découvert un exemplaire des *Entretiens* de Confucius annoté de sa main, et tous les autres ouvrages dont sa correspondance nous parlait, Mencius, Laozi, Zhuangzi. Tout au fond, j'avais trouvé un carton bourré de photographies – portraits de mandarins, de paysages du Tibet, du Yunnan ou du Guangxi. Maigres trésors, que je gardais pour les lire et relire, le soir, dans ma chambre.

Les années passaient, et le monde tournait. En Birmanie, l'Angleterre pliait bagage. Le colonel Aung San avait mené, avec ses compagnons, la lutte pour l'indépendance, avant d'être assassiné. Au-delà du Mékong, la France, à son tour, perdait pied.

Lorsque Diên Biên Phu tomba, je vis ma mère pleurer. Je feuilletais *Paris Match* qui disait tout sur la résistance héroïque du camp retranché. Geneviève de Galard, le colonel de Castries. Je le feuilletais encore quand se tint, à Genève, la conférence de la Paix. Je m'arrêtai sur une photo. Un homme élégant et mince, au visage de chat, serré dans un grand manteau noir, souriait gravement. C'était, disait la légende, le Premier ministre de la Chine. Zhou Enlai.

*

En 1961, je m'étais inscrit aux Langues O'. Je voulais apprendre le chinois, le birman, le vietnamien et le khmer.

Je m'étais en même temps inscrit à Sciences po. C'était le passage obligé pour préparer l'ENA.

Je poussai la première fois les portes de la rue Saint-Guillaume sans enthousiasme et même avec quelque crainte, mais je ne tardai pas à m'y sentir à mon aise. L'économie politique enseignée par Raymond Barre, le droit constitutionnel par Georges Vedel, l'histoire des idées politiques par Jean-Jacques Chevallier, et surtout les principes de la dissuasion nucléaire par Raymond Aron, m'ouvrirent des mondes nouveaux. Pierre Nora traçait des parallèles audacieux entre le style de Marcel Proust et celui du Général de Gaulle. J'appris à faire des exposés structurés et balancés. Je côtoyais des hommes brillants et des jeunes femmes élégantes. Mais quelque chose m'étouffait. Autour de la « péniche », l'air était trop rare. L'Asie me manquait.

Sciences po et Langues O' étaient heureusement, à cette époque, géographiquement très proches. En quelques minutes à peine, je passais du

monde élégant et policé de la rue Saint-Guillaume à l'univers grisant et désordonné de la rue de Lille.

On pénétrait dans le bâtiment de l'École des langues orientales par une lourde porte de chêne, qui ouvrait immédiatement sur un petit couloir en escalier, qu'on appelait « l'entrée ». Les parois en étaient tapissées, à gauche comme à droite, de feuilles dactylographiées, épinglées en tous sens, étalant les horaires et les modalités de cours de presque tous les idiomes de la terre, puisque aussi bien les langues de l'Afrique, des régions arctiques et australes que le grec, le serbo-croate et le finno-ougrien y trouvaient leur place. Une foule compacte et colorée d'étudiants et d'individus de tous âges et d'apparences très diverses se bousculait dans cet étroit passage, des barbus au regard de feu, venus des steppes de l'Asie Centrale, des sikhs enturbannés, des hommes portant la kippa, de toutes petites religieuses drapées de noir ou de bleu, côtoyaient des militaires en uniforme ou de timides jeunes filles sorties de Passy ou d'Auteuil. Le plus étrange était bien que tous trouvaient leur place et leur bonheur dans cette maison exiguë. Passé la porte vitrée, chacun courait vers la petite salle, ou le grenier aménagé, où la science qu'il venait recueillir, ou enseigner, était dispensée. Les élèves de persan piaffaient en attendant que le cours d'ukrainien s'achève, les étudiants en hébreu tournaient en rond ou frappaient au carreau pour que la leçon de japonais se termine, le professeur d'ourdou saluait le répétiteur de wolof qui lui cédait son estrade. Chacun connaissait sa place et courait vers son office, c'était comme si l'on avait mis ensemble des milliers d'abeilles dont chacune connaissait son alvéole et sa ruche.

L'idée de mener de front l'étude de quatre langues difficiles n'avait, bien sûr, pas résisté à l'épreuve des faits. Le professeur de birman, Denise Bernot, m'avait fait savoir qu'elle n'assurerait son cours que si elle avait au moins deux élèves, j'étais le seul inscrit. Le président de la « corpo », Patrice Gélard, un petit homme rond et plein d'humour que je croisai au pied d'un escalier au moment de déposer mes demandes, me fit sentir, en tirant lentement sur sa pipe, que je courais trop de lièvres. J'écartai finalement, non sans regret, le khmer et le vietnamien. Je gardai le chinois. Plus tard, lecteur passionné de Pouchkine et de Tolstoï, j'ajoutai le russe.

Le chinois est une langue difficile, mais simple. Il n'a pas de grammaire (bien que des personnes respectables et savantes aient écrit des livres entiers pour démontrer le contraire), les mots y sont invariables, indifféremment noms, adjectifs ou parfois adverbes, selon la place ou le contexte. Les verbes n'ont pas de temps, et seules de subtiles particules permettent de préciser si l'action appartient au présent, au passé, à l'avenir, si elle est en cours ou

achevée, et aident ainsi à en percevoir la durée. L'ambiguïté qui peut en résulter parfois (et qui était beaucoup plus grande dans la langue ancienne, où ces particules n'étaient pas utilisées) fait partie du jeu, elle donne un espace à l'interprétation de la langue, elle ajoute à sa beauté.

La difficulté est dans la prononciation et dans l'écriture. Il faut du temps, et beaucoup d'attention, pour entendre et pour distinguer les mots brefs, projetés en courtes syllabes, et pour sentir la différence entre les quatre tons. Il faut encore plus de temps, et d'attention, pour apprendre à écrire, pour enregistrer et ensuite savoir reproduire les symboles par lesquels chaque mot est représenté. Je m'étais un peu effrayé, le premier jour, en apprenant qu'il faudrait apprendre deux, trois, peut-être même quatre mille caractères, pour être considéré comme un vrai lettré. Mais je me rassurai bientôt. L'écriture a sa logique. Les caractères se décomposent ou se regroupent par éléments, des « clés », qui leur donnent du sens. Une clé conduit à d'autres, et la mémoire, peu à peu, loin de souffrir, se plaît à ce jeu.

Notre professeur, Robert Ruhlmann, avait décidé qu'avant toute chose, il devait nous apprendre à bien prononcer les mots, à acquérir une oreille et une diction impeccables. Ensuite viendrait l'écriture. Il avait d'autant plus de mérite à nous imposer cette discipline qu'il était le premier à le faire dans une École où, avant lui, des générations de sinologues avaient appris, puis enseigné le chinois comme une langue morte, comme le latin, une langue qu'on traduisait, après quelques années d'étude, à livre ouvert, mais dans laquelle on était incapable de se faire comprendre et de communiquer. Et il avait d'autant plus de courage à le faire que sa méthode nous déplaisait et que nous le lui faisions sentir. Nous étions impatients d'écrire, de parler. Il nous forçait à écouter.

Passant entre les tables, en tenant à la main le *Traité de linguistique générale* d'André Martinet, il nous expliquait les différences entre une labiale, une palatale, une chuintante, une fricative. Il montrait la nuance entre « *chang* », « *shang* », « *jiang* » et « *qiang* », entre « *bo* » et « *po* », entre « *du* » et « *tu* ». Il mélangeait toutes les formes de transcription, celle des Jésuites, celle de l'école française d'Extrême-Orient, celle de Wade et Giles, pour nous faire sentir qu'aucune n'était vraiment satisfaisante. Le système « *pinyin* » qu'on allait généraliser à Pékin lui semblait de loin le meilleur. C'était celui dans lequel il avait choisi de nous enseigner.

Nous étions une douzaine, quinze au plus, à commencer l'étude du chinois cette année-là. Une historienne, un géographe, un militaire, deux linguistes, un médecin qui s'intéressait à l'acupuncture, un agronome, deux jeunes femmes qui avaient vécu leurs années d'enfance en Asie et, tout au

fond de la salle, un personnage étrange, hirsute, enveloppé dans un pardessus marron trop grand et usé. Il venait parfois armé d'une hache, que le professeur lui demandait de déposer à l'entrée.

Notre petit groupe hétéroclite n'avait qu'un point commun, nous étions tous impatients de parler chinois. Les leçons de Ruhlmann, trop théoriques, nous semblaient désespérément longues et inutiles. Nous attendions avec fièvre les exercices pratiques. C'était la tâche de notre répétitrice, Huang Shuyi.

Madame Huang officiait dans une petite pièce au fond de la cour, éclairée par une fenêtre en vitrail. Les bancs étaient disposés en gradins où nous prenions place, trois par trois. Au mur tictaquait une vieille pendule. À la minute précise où sonnait l'heure de commencement du cours, elle apparaissait.

Elle montait d'un bond sur l'estrade, posait sur le bureau une petite serviette de cuir, l'ouvrait, en extrayait quelques papiers, des carnets, un morceau de craie, puis se retournait vers nous et nous devisageait.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, menue, avec un visage tout rond et très blanc, éclairé de petits yeux étincelants. Elle portait la robe traditionnelle des femmes chinoises, le *qi bao*, une tunique boutonnée sur le côté jusqu'au cou, taillée dans un épais tissu de laine, tantôt gris, tantôt bleu, bordée d'un mince galon plus foncé. Le vêtement avait des manches mi-longues, dont émergeaient deux poignets robustes, et des mains potelées qu'elle agitant sans cesse et avec grâce. Ces mains mobiles, ces yeux pétillants et presque perpétuellement clignotants furent, pendant les premières semaines au cours desquelles elle se refusa à nous adresser le moindre mot de français, le seul moyen de communication entre nous.

Je découvris plus tard qu'elle parlait bien notre langue, qu'elle en maîtrisait même toutes les nuances. Née dans une famille de mandarins du Hunan, elle avait rencontré lors d'un concert le sinologue Jacques Reclus, descendant de l'illustre famille de géographes de ce nom, lui-même historien de la révolte des Taiping. Elle l'avait épousé, puis suivi en France. Leur passion commune était le piano mais elle avait dû, pour vivre, se résoudre à enseigner.

Les premières séances auxquelles elle nous soumit furent assez rudes. Elle prononçait des mots, des phrases auxquelles nous ne comprenions rien et devant nos visages un peu déconfits, ne trouvait d'autre solution que de les répéter, les répéter infatigablement. Puis elle mimait la situation, ou l'action décrite, avec des gestes si expressifs qu'une lumière, une petite lumière, finissait par apparaître dans nos ténèbres. Ainsi absorbions-nous en même temps le son et le sens de chaque mot. Alors elle se retournait vers le

tableau, et l'écrivait. Elle traçait l'idéogramme lentement, le décomposait. Dans le caractère « cheval », « *ma* », elle nous montrait l'animal au galop, sa crinière, ses quatre sabots. Dans le caractère de l'automne, « *qiu* », elle montrait l'image de céréales brûlées, comme le sont les champs après les chaleurs de l'été. L'idéogramme que je préférais était celui de la « tranquillité », « *an* », représentée par l'image d'une femme à l'abri sous un toit.

Des mots, nous fîmes des phrases, et des phrases, une conversation. Il n'existait pas à cette époque de manuel de chinois en français ni de dictionnaire, sinon des lexiques que les Jésuites avaient établis, en d'autres temps, pour traduire au plus près les textes sacrés. Toutes les expressions nécessaires à la prédication s'y trouvaient, mais aucun des termes dont on pouvait avoir l'usage dans la vie quotidienne.

Madame Huang ne nous donnait pas le sentiment de regretter cette absence. Elle aimait raconter. Elle nous gavait d'histoires charmantes, d'anecdotes tirées de ses souvenirs, dont elle extrayait à chaque fois les mots nouveaux pour enrichir notre vocabulaire. Au bout de quelques mois, nous commençâmes à sentir que nous progressions. Alors elle haussa la barre, nous plongea dans des textes plus longs, nous obligea à nous exprimer sur des sujets compliqués.

Je m'asseyais au début au dernier rang, tout en haut, espérant ainsi échapper à ses interrogatoires. Ce fut un mauvais calcul. Après avoir lancé une question à la cantonade, elle finissait toujours par lever les yeux vers la rangée où j'étais assis et à pointer le doigt dans ma direction. Quand ma réponse était satisfaisante, elle appréciait d'un imperceptible signe de tête. Mais quand elle était erronée, j'essuyais une critique en règle, deux ou trois phrases, riches en vocabulaire, prononcées d'une voix forte, accompagnées d'un regard sévère. Aucun de mes condisciples n'avait droit à pareil traitement. Certains commencèrent à voir là un signe de favoritisme.

J'essayais, la plupart du temps, de bien suivre ses propos. Mais parfois je me laissais distraire. L'une de mes voisines avait une grande admiration pour Antoine Blondin, qu'elle s'efforçait de me faire partager. J'écrivis pour elle, caché derrière le pupitre de la dernière rangée, plusieurs lettres à l'auteur de *l'Humeur vagabonde*, qui ne nous répondit jamais. Madame Huang surprit ce manège. Un soir à la sortie de la classe, je la trouvai qui m'attendait dans la cour, au pied de la statue de Sylvestre de Sacy. « J'ai à vous parler », me dit-elle.

Elle se tenait bien droite, son vieux cartable de cuir usé serré contre sa poitrine, les yeux baissés. Une petite pluie très fine tombait sur nous, qu'elle semblait ne pas sentir.

« Vous suivez un mauvais chemin. Vous n'écoutez pas mes leçons. Si vous n'écoutez pas, comment pouvez-vous accéder au savoir ? » La phrase sonnait comme une formule de Confucius, elle me fit forte impression. Après un court silence, elle ajouta : « La Chine est un grand pays, une grande civilisation. Pensez-vous qu'on puisse y accéder sans effort ? »

Puis elle me tourna le dos et s'éloigna à petits pas, sans un regard.

Nous ne reparlâmes plus de cette conversation. Je restai désormais sourd aux appels de ma belle condisciple qui d'ailleurs ne persévéra pas dans l'apprentissage du chinois, alors que je m'accrochai. Madame Huang faisait tout pour m'encourager. Elle prenait le temps d'expliquer les mots et les phrases. Dès qu'elle me voyait froncer le sourcil, elle s'arrêtait, répétait, recommençait. C'était comme si elle m'avait tenu silencieusement par la main pour surmonter une à une les difficultés rencontrées dans ce long apprentissage d'une langue singulière. C'est à elle que je dois certainement d'avoir tenu bon.

Trois années passèrent et nous nous approchâmes du diplôme en effectifs plus clairsemés. Aux exercices de langue parlée s'étaient ajoutés des cours de chinois classique, de calligraphie, d'histoire, de géographie, d'économie. Je passais, entre les répétitions, des heures à la bibliothèque où le professeur Péliissier gardait des trésors. C'est là, dans l'odeur de la cire et du bois, que je lus, pour la première fois, les grands Classiques éclairés par les traductions de Chavannes et de Couvreur, mais aussi les ouvrages fameux d'Abel Rémusat, Stanislas Julien, Gabriel Devéria, Arnold Vissière, ou Henri Cordier. Péliissier couvrait les uns d'éloges, se montrait plus réservé pour d'autres, qu'il n'hésitait pas à suspecter d'imposture. Lui-même était un vrai puits de science. Bien que son domaine de prédilection fût la période de la première révolution chinoise, celle de Sun Yatsen, il était incollable sur l'antiquité, la période du Printemps et de l'Automne, l'unification de l'Empire, les Han occidentaux. Il m'aida à trouver dans la bibliothèque tout ce que je devais savoir sur l'histoire des Royaumes combattants. Huang Shuyi, qui donnait à chacun de ses élèves un nom chinois, m'avait choisi un patronyme qui était celui d'un héros de cette période. Martin était devenu en chinois Ma Teng. Aucun Chinois, me dit-elle, ne pourrait entendre mon nom sans penser au célèbre Ma Teng de l'Antiquité, un vaillant général qui, avec son fils Ma Chao, s'était conduit en héros, audacieux et loyal lors des batailles de la rivière Fen et du col de Tong. Je lisais le récit de ces combats dans de gros volumes reliés de cuir vert. Quand l'heure de la fermeture de la bibliothèque sonnait, je remontais à regret, l'imagination enfiévrée, vers la rue Saint-Guillaume.

À Sciences po aussi, les années avaient passé. Les échéances que je m'étais fixées approchaient. Je préparais le diplôme de Service public et le concours de l'ENA qui allait suivre.

Mon maître de conférence, Jacques Rigaud, m'encourageait à tenter l'épreuve sans attendre : « Dans trois ans, vous serez au Conseil d'État ! » Je lui confessai mon attirance pour l'Asie. « C'est très bien, gardez cela comme une passion personnelle, mais ne vous laissez pas détourner de votre chemin. Votre avenir est au Palais Royal. » La perspective ne m'emballait pas mais j'aimais discuter avec lui. Dans l'univers de conformisme où se complaisaient alors trop de professeurs de Sciences politiques, Rigaud était une exception. Brillant, pétillant d'intelligence, voltairien, il bousculait les idées reçues, provoquait, incitait à imaginer et à oser. Son soutien m'aidait à supporter le reste, les heures de discussions creuses chez Basile ou chez Poujade, à refaire le monde, à reconstruire la société. À Sciences po, il était de bon ton d'être antigaulleiste, de s'indigner de chaque initiative du Général, qu'on commençait à trouver trop vieux. À cause de cela aussi, je ne m'y sentais pas bien.

Après ma réussite au concours, Jacques Rigaud m'avait envoyé un mot qui m'avait touché : « C'est très bien, mais ce n'est que le début. Restez à Paris, ne perdez pas de temps, travaillez. » J'avais voulu le voir, lui demander conseil, mais les événements s'étaient précipités, le départ pour l'armée, la convocation au Quai. Une mécanique s'était mise en marche qui faisait que j'étais là maintenant, dans cet avion pour Pékin...

*

Il faisait nuit lorsque nous atterrîmes à Chérémétiévo. La neige tombait dru au dehors, l'aéroport était surchauffé. J'étais dans la salle de transit, presque totalement vide. Un homme au visage très rouge, allongé sur une banquette, la tête posée sur un gros sac de toile bleue, ronflait. Je feuilletai quelques brochures, regardant la pendule dont les aiguilles avançaient trop lentement. Vers minuit enfin, le Tupolev dans lequel nous devons voyager se mit en place devant la baie vitrée, et quelques instants plus tard, l'embarquement pour Pékin fut annoncé.

Nous étions peu nombreux dans cet appareil et, au fil des escales, Omsk, Sverdlovsk, le nombre des passagers fondit encore. À Irkoutsk, je me retrouvai presque seul. Les visiteurs soviétiques se faisaient rares à Pékin, en ce temps-là. L'avion survola le lac Baïkal et prit son virage vers le sud. Le jour se levait. La steppe mongole était sous la neige. Quand, peu à peu,

sous le manteau blanc, commencèrent à apparaître des lambeaux de terre jaune, je sus que j'étais en Chine.

Le ciel était sans nuage, l'appareil volait assez bas. On voyait avec une netteté surprenante le relief, le plateau qui descendait en escalier vers les plaines du Hebei. Des cours d'eaux asséchés avaient tracé leurs entailles, dessiné des ravins aux pentes nues. Au carrefour des vallées, des villages aux toits gris s'étiraient. Plus loin une ville, des cheminées d'usine crachant une fumée rose. Et brusquement, au milieu des montagnes, apparut une ligne sombre, tortueuse, qui courait sur les crêtes, dévalait les pentes, remontait vers les sommets. La Grande Muraille.

Aussitôt, l'avion amorça sa descente. On était dans la plaine maintenant, un grand pan de terre nue, presque sans arbres, strié de chemins tracés à angle droit, avec de temps en temps une route sur laquelle roulaient des tracteurs et de rares camions. Au bout de ces routes, de petites agglomérations plantées à intervalles réguliers sur le même modèle en carré, des immeubles qui ressemblaient à de petits ateliers d'usine, deux ou trois étages, murs de briques rouges, fenêtres blanches ornées parfois d'un étroit balcon, toits plats isolés au goudron, sur lesquels flottaient de grands drapeaux rouges, taches vives et un peu naïves dans ce paysage monotone. L'hôtesse annonça l'atterrissage.

L'avion se posa assez rudement, roula quelques minutes sur la piste, pour s'immobiliser enfin devant l'aérogare. Celle-ci était de dimensions modestes, deux corps de bâtiments symétriques, éclairés de hautes baies vitrées, et au milieu une petite tour ornée d'un clocheton couvert de tuiles jaunes vernissées. Sur la façade était plaqué, en gros caractères rouges, un slogan vantant la solidarité entre les peuples du monde. Au sommet du toit, dans le ciel impeccablement bleu, claquait le drapeau rouge aux cinq étoiles de la République populaire de Chine.

Un agent de l'ambassade m'accueillit sur le tarmac, il faisait très froid, moins quinze peut-être. L'air était sec et très pur, le ciel impeccablement bleu. Nous étions trois passagers. J'attendis quelques minutes dans le grand hall, décoré d'une gigantesque calligraphie. J'eus le temps de reconnaître le poème *Neige*, l'un des plus connus de Mao.

*Gengis Khan, autrefois fils chéri du Ciel,
ne savait que bander son arc contre l'aigle géant.
Pour trouver des hommes vraiment grands,
tournons-nous vers le présent.*

On me rendit mon passeport, dûment muni de l'autorisation d'entrer dans le pays, et nous prîmes aussitôt la direction de Pékin.

II

Une ville

Nous parcourûmes à petite vitesse la distance, près de vingt kilomètres, qui séparait l'aéroport de la ville. La route, bordée de saules, était étroite, encombrée de charrettes tirées par de petits chevaux gris. Sur les côtés marchaient des paysans serrés dans d'épais manteaux matelassés, chaussés de bottines de tissu ou de feutre. De temps en temps une vieille femme, apercevant la voiture, se précipitait sur la route pour rassembler quelques moutons qui couraient au milieu de la chaussée. Des enfants, qui jouaient au ballon, s'écartaient pour nous laisser le passage. Ils nous suivaient du regard, intrigués.

Peu à peu, des constructions commencèrent à apparaître dans le paysage. Un immeuble, un atelier, une usine, puis une autre. On atteignit des faubourgs. Des rues partaient, à droite et à gauche, bordées de bâtiments de briques rouges. Arrivés à un carrefour, nous prîmes, de biais, un boulevard bordé d'acacias. Un stade. Des rues encore, au tissu plus dense. Des passants marchaient sur la contre-allée. Une avenue. Et soudain, la ville.

Pékin était là, comme dans les livres d'histoire, derrière ses formidables remparts. Une muraille de pierres grises la ceinturait encore, haute de près de trente mètres, percée de portes monumentales. Quelques-unes avaient été abattues pour laisser la ville se répandre à l'extérieur des murs. Mais la plupart restaient debout. Elles allaient bientôt être détruites sous mes yeux.

À droite se dressait Chaoyangmen, la « porte tournée vers le Soleil », dont le haut socle était encore debout, malgré de larges fractures. Puis c'était Dongzhimen, la « porte droit à l'Est », qui paraissait beaucoup plus délabrée. À gauche, en revanche, la porte Dongbianmen, qui gardait l'angle sud-est de la muraille, était solide, intacte. Elle avait une allure sévère, avec sa carapace sombre percée de meurtrières. C'était elle qui gardait la route de Tianjin et de Dagu, par laquelle étaient plusieurs fois arrivés les envahisseurs étrangers.

Au milieu, juste en face de nous, une large brèche avait été percée dans la muraille par laquelle passait l'avenue Changan, qui menait au cœur de la ville. Un peu en retrait du mur, on apercevait une haute terrasse sur laquelle étaient posés des instruments métalliques pointés vers le Ciel. Je reconnus le Vieil Observatoire, où l'empereur Kang Xi étudiait la marche des étoiles.

Nous passâmes les portes et poursuivîmes notre route vers le centre. L'avenue, large et vide, était bordée de petites maisons de pierres grises, serrées en îlots compacts, que perçait à intervalles réguliers une ruelle. C'était la cité « à l'intérieur des murs », qu'on appelait naguère la ville tartare, parce que les occupants mandchous se l'étaient réservée, rejetant les Han dans la ville chinoise, au sud. Je ne voyais qu'un moutonnement de toits gris au milieu desquels se distinguait parfois un édifice plus noble, couvert de tuiles vernissées, qui avait été en d'autres temps la demeure d'un prince ou d'une concubine.

Peu à peu, l'avenue se bordait de constructions plus hautes et plus récentes. À gauche, une large rue ouvrant sur un bâtiment des années cinquante, la Gare centrale. Puis le ministère du Commerce extérieur, les Douanes, l'immeuble des Syndicats. À droite, l'Hôtel de Pékin, où je devais m'installer. La voiture continua tout droit et déboucha sur Tian'anmen.

J'en avais vu trop d'images. Le décor me parut tout de suite familier. Tout était bien à sa place, la haute tribune à droite, sur laquelle apparaissaient Mao Zedong et les autres dirigeants dans les occasions officielles. L'immense esplanade à gauche, où devaient se rassembler les foules ferventes. Et de part et d'autre, les bâtiments imposants par lesquels le régime communiste avait voulu donner la représentation de sa puissance, le palais du Peuple, le musée d'Histoire, le musée de la Révolution. Posés sur de hauts socles blancs, les portraits des quatre « pères du socialisme », Marx, Engels, Lénine et Staline, apportaient un peu de fantaisie à ce cadre très froid.

La place Tian'anmen, en cet après-midi d'hiver, était presque vide. Le ciel était bleu, le soleil faisait briller la corniche de tuiles vernissées qui ornait les nouveaux palais, mais l'espace était nu. Un autobus, quelques cyclistes passaient dans le lointain. Deux ou trois personnes se faisaient photographier devant la stèle aux Héros. Un désert.

Je demandai au chauffeur de pousser plus loin. J'avais aperçu, au fond, deux superbes portes anciennes, un bout de fortification. Je retrouvai la haute muraille qui ceinturait la ville. Les deux tours, Zhengyangmen et Qianmen, la fermaient au sud.

Au pied de la muraille et le long des douves stationnaient des caravanes de chameaux. Leurs gardiens, assis en rond sur des pierres, fumaient,

bavardaient, s'interpellaient à voix haute. Ils avaient de beaux visages burinés, les pommettes très hautes, la peau presque noire. Plus loin étaient parqués des chevaux, et plus loin encore des jeeps, des camions. Dans un coin se tenait un marché. J'aperçus sur les étals des fourrures, des chaussures. Un crieur ambulant proposait de l'eau chaude.

Une grande rue, toute droite, partait vers le sud. Elle était bordée de petites constructions de pierre ou de bois serrées les unes contre les autres, dont les enseignes, certaines au néon, et d'autres simplement peintes en grands caractères verticaux, noirs et rouges, annonçaient des magasins, des hôtels, des restaurants, des ateliers.

Sur les trottoirs, et sur la chaussée même, circulait une foule dense, grouillante et colorée, les hommes presque uniformément engoncés dans d'épais manteaux verts ou bleus, les femmes serrées dans des vestes ouatées rouges ou à gros motifs de fleurs, les enfants casqués de bonnets de feutre ou de velours, canari ou framboise. De cette cohue se dégageait une image de propreté, de force, mais aussi de misère. Les chaussures étaient en tissu, quelquefois même en paille, le manteau des charretiers était déchiré, rapiécé, un porteur d'eau passait au milieu, pieds nus, le dos courbé sous la palanche. Parfois émergeait de la foule un homme plus richement vêtu ou une dame portant la tête haute, le visage serré dans un col de fourrure. Et dans le flot, on apercevait aussi, de temps en temps, quelques vieilles femmes pliées sur elles-mêmes, marchant avec difficulté, comme à pas de canard, parce qu'elles avaient les pieds bandés.

Il était temps de rentrer, de m'installer. Je retrouvai la voiture au pied de Qianmen. Nous repassâmes les grandes portes, prîmes à droite une voie ombragée, Zhengyilu, la « rue de la Justice », qui nous ramena vers l'avenue Changan. En face se dressait l'Hôtel de Pékin.

Quelques rares automobiles étaient garées devant le perron. Deux longues ZIS noires devant lesquelles un factionnaire faisait les cent pas. Et, un peu plus loin, une vieille voiture américaine d'avant-guerre, un vrai bijou de collection, dont la carrosserie soigneusement entretenue et lustrée brillait aux rayons du soleil. Sur le côté, une armée de vélos sur lesquels veillait un gardien.

L'hôtel sentait le désinfectant et la naphthaline, l'immense hall était presque désert. Deux serveurs en veste de coton blanc se précipitèrent sur mes bagages, me conduisirent à l'accueil, où les formalités furent vite accomplies. Je fus installé dans une chambre qui sentait les années cinquante, meublée de meubles en bois clair et d'un lit où je m'effondrai de fatigue...

Il faisait encore nuit noire lorsque je me réveillai. Il était six heures du matin. Un bruit étrange m'avait tiré du sommeil, un bruit qui venait du dehors. Quelque chose comme le martellement de milliers de petits maillets sur une plaque de bois, ou comme le crépitement de grêlons sur un toit. Je me précipitai à la fenêtre.

J'aperçus, à la lumière des hauts réverbères, un extraordinaire spectacle. Des centaines de petites charrettes passaient sur la grande avenue, tirées par des chevaux minuscules, ou de petits ânes, dont les sabots frappaient en rythme le macadam. Lestées des chargements les plus divers ou vides, elles se ressemblaient toutes. Quelquefois, le paysan qui les guidait marchait à côté de son convoi. Mais, le plus souvent, il était assis sur le bord de la carriole, les jambes ballant dans le vide, fumant une pipe à long tuyau. Seules les coiffures, bonnets de fourrure aux pattes pendantes sur les joues, casquettes molletonnées, turbans de coton, introduisaient de la variété dans cette cohorte sans fin.

Peu à peu, d'autres bruits vinrent se mêler au martellement des sabots. Des cris, des grelots de bicyclette, de plus en plus nombreux, des ronflements de moteur, quelques avertisseurs de voiture. Les autobus entraient en scène. De vieux autocars jaunes et rouges, certains à double corps articulés par un soufflet. Malgré le froid glacial, les vitres étaient entrouvertes, et l'on entendait les appels du receveur, « *mai piao, mai piao* », inlassablement répétés. Je restai là, à savourer ce concert, jusqu'aux premières lueurs du jour.

Je descendis vers huit heures. Le hall était vide. Un serveur vêtu d'une veste à la blancheur incertaine m'indiqua le chemin de la salle à manger.

Je pénétrai dans une pièce immense, ceinturée de colonnades, et éclairée par de grands lustres au plafond. Le fond de la salle était surélevé. Trois marches permettaient d'accéder à une estrade sur laquelle trônait un piano, enveloppé d'une housse de velours vert. Une vingtaine de tables rondes étaient disposées dans l'espace de restauration. Une seule était occupée, tout au fond à gauche, par deux personnes d'allure assez jeune. Je les rejoignis.

Deux Italiens, un homme et une jeune femme. Guido et Giulia. Lui était journaliste, correspondant d'un journal de Milan, elle, secrétaire d'un bureau de la Coffindustria. Ils vivaient à Pékin depuis quelques mois et s'étaient installés dans cet hôtel pour se différencier des autres résidents étrangers qui, pour la plupart, habitaient un peu plus loin, à l'hôtel Xinqiao, dans l'angle sud de l'ancien quartier des Légations. Avant que j'aie eu l'idée

de leur poser la question, ils me précisèrent qu'aucun lien particulier ne les unissait sinon leur nationalité commune et l'envie qu'ils avaient eue l'un et l'autre au moment de leur arrivée presque concomitante, six mois plus tôt, de vivre dans cet établissement, qui appartenait à l'histoire de Pékin.

L'hôtel avait été fondé par un Français au lendemain de la guerre des Boxers. Quelques années plus tard, un certain Russo, un Génois, l'avait repris et en avait fait le lieu de rendez-vous le plus prisé de la capitale. Après la chute de l'Empire mandchou, il fallait dans Pékin un lieu où les journalistes, les agents secrets, les militaires en mal de complot et les aventuriers de tous bords pussent se rencontrer. Les salons de l'hôtel avaient accueilli Zhang Zuolin et Feng Yuxiang, Edmund Backhouse et Percy Bland, George Morrison et Albert Londres. C'était d'ici que celui-ci avait envoyé ses fameuses dépêches où il relatait, dans un style haletant, les coups d'État successifs qui avaient permis à Pékin de changer quatre ou cinq fois de maître avant que les Japonais, descendus de Mandchourie, ne s'en emparent.

Jusqu'à la fin de l'occupation japonaise, l'endroit était resté le lieu où la haute société de Pékin, ignorante des souffrances du monde, était venue s'amuser, parader, abriter ses plaisirs. On y apercevait Henri Cosme, l'ambassadeur de Vichy auprès du gouvernement pro-japonais, des commerçants, des trafiquants d'antiquités et quelques princes de l'ancienne famille impériale embarqués dans la triste aventure du Mandchoukouo.

Même après la prise du pouvoir par le parti communiste, l'hôtel, désormais entreprise d'État, avait continué à être un lieu à part, où ce qui était interdit ou impossible ailleurs était encore autorisé, ou toléré. Jusqu'au milieu des années cinquante, des soirées dansantes étaient organisées dans l'immense pièce où nous nous trouvions, qui était à l'origine la salle de bal. On y avait vu Zhou Enlai, Liu Shaoqi et bien d'autres.

J'observais Giulia. Elle avait un visage allongé, des joues dont la peau devait être douce, un teint hâlé qui faisait ressortir le vert de ses yeux. Elle nouait ses cheveux en une longue natte qu'elle renvoyait de temps en temps sur l'épaule, d'un geste fier et un peu provocant. Elle devait avoir vingt-cinq ans. Quand Guido eut fini son récit, je l'interrogeai, elle. Comment l'Italie arrivait-elle, sans avoir de relations diplomatiques, à entretenir des échanges, apparemment substantiels, avec la Chine ? Elle me répondit en prenant un ton moqueur. La politique et le commerce pouvaient suivre des voies séparées. Les firmes que son bureau représentait proposaient des produits qui intéressaient beaucoup les Chinois. Les Italiens étaient appréciés à Pékin. On se souvenait de Marco Polo.

Tandis que nous parlions, d'autres personnes étaient arrivées et s'étaient installées un peu plus loin. Guido me les nomma. À droite, un allemand de l'Est, délégué d'une corporation de métaux de la RDA, peut-être agent des services spéciaux de son pays. Plus loin, des Yougoslaves en déplacement d'affaires malgré les violentes attaques de la presse chinoise contre la « déviation titiste ». Au fond, un cinéaste canadien, venu tourner un film sur la vie du docteur Norman Béthune.

Un petit homme entra à ce moment dans la salle. Il avançait d'un pas pressé, le nez pointé en avant, les yeux fureteurs, la tête agitée d'un tremblement. Il portait sous le bras un paquet de journaux. Il avait l'air négligé, et un peu misérable. Il alla s'installer tout au fond de la pièce, nous tournant le dos.

« Celui-là, me dit Guido, vous allez bientôt le fréquenter, forcément. C'est votre conseiller culturel. Il vit à l'hôtel, tout comme votre conseiller commercial, qui semble s'être absenté pour quelques jours. Voulez-vous que je vous présente ? »

Je lui répondis que je ferais sa connaissance bien assez tôt. Il avait été convenu, avant mon départ de Paris, que je pourrais passer cette première journée en toute liberté pour découvrir la ville, et que j'attendrais le deuxième jour pour me présenter à l'ambassade.

Pour l'heure, j'avais envie de me promener, sans but précis et curieux de tout, à travers les rues.

*

Le principal avantage de l'Hôtel de Pékin était sa situation. Placé à quelques pas de la place Tian'anmen et tout contre le palais Impérial dont on pouvait admirer depuis sa terrasse la forêt de toits dorés, il s'ouvrait, de l'autre côté, sur la rue Wangfujing, considérée à cette époque comme l'artère la plus importante du centre de Pékin.

Wangfujing était, au temps des Mandchous, une voie pavée le long de laquelle des familles princières s'étaient fait construire de confortables demeures, à proximité du Palais mais aussi d'un puits dont le quartier avait tiré son nom. Après la révolution républicaine, les étrangers en avaient fait leur quartier de prédilection. Wangfujing était devenu la rue Morrison, un endroit à la mode où se côtoyaient commerçants, journalistes et diplomates. Le quartier des Légations n'était pas loin. On avait construit un hôpital, financé par la fondation Rockefeller, dans un style qui se voulait local, avec des toits recourbés couverts de tuiles vertes, mais où la médecine était exercée par des praticiens diplômés des meilleures facultés des États-Unis

ou d'Europe. Tout autour, les deux cultures s'étaient entremêlées. Salons de thé à l'occidentale, réputés pour leurs pâtisseries au chocolat, à la crème et aux amandes, restaurants de canard laqué ou marmites mongoles, marchands d'étoffes anglaises ou tailleurs de robes de mandarins fourrées de zibeline, commerces de stylos, d'appareils photographiques, de montres ou de pendules, brocanteurs et antiquaires se succédaient jusqu'au carrefour de Dengshikou, qui marquait la limite de cet univers.

Le Wangfujing que je découvris, ce matin-là, n'était plus tout à fait celui de Morrison ou de Backhouse. Des constructions de briques ou de béton, hautes et sans grâce, étaient venues s'insérer au milieu des échoppes. Sur la gauche, le siège du journal du Parti, *le Quotidien du Peuple*, plus loin le Baihuodalou, le premier grand magasin de Pékin, sur la droite la librairie Xinhua et le Comptoir de l'artisanat, représentaient la modernité. Mais c'était surtout la rue elle-même dont l'atmosphère avait changé. Aux voitures de luxe avait succédé une marée grouillante de vélos au milieu de laquelle des autobus cherchaient à se faufiler, à grand renfort de klaxons. Un policier tentait de réguler le flot en hurlant des consignes dans un mégaphone. Je fermai un instant les yeux, savourant la sauvage beauté de ce concert assourdissant.

J'arpenai Wangfujing dans les deux sens, jetant au hasard un œil sur les vitrines, achetant à une marchande ambulante un « *mantou* » qui allait me tenir lieu de petit déjeuner, puis à une autre une tasse d'un liquide fumant qui n'était que de l'eau chaude. Entre deux portes, une entrée s'ouvrait vers un passage couvert où j'aperçus un dédale de petites boutiques. Je m'y engageai. C'était le fameux Donganshichang (« marché de la Tranquillité de l'Est »), que l'on allait renommer quelques mois plus tard, dans un bel élan révolutionnaire, Dongfengshichang (« marché du Vent d'Est »), une sorte de longue traboule, un grand couloir en zigzag percé à travers les rez-de-chaussée des immeubles. Un univers presque irréel où se succédaient des étals d'objets d'un autre âge, des librairies regorgeant de vieux ouvrages, des ateliers de calligraphie, des fabriques de bois gravés. Tout ce que j'aimais était là, livres anciens enroulés dans des enveloppes de tissu bleu, fermées par des aiguilles d'ivoire, pots de bois sombre remplis de pinceaux de toutes tailles, costumes de mandarins, masques d'opéra, et bien sûr la panoplie complète des instruments de musique – tambours, cithares, violons à deux cordes. Un peu plus loin, des mallettes de cuir, des queues de renard, des cannes de bambou, des sceaux. Les commerçants qui tenaient ces boutiques avaient eux aussi l'air de surgir d'une autre époque, avec leur barbe de filaments argentés et leurs longues robes ouatées.

Je cheminais depuis un moment dans ce labyrinthe quand une envie pressante me saisit. Je cherchai du regard un signe indiquant les commodités les plus proches, n'en vis aucun, songeai à me renseigner et réalisai que le vocabulaire chinois nécessaire m'était inconnu. Je pouvais, après trois années de Langues O', poser des questions sur les horaires de la cantine, sur les rendements respectifs du riz et du blé, le temps qu'il pourrait faire demain ; j'avais même appris (dans le petit lexique du père Debesse, un dictionnaire relié de moleskine noire acheté à la librairie Maisonneuve et Larose, boulevard Saint-Germain) comment traduire les mots « confession, contrition, charité, immaculée conception », mais il me manquait le mot « toilettes ». Je regagnai l'hôtel, assez penaud.

*

Après un rapide repas, je ressortis. Il était temps de découvrir la Cité Interdite.

Dévalant les marches du perron de l'hôtel, je pris, à droite cette fois, la contre-allée de l'avenue Changan. J'arrivai au coin de la place dont la perspective était un peu cachée par les immenses portraits des quatre pères du socialisme. Malgré la dimension des cadres dans lesquels étaient présentées leurs effigies, personne ne faisait attention à eux. Les cyclistes, les jeeps, les camions et les autobus passaient tranquillement leur chemin.

À ma droite courait le mur de la Cité pourpre. Une première ouverture, en forme d'arche, y avait été percée, par laquelle on pouvait s'engouffrer dans une rue qui longeait les communs du Palais. Un peu plus loin, une porte, plus petite, permettait d'accéder à un jardin. Elle était signalée par une enseigne en gros caractères, **PARC DE LA CULTURE DES TRAVAILLEURS**, dont chacun pouvait identifier assez facilement l'auteur, la calligraphie de Mao étant reconnaissable entre toutes.

Quelques pas de plus et je me trouvais, enfin, devant la grande entrée du palais Impérial. La porte de la Paix céleste, dont le nom avait été donné à la place qui lui faisait face. Tian'anmen était un haut bâtiment aux toits incurvés couverts de tuiles dorées. À la base, un imposant socle de pierres sur lequel était posée, à mi-hauteur, une galerie ornée de belles colonnes laquées. C'était la tribune sur laquelle les dirigeants suprêmes apparaissaient et se faisaient acclamer par le peuple, le jour des grandes cérémonies. Elle était ornée d'un grand portrait de Mao et de deux inscriptions en caractères rouges célébrant la République populaire de Chine et la lutte des peuples du monde.

Une voûte, sous la porte, permettait d'accéder au palais Impérial. J'entrai dans une première et vaste cour, pavée de grosses pierres. Là s'arrêtaient sans doute, jadis, les visiteurs les plus communs. Progressant toujours, j'arrivai à une deuxième porte tout aussi imposante, Wumen (la « porte Méridienne »), qui marquait la véritable entrée du Palais.

Au prix d'un billet de quelques centimes, j'en franchis enfin le seuil, plutôt ému. J'étais presque seul. Le froid peut-être, ou l'heure tardive ? Non, me dit un gardien, « il n'y a jamais beaucoup de monde ici. Les Chinois sont occupés, vous savez, ils participent à la production. » Il y avait eu un peu d'affluence pour le nouvel an, mais la fête était terminée.

Dans le silence, je parcourus, un à un, les grands pavillons majestueux dans lesquels s'était organisée la vie de la Cour, régie par des rites savants et immuables. palais de la Grande Harmonie, salle du Trône, salle des Examens. Ici, l'empereur recevait les ambassadeurs étrangers. Là, il donnait audience à ses ministres. Un peu plus loin, il recevait les nouvelles des provinces éloignées de l'Empire et les messages de soumission des vassaux et des tributaires. Tout donnait l'image d'un pouvoir majestueux, immobile, écrasant.

Il fallait aller plus avant pour trouver, dans cet univers figé, des traces de vie. Derrière une porte, je pénétrai enfin au cœur de la Cité « privée ». Là, le souverain redevenait un homme. Là étaient la chambre impériale, les appartements des impératrices de l'Est et de l'Ouest, le quartier des concubines, le logement des eunuques, les jardins, les coursives, les boudoirs, où les Fils du Ciel avaient vécu. En l'espace de six siècles, vingt-sept empereurs s'y étaient succédé. Chacun y avait étudié, aimé, écrit, souffert et péri dans des circonstances que les grands annalistes avaient relatées avec soin, que les vrais lettrés connaissaient, mais dont l'Occident ignorait presque tout. Il n'existait, à l'époque, dans nos librairies (j'en avais cherché pourtant, avant mon départ, chez Maisonneuve ou chez le vieux Samuelian, rue Monsieur-le-Prince), aucun livre qui permît de connaître vraiment ce qui s'était passé ici. Je n'avais pour me guider, dans cette première découverte, que les souvenirs de ce que j'avais lu dans la bibliothèque de la rue de Lille. C'est avec eux que je cherchai, et trouvai, mes repères.

Je reconnus le « pavillon de Loisir » où Kangxi, le contemporain de Louis XIV, recevait les Jésuites et s'initiait avec eux à la médecine et à l'astronomie. Je retrouvai la bibliothèque, riche de 36 000 volumes, où Qianlong, son petit-fils, faisait de la calligraphie. Rejetant les inclinations occidentales de son grand-père, Qianlong avait voulu revenir aux sources de la tradition chinoise. Il y avait, pensait-il, suffisamment de richesses

intellectuelles dans le vaste Empire pour ne pas avoir à se prosterner devant de lointains Barbares. Ce grand Chinois se souvenait qu'il était d'abord un Mandchou, et que le peuple de ses origines partageait la religion des Mongols et des Tibétains. Il avait reçu à Pékin le grand lama de Lhassa et avait fait construire, au nord de la Cité Interdite, un temple où l'on pratiquait son culte.

Les recoins de l'enceinte « privée » évoquaient bien d'autres souvenirs. Dans le quartier des concubines rôdait encore l'ombre des favorites, offertes et sacrifiées aux exigences impériales. Les grandes familles ressentaient comme un honneur de voir leurs filles admises dans le harem. Plusieurs centaines de beautés attendaient, dans leurs petites cellules tapissées de brocart, que le fils du Ciel veuille bien les honorer de ses faveurs. Chaque soir, le Grand Eunuque tirait pour l'empereur un numéro, et livrait quelques instants plus tard au souverain l'heureuse « élue » empaquetée dans un tapis de soie qu'il déroulait devant sa couche. C'est ainsi que Yehonala, fille d'un modeste capitaine de la huitième bannière, avait été choisie et était devenue, après bien des intrigues, la redoutable Cixi. La vieille impératrice douairière avait tout fait pour empêcher après elle une autre intrigante de renouveler son exploit. Les héritiers qu'elle maintenait en tutelle, et leurs favorites, étaient étroitement surveillés. On connaissait le tragique destin de Zhen Fei, la concubine Perle, assassinée pour avoir encouragé Guang Xu à la révolte. Je retrouvai, dans un coin du jardin privé de l'empereur, le puits où l'eunuque Cui Yugui avait jeté son corps après l'avoir étranglée.

Un jardin de pierres aux formes de nuages fermait l'enclos. J'étais parvenu à la porte Septentrionale de la Cité Interdite, par laquelle je sortis. En face se dressait une petite colline artificielle que les empereurs Ming avaient élevée à leur porte, comme un belvédère, pour contempler d'en haut leur palais et la ville qui l'entourait. Ils l'avaient appelée Qing Shan, la Montagne-Paysage, ou Mei Shan, la Belle Montagne. Par une malencontreuse homophonie, le site était devenu, pour les étrangers, la colline de Charbon.

Je gravis la pente, par un sentier tortueux, jusqu'au sommet, couronné par un petit pagodon. La vue que l'on avait de Pékin, depuis cette hauteur, était saisissante. Le paysage urbain se découpait comme sur une carte. Au premier plan, le grand rectangle du palais Impérial, ses centaines de toits dorés. Ses murs d'enceinte pourpres, ses tours d'angle, qui se miraient dans des douves. De part et d'autre, ses jardins, le parc des Travailleurs, et de l'autre côté, le parc Sun-Yat-Sen. Un peu plus loin, à l'ouest, quelques

bâtiments inclus dans l'enceinte impériale mais d'allure plus moderne malgré leurs toits recourbés et dorés. Zhongnanhai. Le palais du nouvel empereur. La résidence de Mao Zedong.

Au-delà de la Cité Interdite, vers le sud, j'apercevais la grande place, la stèle des Héros, le palais du Peuple, le musée de la Révolution. Puis, plus loin encore, Qianmen, qui fermait la ville « tartare ». Et au-delà, la ville « chinoise », un moutonnement de toits sous lesquels on devinait une vie grouillante d'échoppes, d'ateliers, de petits commerces, d'auberges, de théâtres et de conteurs de rues.

Tout devenait, à l'approche du soir, étrangement lumineux et paisible. Au-delà des palais, Pékin était une ville plate, aux maisons basses, aux toitures grises et uniformes au milieu desquelles tranchaient, ici ou là, quelques touches de couleur, vertes ou dorées, qui signalaient l'ancienne résidence d'un prince, d'une concubine ou d'un eunuque. Très loin, au-delà de Dashala et de Tianqiao, les formes pures et les couleurs profondes du temple du Ciel faisaient exception. Ses grandes corolles de tuiles bleues scintillaient dans les derniers rayons.

Je redescendis par le même le sentier. Dans la dernière courbe, un peu en retrait, un vieil if tordu dressait sa masse sombre. Une pancarte de bois était clouée sur son tronc, que j'eus quelque peine à déchiffrer dans la pénombre : À LA BRANCHE MAÎTRESSE DE CET ARBRE, LE 16 AOÛT 1644, L'EMPEREUR CHONGZHEN, DERNIER MONARQUE DES MING, S'EST PENDU, VAINCU PAR LA COLÈRE DU PEUPLE. LE MARÉCHAL VOROCHILOV, PRÉSIDENT DU PRÉSIDIUM DU SOVIET SUPRÊME DE L'UNION SOVIÉTIQUE, A DÉCLARÉ EN VISITANT CES LIEUX : "CET ARBRE DEVRAIT ÊTRE DÉCORÉ, POUR AVOIR CONTRIBUÉ À LA FIN D'UN DESPOTE."

Il faisait nuit noire lorsque je rentrai à l'hôtel. La salle à manger était vide. Un pli avait été déposé pour moi à la réception, me rappelant que j'étais attendu le lendemain à l'ambassade, dès l'ouverture des bureaux. Une voiture viendrait me prendre.

III

Une ambassade

L'ambassade était installée depuis son ouverture, quelques mois plus tôt, dans le nouveau quartier diplomatique, à quinze kilomètres du centre.

La France avait, au lendemain de la reconnaissance diplomatique, exprimé le souhait de reprendre possession de son ancienne légation située au cœur de la ville, mais cette demande avait été rejetée, au motif que l'immeuble était désormais occupé par les services du ministère chinois des Affaires étrangères. Seuls les pays qui avaient, dès 1949, reconnu la nouvelle Chine, avaient pu garder ou reprendre possession de leurs anciens locaux, mais le gouvernement chinois ne cachait pas son intention de repousser, à plus ou moins longue échéance, toutes les représentations diplomatiques vers l'extérieur de la ville.

La Chine renouait par là avec une pratique héritée de l'ère impériale. Au VIII^e siècle déjà, les Tang veillaient à ce que les délégations barbares résident hors des murs de Changan, leur capitale. Elle cherchait surtout à effacer le souvenir d'une période plus récente, celle qui avait vu les diplomates étrangers s'installer et s'organiser de façon pratiquement autonome au cœur de Pékin, dans le quartier des Légations, devenu, après la guerre des Boxers, un véritable État dans l'État, assurant sa propre police, sa propre justice et sa propre défense.

Le nouveau régime avait décidé d'installer les ambassades « au-delà des murailles ». Un premier « quartier diplomatique » avait été créé, dans les années cinquante, autour du temple du Soleil dans lequel avaient été implantées une vingtaine de missions étrangères, celle de la Grande-Bretagne (un simple bureau de chargé d'affaires, puisque Londres n'avait pas rompu complètement avec Taïwan), mais aussi celles de nombreux pays socialistes (le Viêt-nam, la Mongolie, la Corée, la Pologne, la Roumanie). L'Union soviétique avait échappé à cette manœuvre d'éloignement en transférant sa représentation sur le terrain de la vieille mission orthodoxe

installée à Pékin depuis trois siècles, et dont le traité de Kiakhta avait définitivement concédé la propriété à la Russie. Elle jouissait là d'un espace de plusieurs hectares à l'intérieur de la Ville murée, près de l'angle nord-est de l'enceinte, et elle y avait construit une ambassade et une résidence monumentales, une centaine de logements et des installations de transmission et de sécurité qui en faisaient un véritable bunker, évidemment regardé avec suspicion par les Chinois.

À partir de 1960, la Chine, libérée de la tutelle de l'URSS, avait lancé une offensive en direction de l'Afrique et du monde arabe, qui s'était soldée par une pluie de nouvelles reconnaissances. Un deuxième « quartier diplomatique » avait été créé dix kilomètres plus loin sur un grand espace dénudé, au lieudit « Sanlitun » (le village distant de trois lis). Une vingtaine de bâtiments d'un étage, cubes de béton juxtaposés en trois pâtes de maison, avaient été construits à la hâte pour accueillir les nouveaux venus. C'est là que s'étaient installées les ambassades du Maroc, de l'Algérie, du Mali, de la Guinée, du Cameroun et du Congo. C'est là que s'était installée, entre la Syrie et la Guinée équatoriale, l'ambassade de France.

Par une attention délicate, on permettait au locataire, au moment de l'installation, de choisir la touche de couleur qui lui permettrait de singulariser sa mission parmi tant de constructions identiques. Le mur d'enceinte pouvait être badigeonné, au gré de l'occupant, d'une couche de peinture blanche, verte, rose ou bleue. Nous avions opté pour un blanc légèrement azuré.

Le chauffeur, qui savait mieux que moi où se trouvait l'ambassade de France, me déposa devant une grille à travers laquelle on apercevait une cour et un petit bâtiment verdâtre. Le drapeau tricolore claquait en haut d'un mât, dans le ciel impeccablement bleu. Deux sentinelles en uniforme gardaient l'entrée.

Au milieu de la cour, un jeune homme blond, affublé de fortes lunettes, s'efforçait de faire démarrer une petite voiture grise – une Simca 1000 – dont le moteur avait dû prendre dans la nuit un coup de froid. Je m'approchai, me présentai, et m'enquis de la voie à suivre pour accéder au bureau de l'ambassadeur. J'eus droit à un grand sourire, et à une poignée de main.

« Jean-Pierre Angremy, deuxième secrétaire. Ancien élève de l'ENA, comme le conseiller politique et le conseiller commercial. Désormais on sera quatre. Si tu m'aides deux minutes à garer cette voiture, je te conduis chez l'ambassadeur. »

Le nom me disait quelque chose. En poussant la Simca, je me souvins que Angremy était le vrai nom de Pierre-Jean Rémy, jeune écrivain

prometteur qui avait déjà publié deux romans chez Julliard. J'en avais lu un, *Midi ou l'attentat*. Je le lui dis. Il rougit comme un enfant.

« Ici, malheureusement, écrire des romans n'est pas bien vu. Je t'en parlerai. Passe me voir après ton rendez-vous chez l'ambassadeur. »

Nous pénétrâmes dans le bâtiment, saluâmes deux ou trois personnes auxquelles il me présenta. Au premier étage, il m'installa dans un couloir, passa une tête dans un bureau où pianotaient deux secrétaires et leur signala ma présence. Quelques minutes plus tard, une porte capitonnée s'ouvrit et une grosse voix venue de l'intérieur m'invita à entrer.

Lucien Paye avait de l'allure, et même une sorte de majesté. Un costume sombre, une chemise blanche fermée par une cravate que l'on portait à l'époque assez mince, et qui le serrait au cou. Il avait gardé dans son attitude un peu de rigidité, quelque chose du professeur qu'il avait été. Le regard scrutateur vous jugeait et sans doute, plus ou moins inconsciemment, vous notait pendant quelques longues secondes avant que, l'examen passé, un petit sourire vienne l'éclairer.

Passionné par le Maghreb et l'Afrique, l'homme avait fait une grande partie de sa carrière au Maroc et en Tunisie, où il avait dirigé les services de l'enseignement. Le Général de Gaulle, qui l'avait rencontré et apprécié à Alger à l'époque du gouvernement provisoire, s'était souvenu de lui après son retour au pouvoir et en avait fait un ministre de l'Éducation nationale avant de le nommer, en 1962, haut représentant à Dakar. Les rapports franco-sénégalais traversaient alors une période de tension, et l'on avait pensé que Lucien Paye, qui avait été le condisciple de Léopold Sédar Senghor à Louis-le-Grand, pourrait aider à une reprise du dialogue. Il s'était bien tiré de cette mission délicate, et c'était sans doute la raison pour laquelle, lorsqu'on avait décidé d'ouvrir cette ambassade à Pékin, on avait à nouveau songé à lui. Les Chinois seraient, pensait-on, flattés que l'on ait choisi un ancien ministre pour représenter la France auprès d'eux.

Lucien Paye, de son propre aveu, ne connaissait pas grand-chose à la Chine. Il avait auprès de lui un premier conseiller, Claude Chayet, qui passait pour la connaître mieux et pour en parler un peu la langue, ayant vécu quelques années de son enfance à Pékin où son père avait été diplomate. Mais c'étaient des souvenirs bien lointains. Le vrai connaisseur du pays, de sa langue, de sa culture, de son système, c'était le colonel Guillermaz. Après son expérience de Chongqing, Guillermaz avait travaillé auprès de l'OTASE, à Bangkok, puis à Paris, où il avait publié une monumentale histoire du parti communiste chinois. Ce bagage lui donnait, dans l'ambassade,

une autorité incontestée. Les autres membres de l'équipe, transférés de Moscou (au prétexte, comme on me l'avait expliqué à Paris, que la Chine n'était qu'une variante du modèle soviétique) ou de Hong Kong, ne pouvaient guère rivaliser avec lui.

« Vous savez sans doute, me dit l'ambassadeur, que c'est à moi que vous devez d'avoir été affecté ici. J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir abrégé votre service militaire. »

Il avait une belle voix claire. Aucune nuance de reproche, aucune allusion au retard avec lequel je m'étais mis en route.

« Ici vous serez, je l'espère, mieux utilisé qu'à l'armée. L'ambassade manque d'agents parlant chinois. Nous avons d'excellents traducteurs, fournis par le Bureau des services, mais ils ne sont présents que quelques heures par jour et ils ne sont pas utilisables sur les sujets qui touchent à notre sécurité. Nous devons, pour beaucoup de choses, "compter sur nos propres forces", comme on dit dans ce pays. »

Je jetai un rapide regard sur la pièce. Le bureau de l'ambassadeur était petit, meublé de ces consoles et de ces fauteuils en copie d'ancien qu'on voit dans toutes les sous-préfectures. Une tapisserie, qui était sans doute d'un élève de Lurçat – un mélange de feuilles exotiques et d'instruments de musique, dans des tons dorés et chocolat – occupait tout un pan de mur. L'ensemble faisait étriqué, assez triste. Mais une belle lumière d'hiver glissait à travers les fenêtres.

Je m'attendais à ce que Lucien Paye m'interrogeât sur la Chine, à ce qu'il me posât toutes sortes de questions sur l'histoire, la politique, l'économie, la diplomatie de ce pays, pour s'assurer de mon aptitude à participer au travail de l'équipe qu'il dirigeait. Il n'en fut rien. Il s'enquit plutôt, en termes aimables et convenus, des origines de ma famille, du métier de mon père, des établissements où j'avais fait mes études, des notes que j'avais obtenues au concours. Avais-je souffert au grand oral ? C'était le professeur qui, sans peut-être qu'il en eût conscience, conduisait l'interrogatoire. « Ah oui, les Cathares, vraiment ? Et qu'avez-vous répondu ? » Il s'anima un peu quand je confessai, sur sa demande, le nom de mes auteurs préférés. « Chateaubriand, oui ! Mais Duras ? Claude Simon ? Le Clézio ? Croyez-vous que tout cela tienne la distance ? » Il était un ardent lecteur de Montaigne, appréciait Gide, admirait Malraux. « L'homme aussi, peut-être plus fascinant encore que l'écrivain ! » Ils avaient siégé côte à côte, deux ans plus tôt, au Conseil des ministres.

Après une heure de cette agréable conversation, l'ambassadeur se leva. Il était temps pour lui de conclure l'entretien.

« Je vois, résuma-t-il, que vous êtes un littéraire. Je pense que c'est au service culturel que vous serez le plus utile. »

La section de l'ambassade qui en avait la charge était, me dit-il, dirigée par un conseiller qui ne connaissait, pas plus que son adjoint, un traître mot de chinois. L'un et l'autre étaient cultivés, actifs et efficaces. Ils avaient déjà négocié un programme d'échanges universitaires, établi un calendrier de manifestations artistiques. Mais le fait qu'aucun des deux ne connût la culture chinoise posait un vrai problème pour notre action culturelle, comme pour notre compréhension de l'évolution politique de la Chine. La culture et la politique étaient, dans ce pays, chacun le savait bien, indissolublement liées. On ne parlait, dans les journaux du régime, que de « lutte sur le front de la littérature et de l'art ». Mao avait visiblement des rapports compliqués avec les écrivains, les universitaires, tous les intellectuels qu'il avait déjà purgés plusieurs fois. Il risquait de vouloir le faire encore. Et la politique chinoise de l'enseignement était loin d'être stabilisée, la génération de la Longue Marche débattait de la façon dont elle devait former ses héritiers. Il y avait là des sujets passionnants sur lesquels l'ambassade devait écrire. Jean-Pierre Angremy avait commencé à le faire mais il ne parlait pas le chinois et avait tendance à privilégier sa propre œuvre littéraire. Ce serait donc désormais mon rôle.

On m'installa dans un bureau minuscule, une sorte de placard qui ouvrait dangereusement sur une cage d'escalier, mais avait l'avantage de me placer au carrefour de plusieurs mondes. J'étais à l'étage « noble », au bout du couloir « politique », mais en descendant quelques marches, je pouvais frapper à la porte de l'attaché militaire, qui était le vrai cerveau de cette équipe hétéroclite. Le conseiller commercial était un peu plus loin. De l'autre bout du bâtiment, étrangement sonore (on supposait que l'acoustique du bâtiment avait été calculée pour que des enregistreurs cachés dans les murs ne perdent pas une miette de nos conciliabules), nous parvenaient les échos du consulat, les confidences de l'archiviste, du comptable, de l'intendant. Le télétype de l'Agence France Presse apportait une musique de fond.

La tâche que l'ambassadeur m'avait confiée – observer la vie culturelle de la Chine, et ses relations avec la politique – me laissait assez libre.

Je devais bien sûr rendre compte au conseiller en charge des questions culturelles, Marcel Girard, mais celui-ci, auquel je rendis visite aussitôt, me fit savoir qu'il me laisserait mener mes travaux à ma guise. Il avait suffisamment à faire avec l'organisation des échanges d'étudiants et de professeurs. La culture chinoise, au fond, l'intéressait peu. « Je laisse cela aux spécialistes ! » lança-t-il en me raccompagnant. Du côté de la section

« politique », on professait, à l'égard de mes travaux, la même distance. La vie culturelle chinoise intéressait moins les trois diplomates qui y officiaient que l'évolution des relations entre Pékin et Moscou, les tournées du Premier ministre Zhou Enlai dans le Tiers-Monde ou les éditoriaux sur la dernière récolte de céréales. Seul Jean-Pierre Angremy, cadet de l'équipe, osait s'aventurer sur d'autres sujets, explorant les « questions de société » dans lesquelles on pouvait inclure les débats sur l'art et la littérature. Assez naturellement, c'est avec lui que je me trouvais poussé à travailler. Lui non plus ne connaissait pas grand-chose à la culture chinoise, au début du moins. Mais il s'y intéressait, il avait pour tout ce qui concernait la civilisation de ce pays, son histoire, ses coutumes, une vorace curiosité, il interrogeait, il écoutait, il notait. Le romancier, l'auteur compulsif, était bien sûr déjà à l'œuvre derrière le diplomate. Tout ce qu'on lui disait finirait, un jour ou l'autre, par se retrouver dans un de ses livres. Mais cela n'avait guère d'importance. Il était chaleureux, drôle, sympathique.

Assez vite, quittant mon réduit exigü, j'en vins à partager son bureau. Et je m'initiai, avec lui, aux règles et aux usages de l'ambassade.

Cela commençait, le matin, par la lecture des journaux. Un coursier apportait, vers huit heures, les publications officielles dont la lecture nous était autorisée : *Le Quotidien du Peuple*, *Le Quotidien de Pékin*, *Clarté*, *Le Journal de l'Armée*, auxquelles s'ajoutaient périodiquement *Le Drapeau rouge* et quelques gazettes spécialisées. Deux « lettrés » chinois, qu'on appelait respectueusement « monsieur Liou » et « monsieur Lo », fabuleux personnages au visage de cire, tout droit sortis d'une gravure de *L'illustration* (ils étaient vêtus, à l'ancienne, de longues robes de mandarin, molletonnées en hiver, et portaient des pantoufles de feutre), en assuraient la traduction. Vers dix heures, nous nous réunissions dans la grande salle, pour en entendre le résumé et en disséquer le contenu. Guillerma et Menguy, qui lisaient le texte original, ajoutaient leurs commentaires, et je me sentis assez vite capable d'apporter, moi aussi, ma contribution. On tirait de ces textes arides des quantités d'informations, microscopiques mais significatives, comme « Yako » l'avait fait devant moi à Paris.

Peut-être parce qu'ils étaient incapables, pour la majorité d'entre eux, de comprendre le chinois, les autres diplomates présents autour de la table se penchaient surtout sur les photos. Ceux qui venaient de Moscou étaient passés maîtres dans l'art de scruter les clichés. On se demandait pourquoi tel ou tel des membres du Bureau politique n'apparaissait pas sur une image. Malade ? En disgrâce ? C'étaient, bien sûr, les portraits de Mao qui

retenaient le plus l'attention. Le grand homme se montrait peu en public. Dès qu'une photo de lui était publiée, on la disséquait. On essayait d'en tirer des conclusions sur son humeur, et sur son état de santé.

Mao, Lucien Paye ne l'avait rencontré qu'une fois, à Hangzhou, six mois après son arrivée. Le vieux chef se reposait dans sa villégiature du Sud. Il avait reçu, après des mois d'attente, le nouvel ambassadeur, accompagné de représentants de sociétés françaises venus en Chine à l'occasion d'une exposition. Paye avait été impressionné par le raffinement du cadre dans lequel vivait le maître de la Chine, un palais rappelant celui dans lequel les derniers empereurs décadents de la dynastie des Song du Sud s'étaient prélassés. Mao avait offert à ses hôtes un dîner, servi par de ravissantes jeunes femmes. « Cela faisait penser à l'empereur Tibère retiré dans les plaisirs de Capri » avait écrit Paye dans un télégramme. Il avait décrit un Mao « éloigné des préoccupations quotidiennes », que le pouvoir « n'intéressait plus ».

Comme il n'y avait pas eu de nouvelle rencontre, l'ambassadeur s'était contenté, ensuite, des entretiens que lui avaient accordés d'autres dirigeants du régime, le président de la République, Liu Shaoqi, le Premier ministre Zhou Enlai, le secrétaire général du Parti, Deng Xiaoping, et une kyrielle de personnages politiques de deuxième rang – ministres, gouverneurs, maires de grandes villes, généraux, académiciens. Les réceptions au palais du Peuple, pour le 1^{er} mars (fête des Femmes), le 1^{er} mai (fête du Travail), le 1^{er} août (fête de l'Armée), et surtout le 1^{er} octobre (Fête nationale) étaient l'occasion de nouvelles rencontres, et parfois de brefs entretiens, avec quelques-uns des puissants du régime. Mais les autres jours, c'est-à-dire la plupart du temps, il fallait bien se contenter de la seule source d'information que l'ambassade avait à sa disposition : la presse. C'était bien pourquoi son analyse était si importante.

À onze heures, l'ambassadeur surgissait dans la salle de lecture.

« Alors, quoi de neuf aujourd'hui ? » Chacun faisait son rapport. Les « politiques » résumaient l'actualité du matin. Les « culturels » rendaient compte des démarches qu'il avait faites la veille pour préparer la venue d'une troupe de danse ou obtenir l'amélioration du quotidien des étudiants français qui, à l'université, travaillaient dans des conditions difficiles. Les « commerciaux » signalaient le passage d'un groupe d'industriels. Guillerma terminait par quelques rumeurs circulant dans le cercle des attachés militaires.

Alors Paye distribuait, comme il l'aurait fait dans une classe, les devoirs et les leçons.

Pour les affaires urgentes, les sujets sensibles ou confidentiels, il fallait faire partir, dans la journée, en direction du Quai d'Orsay, une série de « télégrammes » – des textes courts, concis, que les agents allaient soigneusement rédiger, tout au long de la journée, et que Paye signerait, le soir, non sans les avoir partiellement remaniés, corrigeant chaque phrase, chaque mot, chaque signe, jusqu'au point-virgule, avant de les confier à un chiffreur qui en assurerait la transmission à Paris, en langage codé.

Pour les sujets « moins importants », ou en tout cas moins urgents, les notes particulières, les études de fond, on préférait la « dépêche ». Un texte plus long, qui pouvait même atteindre la centaine de pages. On rédigeait les dépêches sans hâte, en prenant le temps de la réflexion. L'ambassadeur les lisait vite, il n'avait pas le temps d'en discuter les détails. Le rédacteur, qui le savait, osait alors y mettre un peu plus de lui-même. Les dépêches, ronéotées, tirées en stencils, quelquefois à des dizaines d'exemplaires (on les envoyait à tous les lecteurs qu'on supposait intéressés dans les autres ambassades), étaient adressées au ministère par la « Valise ». Un grand sac de jute, scellé, qu'un courrier emportait à Paris chaque semaine, via Hong Kong.

J'étais trop jeune, et trop peu gradé, pour accéder au « télégramme », l'élément supérieur de la correspondance diplomatique. Mais très vite, je commençai à rédiger des dépêches. « Où va la littérature chinoise ? » « Les romanciers chinois d'aujourd'hui. » « Les opéras révolutionnaires. » Les commandes pleuvaient. Elles venaient de l'ambassadeur mais aussi du conseiller culturel, qui cherchaient à tester la nouvelle recrue.

Au début, j'eus des hésitations. Je savais écrire, mais où allais-je prendre des informations ? À quinze kilomètres du centre de Pékin, nous ne savions pas grand-chose de ce qui se passait dans la ville. Personne, dans l'ambassade, n'avait jamais rencontré un écrivain chinois. Personne n'avait lu une œuvre contemporaine, sinon des extraits publiés dans une revue, *Littérature chinoise*, destinée aux étrangers. Les diplomates n'allaient à l'opéra qu'à l'occasion de soirées organisées par le service du protocole. On ne leur montrait à cette occasion que des œuvres « révolutionnaires », d'assez mauvaise qualité.

« Ne t'inquiète pas, me dit Angremy, auquel je confiai mes états d'âme. On est tout de même assez bien renseigné sur la vie culturelle et sur les débats qu'il y a autour.. Pas besoin de rencontrer des écrivains ni d'aller voir ces spectacles sans intérêt ! »

Il me révéla l'existence d'un « centre de documentation » derrière la salle de lecture, où je pourrais trouver toutes les informations nécessaires à la rédaction de mes papiers.

C'était un petit réduit sans fenêtre, dont les murs étaient tapissés de rayonnages, où étaient empilés d'épais documents ronéotés, en anglais.

« C'est une documentation que nous recevons chaque semaine de Hong Kong, m'expliqua-t-il. Des écoutes effectuées par les services spéciaux américains, britanniques et taiwanais sur toutes les radios chinoises. Des bulletins édités par des instituts de recherches. Et tout un tas d'autres publications. Les gens de Hong Kong ont accès à beaucoup plus d'informations que nous. Tiens, par exemple, sur la réforme de l'Opéra de Pékin, cette revue-là, éditée par un Jésuite hongrois, a publié un article assez intéressant et bien documenté. Tu y trouveras tout ce qu'il te faut pour ta dépêche ! »

J'étais abasourdi. Ainsi, la mission diplomatique française à Pékin, ouverte pour donner à notre pays un regard direct sur la Chine, tirait une grande partie de son information et de sa réflexion de documents établis par les services américains dans la Colonie britannique ! L'agent qui portait la Valise à Hong Kong en rapportait chaque semaine un plein sac. Et les diplomates de l'ambassade se ruaient sur cette documentation, chacun prenant ce qui l'intéressait, en fonction du sujet sur lequel il était en train d'écrire !

« Nous n'avons aucun autre moyen d'être correctement informés, observa Angremy. Les Chinois font tout pour nous empêcher de voir, pour nous isoler. Nous sommes cantonnés à quinze kilomètres du centre de la ville, repliés dans un ghetto diplomatique. Impossibilité quasi-totale de sortir de Pékin, de voyager. Interdiction d'accéder aux journaux, en dehors de quatre publications officielles. Impossibilité d'avoir des contacts personnels avec les Chinois, sous peine de les compromettre. »

Tout cela était vrai. Mais ce qui l'était aussi, c'était que la plupart des diplomates qui étaient alors en poste dans cette ambassade ne s'intéressaient guère à la Chine, n'avaient ni l'envie ni d'ailleurs les moyens d'aller à la découverte des réalités chinoises. Ils ne parlaient pas la langue. La plupart auraient été bien incapables, si un Chinois avait voulu leur parler, de dialoguer avec lui.

Ils s'étaient, pour la plupart, composé « leur » Chine, faite de rêves et de lectures. Et surtout, ils se sentaient si bien entre eux ! Les services chinois, en leur fournissant de belles résidences et du personnel qualifié, leur évitaient de se mêler à la population locale. Et maintenant les Américains et les Britanniques, en leur apportant une information bien mâchée, leur faisaient leur travail !

Était-ce pour cela que j'étais venu ? Certainement pas. J'étais venu pour voir la Chine de mes propres yeux, et je la verrais.

Il fallait d'abord que j'obtienne de quitter la cage dans laquelle j'étais enfermé, et que je me rapproche de la réalité que j'étais censé observer.

*

Il me fallut du temps pour faire comprendre à l'ambassadeur que j'étais dans l'impossibilité de travailler, à quinze kilomètres de Pékin, sur les sujets sur lesquels il m'avait demandé d'écrire. Je devais vivre *en* Chine. Rencontrer des écrivains et des artistes. Visiter des librairies. Aller à l'opéra, au théâtre, au cinéma, sans attendre que le Bureau des services veuille bien organiser à notre intention une séance au programme choisi. Je voulais passer mes journées à explorer la réalité chinoise, et non perdre mon temps dans un bureau.

Lucien Paye se montra réticent. Qu'allais-je faire en liberté dans Pékin ? Oubliais-je que j'effectuais mon service militaire ? Le ministre conseiller, Claude Chayet, plaida ma cause et finit par le convaincre.

Discret, souriant, volontiers moqueur, Chayet, qui avait été chargé d'affaires avant l'arrivée de Paye, était maintenant réduit au difficile rôle d'adjoint. Il parlait peu. Mais il mettait toujours ce qu'il fallait d'huile dans les rouages de notre mission. J'avais senti, dès mon arrivée, qu'il avait pour moi de la sympathie. Mon désir d'aller me promener librement dans Pékin lui semblait compréhensible. Fils de diplomate, il avait grandi dans les rues du quartier des Légations, et en gardait la nostalgie.

J'achetai un vélo, un lourd bicycle de pasteur anglican, et deux ou trois jours par semaine, je pus descendre en ville.

À chaque fois, j'en avais bien pour une heure de route. Je pédalais doucement, au rythme auquel pédalaient les Chinois eux-mêmes – deux ou trois tours de roue suivis d'une pause, pour ne pas trop se fatiguer. Le terrain était plat, heureusement, et il y avait très peu de voitures. C'était entre les cyclistes eux-mêmes que risquaient de se produire les accidents, car ils étaient nombreux, incroyablement nombreux, – une immense et interminable grappe humaine dans laquelle je me fondais mais de laquelle j'avais, parfois, bien du mal à me dégager. On roulait, on roulait toujours. Personne ne respectait les feux, personne ne prêtait attention aux cris du policier qui, au carrefour, juché sur son socle de bois, hurlait dans son mégaphone pour tenter d'endiguer le flot. On ne s'arrêtait que devant le vrai danger, l'autobus qui surgissait sans crier gare, le camion lancé à vive allure et dont on devinait qu'il avait peu de freins. Ou devant le spectacle de la détresse, quand passait un tricycle tirant un plateau roulant sur lequel, à la vue de tous, un malade roulé dans une couverture agonisait.

J'étais en Chine, enfin. Comme un grain minuscule au milieu de la foule, semblable aux autres, monté sur le même vélo noir, engoncé comme tout le monde, en ces journées de l'hiver finissant, dans un lourd manteau bleu molletonné, aux gros boutons marron. Je portais sur le visage ce masque de gaze blanche, le *kou zhao* que les Pékinois avaient adopté pendant l'occupation japonaise, et qui passait pour protéger de la grippe. Personne ne faisait attention à moi.

Quand il faisait vraiment trop froid (le thermomètre, fin février, était descendu au-dessous de moins quinze) ou lorsque j'étais pris par le temps, je m'offrais le luxe d'un taxi.

Il fallait réserver la voiture longtemps à l'avance, à l'aide d'un unique numéro de téléphone. À l'heure convenue apparaissait au bout de la rue la même Warszawa crème (plus tard, il y en eut d'autres, noires ou grises, et encore plus tard, de modernes Shanghai). Le chauffeur s'assurait de mon identité, de ma destination, ouvrait la porte. Les banquettes sentaient la naphthaline. On roulait lentement, presque aussi lentement qu'à vélo. Au feu, la voiture s'arrêtait, le conducteur coupait le moteur et marquait plus qu'une pause avant de redémarrer. Ma destination était presque toujours la même, l'Hôtel de Pékin.

Arrivés devant le grand bâtiment rouge, nous convenions d'un rendez-vous pour le retour puis je partais à l'aventure. La rue Wangfujing, qui commençait au coin de l'hôtel, m'était assez vite devenue familière.

Je me glissais dans le dédale du Donganshichang, le vieux marché couvert où les bouquinistes m'accueillaient toujours avec beaucoup de chaleur. Je trouvais là des trésors, des exemplaires reliés du *Shu Jing* ou du *Shijing*, un *Jin Ping Mei* richement illustré, ou le dictionnaire étymologique du père Wieger. Mais je n'oubliais pas que c'était à la littérature moderne que j'étais censé m'intéresser. Après quelques stations chez les marchands de pinceaux et les graveurs de sceaux, je retournais à l'air libre et me dirigeais vers l'imposant bâtiment de la librairie Xinhua. Tout ce qui se publiait en Chine devait pouvoir s'y trouver.

J'avais dressé une liste des ouvrages que je me proposais de lire, ou de relire, avant de me lancer dans le travail qui m'avait été confié. Je n'étais pas, en matière de littérature chinoise du xx^e siècle, totalement ignorant, mais c'étaient les auteurs d'« avant la Révolution » que je connaissais le mieux. Lu Xun, Ba Jin, Lao She, Cao Yu, Mao Dun. Quelques-uns étaient traduits, d'autres allaient l'être. Ruhlmann et madame Huang nous avaient fait étudier, à travers des extraits, leurs œuvres essentielles. C'étaient les auteurs plus récents, les auteurs « révolutionnaires », que je voulais maintenant

connaître. Le contenu de leurs œuvres, l'accueil qu'elles avaient reçu, les débats qu'elles avaient suscités. De la lecture des journaux, j'avais extrait quelques noms, quelques titres.

J'entrai, ma liste à la main, dans la grande librairie. Après en avoir gravi les marches, je me retrouvai dans une vaste salle barrée d'un long comptoir vitré, derrière lequel somnolaient deux jeunes filles en blouse bleue. Les murs étaient tapissés de rayonnages sur lesquels étaient alignés des centaines de livres reliés dans un cartonnage brun, qui paraissaient tous identiques.

« Nous ne vendons pas de littérature à cet étage, me dit l'une des vendeuses. Tous nos rayons sont réservés aux *Œuvres* du président Mao. Les belles éditions sont ici, derrière moi. Les éditions brochées à droite. Les œuvres spécifiques et les extraits, à gauche. Nous avons aussi une section réservée aux *Œuvres* du président Liu Shaoqi. Et là-bas des œuvres d'autres dirigeants importants de notre pays, comme Deng Xiaoping, Zhou Yang ou Guo Moruo. »

Je m'efforçai de dissimuler ma déception. Et, comme je l'aurais fait dans n'importe quelle librairie de Paris, je lui demandai de m'aider. N'y aurait-il pas moyen de trouver, ici ou ailleurs dans Pékin, des livres de romanciers contemporains ? J'étais un étudiant (ma qualité de diplomate aurait pu l'intimider), et je voulais lire quelques œuvres majeures de la littérature chinoise récente.

« Pourquoi ne commencez-vous pas par étudier ce que dit le président Mao lui-même sur les questions littéraires ? demanda-t-elle d'une voix douce. Prenez le *Discours de Yan'an sur l'art et la littérature*, de mai 1942. C'est le texte de base. Nous le relisons régulièrement. »

Je le pris, ainsi qu'un fascicule contenant deux discours de Zhou Yang, le ministre de la Propagande, sur le « travail littéraire », et un essai du poète Guo Moruo, qui passait pour très proche de Mao. Mais j'insistai, où pouvais-je trouver des romans ?

« Au deuxième étage, me dit-elle, nous avons une section littéraire, mais elle est en cours de réaménagement. Vous n'y aurez pas accès. Je peux aller voir pour vous, si vous avez un titre précis. »

Je lui donnai ma liste. Elle disparut derrière une porte. Dix minutes plus tard, je la vis revenir avec deux ouvrages dans les mains.

« Voilà ce que j'ai trouvé. *Le Chant de la jeunesse*, de Yang Mo. Un très beau livre, qui a eu beaucoup de succès quand il est sorti, on en a même fait un film. Le combat héroïque d'un groupe d'étudiants révolutionnaires dans la guerre de résistance contre le Japon. Et puis *la Falaise rouge*, de

Liu Guangbin et Yang Yiyuan. Cela se passe à Chongqing en 1945, quand le Guomindang torturait les membres du parti communiste dans la prison Zhazidong. On en a aussi fait un film. »

Elle leva vers moi un visage sincèrement désolé.

« Les autres livres que vous aviez sur votre liste sont épuisés. *Sanliwan*, de Zhao Shuli, ou *les Semences*, de Hao Ran, se trouvent peut-être encore, ailleurs : cherchez du côté de Qianmenwai. »

Quelques personnes étant entrées dans la librairie, elle baissa la voix.

« Si vous voulez un conseil, allez plutôt à la librairie Xinhua de Xisi. Un peu au nord de la porte Xizhimen. Ils ont encore beaucoup de choses, demandez de ma part la camarade Meng. »

Le mot « encore » me frappa, comme si les ouvrages que j'avais inscrits sur ma liste étaient des trésors voués à une disparition prochaine.

Lesté des quelques livres que j'avais tout de même réussi à acquérir, je retournai dans le marché couvert et déambulai à nouveau, un peu découragé, à travers les échoppes. Dans un coin près de la sortie nord, j'avisai un kiosque à journaux où se trouvaient étalées de nombreuses revues. Avais-je le droit de les acheter ? Les titres étaient alléchants. *La critique littéraire*. *Art et littérature*. *Recherches sur le théâtre*. *Musique du peuple*. J'en rassemblai quelques exemplaires et m'approchai du comptoir. La vendeuse ne fit aucune difficulté, prit mon argent et emballa mes acquisitions en les roulant dans un papier, serré par une ficelle.

De l'autre côté de l'allée, près de la sortie, je découvris enfin ce que je cherchais : un présentoir devant lequel était posé un écriteau : NOUVEAUX LIVRES. Des piles d'ouvrages étaient entassées sur une planche de bois. Tous appartenaient à l'évidence au genre dont les journaux recommandaient maintenant la lecture. *La Vie héroïque du soldat Lei Feng*, *Wang Jinxi, l'ouvrier de fer*, *les Chants révolutionnaires de Ouyang Hai*, *le Premier Secrétaire Guo, membre du Parti*. J'achetai un exemplaire de chaque que le vendeur ficela en paquet avec les mêmes précautions.

Je débouchai dans Jinyuhutong, la « ruelle du Poisson rouge ». Sur la droite se trouvait la porte du Ji Xiang, l'un des plus fameux théâtres de Pékin. On y jouait, m'avait dit monsieur Lo, l'un de nos « lettrés » avec lequel je bavardais à la sortie de nos réunions, les plus célèbres pièces du répertoire de l'opéra, et on comptait parmi les acteurs de la troupe quelques disciples de Mei Lanfang. J'étais passé, à deux ou trois reprises, devant la porte. Elle était toujours fermée. Je n'en crus pas mes yeux quand, cette fois, je la trouvai ouverte.

Je me glissai dans un couloir sombre. On entendait, au fond, des bruits d'orchestre et des voix de chanteurs en répétition. J'appelai, sans éveiller

d'écho. Je restai quelques minutes à attendre et j'allais partir quand apparut soudain, sorti de derrière un paravent, un homme au crâne rasé, torse nu, un torchon à la main. Je me présentai, comme je l'avais fait à la librairie, comme un étudiant, et demandai la permission de visiter les lieux.

« Il n'y a rien à voir, me dit-il d'un air bougon. Nous répétons une nouvelle pièce. »

Je m'enquis de son titre. Grâce au livre de Travert, à d'autres lectures et aux conversations avec monsieur Lo, je connaissais les plus fameuses. Je rêvais de pouvoir voir enfin *le Conte du pavillon de l'Ouest*, *le Pont brisé*, *Tan Qi er* ou encore *les Malheurs de Su Shan*. J'avais, quelques jours à peine après mon arrivée, trouvé dans une brocante de Qianmenwai de vieux enregistrements en 78 tours, qui m'avaient permis de me familiariser avec les airs les plus connus, et je ne les trouvais plus aussi étranges et disgracieux qu'au début. La grande complainte de Ying Ying, dans le *Xi Xiang Ji*, finissait même par me toucher aussi profondément que celle de Violetta dans *la Traviata*.

« La pièce que nous répétons est nouvelle, me dit l'homme au crâne rasé. Vous ne pouvez pas la connaître. Elle se passe à la campagne. Elle décrit la lutte des paysans d'une brigade de production pour obtenir une bonne récolte, malgré la sécheresse. »

Je le regardai sans cacher mon étonnement. Une pièce révolutionnaire au Ji Xiang !

« C'est une commande de la Municipalité pour le Premier mai. Après, nous reprendrons peut-être le répertoire traditionnel, mais ce n'est pas sûr. »

Je battis en retraite. Contre l'immeuble du Ji Xiang, je découvris un escalier de bois qui montait vers une sorte de terrasse. D'en bas, on apercevait un écriteau. RESTAURANT SEN LONG. Je décidai d'y faire une pause.

Le restaurant était fermé, c'était l'heure de la sieste, une institution quasi sacrée dans la vie pékinoise de cette époque. Mais je réussis à trouver une serveuse, à l'attendrir, et bientôt je me retrouvai attablé devant un grand plat de raviolis fumants. J'ouvris ma besace et inspectai mes trouvailles.

Les revues « culturelles » que j'avais achetées se révélèrent décevantes. Une lourde et laborieuse propagande. Le sujet discuté était toujours le même. Pouvait-on admirer l'art, le roman, la musique, l'opéra d'autrefois, sans se laisser contaminer par la société qui les avait produits ? La réponse était clairement négative. Les œuvres du passé étaient vénéneuses. Il fallait inventer un nouvel art, « prolétarien ». Mais qui pouvait le créer ? Des intellectuels et des artistes, au contact des travailleurs ? Ou les ouvriers et

les paysans eux-mêmes ? En définitive, que signifiait une culture « populaire » ? Était-ce une culture faite « pour le peuple » ou « par le peuple » ? Les articles étaient, dans l'ensemble, très ennuyeux. Mais les auteurs n'étaient pas unanimes. Il y avait dispute. Cela, au moins, était intéressant.

Tandis que, dans la salle bien chauffée du Sen Long, je jetais sur le papier quelques notes, les acteurs du Ji Xiang étaient arrivés. Ils venaient, après la répétition, prendre un thé et jouer aux cartes. Je n'osais pas les aborder mais j'écoutais leurs discussions. À l'évidence, la pièce « révolutionnaire » qu'ils étaient en train de préparer ne les enthousiasmait pas. L'un d'eux dit même, d'une voix assez forte pour que je puisse l'entendre, qu'il préférerait, si « on » leur imposait d'autres créations du même genre, abandonner l'opéra et devenir chauffeur de camion.

À la tombée de la nuit, je songeai au retour. Je pouvais regagner l'Hôtel de Pékin en passant par les jardins de la Cité Interdite. Je pris l'avenue Donghuamen, franchis la grande porte de l'Est et longeai les douves. Dans les bosquets, on entendait chanter des airs d'opéra. Dissimulés derrière des buissons touffus, de jeunes artistes, ou des amateurs, travaillaient leur voix. Je reconnaissais les « *sheng* », les « *dan* », les « *chou* », et les « *jing* ». C'était étrange. Comme si ces êtres cachés dans la verdure s'évertuaient à préserver, à maintenir, dans une sourde lutte clandestine, un art menacé, peut-être bientôt interdit. Je songeai à *Fahrenheit 451*, ce roman de Ray Bradbury, dans lequel des « résistants » apprennent par cœur des livres interdits, pour qu'ils ne soient pas oubliés.

*

Je me rendis, quelques jours plus tard, à Xizhimen, la porte Ouest de la ville tartare, qui se dressait encore, alors, superbe et intacte, au débouché de la voie qui descendait du palais d'Été. Sa haute stature, sa construction en partie double, n'avaient rien à envier aux portes du Sud (Qian Men) et du Nord (An Ding Men et De Sheng Men) qui ceinturaient la ville. Comme ses jumelles, Xizhimen était le cœur d'un quartier animé. La librairie Xinhua était un peu plus au nord, en retrait, à l'angle du carrefour de Xisi. Installée dans une très vieille maison de bois, aux toits incurvés, elle ressemblait à un palais. Une inscription sur un long panneau de laque rouge signalait son entrée.

Je demandai la camarade Meng. Une jeune fille aux joues roses, le visage encadré de courtes nattes, s'approcha de moi. Je lui présentai ma liste. Elle la considéra en silence.

« Je vais voir ce que je peux faire, me dit-elle. Nous avons encore quelques-uns de ces livres, mais certainement pas tous. Et je ne suis pas sûre que nous ayons l'autorisation de les vendre. Pourriez-vous revenir demain ? »

Le lendemain, quand je revins, elle n'était plus là. « Malade », me dit-on. Personne ne savait quand elle pourrait revenir.

Je regagnai l'ambassade assez dépité. J'y retrouvai Jean-Pierre Angremy qui l'était tout autant. Un concert, auquel il devait assister le soir même, avait été annulé. On ne savait pas si c'était parce que l'orchestre était polonais ou parce que le programme était composé d'œuvres romantiques, en particulier de Chopin. Quelques mois plus tôt, Samson François avait joué, deux soirées de suite, le *Premier Concerto* et quelques *Nocturnes*, et il avait reçu un accueil triomphal. Mais les choses étaient visiblement en train de changer. Au conservatoire de Shenyang, on avait décroché le portrait de Beethoven.

« J'ai signalé tout cela à l'ambassadeur, et maintenant, il me demande une dépêche sur "la critique de la musique occidentale en Chine". Tu as des idées ? »

Oui, des idées, j'en avais quelques-unes. Dans les revues que j'avais lues au Sen Long, j'avais trouvé une violente attaque contre Mozart. Et une autre contre Bizet, dont la *Carmen* était dénoncée comme le produit d'une société décadente.

Au moment où j'achevais de lui livrer le fruit de mes lectures, Paye entra dans le bureau.

« Alors, monsieur Angremy, cette dépêche ? »

— Tout de suite, monsieur l'ambassadeur, elle est prête. »

En cinq minutes, il noircit une dizaine de pages. Il les porta à la secrétaire puis revint vers moi.

« Tout ceci, soupira-t-il, n'a aucun intérêt. Nous allons vivre des mois sinistres. La Chine devait être passionnante à observer à l'époque de Ricci et de Gerbillon, peut-être encore à l'époque du comte de Beauvoir, de Saint-John Perse et de Paul Morand. Mais aujourd'hui ! »

Son désespoir avait une cause bien précise. Il voulait écrire un roman dont Pékin serait le cadre. Il n'en trouvait pas le sujet. Aucun personnage, aucun événement intéressant, autour duquel il aurait pu bâtir une intrigue. « Ici, je n'écrirai rien ! » conclut-il, accablé.

Pour le distraire, je l'entraînai au grand bal public de Bei Hai. Avec sa Simca, nous y fûmes assez vite. Il était tard déjà, il fallait arriver avant la fermeture.

Ce bal était un spectacle magique, la plus belle chose que l'on pût voir à Pékin dans une nuit d'hiver. Sur le lac du Nord gelé, des milliers de Pékinois venaient, chaque soir, valser sur la glace.

Le décor était féerique. Le lac était bordé de pavillons aux toits vernissés et de bosquets où l'impératrice douairière avait aimé se promener. Une galerie de bois, aux piliers laqués de rouge et de brun, courait le long de la rive. Sur une petite hauteur, un restaurant fameux, le Fang Shan, servait encore les mets favoris de l'impératrice. Un grand dagoba blanc, sur une île, rappelait l'amour des Mandchous pour la culture tibétaine.

Nous étions à la deuxième lune, la foule était ce soir-là particulièrement nombreuse et enjouée. Sur la piste, les couples, jeunes et vieux, dansaient en cadence. Il semblait que toute la population de la capitale s'était donné rendez-vous. Des ouvriers emmitouflés dans de gros blousons patinaient sur des planches de bois. Des élégantes, serrées dans des tuniques de soie bien ajustées, les cheveux noués dans un foulard de mousseline, glissaient, chaussées de cuir blanc, sur des patins d'acier étincelant. La glace était épaisse, de gros projecteurs la faisaient briller. Les haut-parleurs diffusaient des valse de Strauss. Une musique que personne, ici, ne semblait trouver décadente.

*

La France conservait, au centre de Pékin, tout près de l'ancien quartier des Légations, un petit immeuble où elle avait installé, avant la guerre, un Centre de sinologie. Plusieurs de mes maîtres des Langues O' y avaient travaillé. Depuis 1949, le bâtiment était inoccupé. On y entreposait les archives de nos anciens consulats en attendant leur rapatriement sur le sol français. Un gardien veillait sur ces trésors, un vieux Chinois du nom de Qing Ming, dont le travail consistait à passer le plumeau sur les meubles et à entretenir le feu dans un grand poêle sur lequel il se faisait du thé.

Chaque fois que je descendais dans le centre de Pékin, je rendais visite à Qing Ming et j'en profitais pour inspecter les lieux. Le bâtiment était grand, en assez bon état. Il y avait, au premier étage, une belle pièce dont on pouvait faire un assez joli bureau. Et à côté, une salle où étaient entreposées des archives, une autre qui avait dû être une magnifique bibliothèque, et ne demandait qu'à le redevenir. Au fond, une autre pièce, plus grande, offrait un bel espace pour passer des films. Tout le bâtiment pourrait être transformé, le jour où la Chine s'ouvrirait, en un très beau centre culturel.

Je conçus le projet de m'y installer. Ainsi pourrais-je m'émanciper définitivement de la société diplomatique, travailler et vivre au cœur de Pékin.

Claude Chayet, une nouvelle fois, me soutint. Le Centre de sinologie était tout proche du quartier des Légations, où il avait passé son enfance. L'ambassadeur, toujours réticent, finit par se laisser convaincre, tout en maugréant.

J'installai mon bureau dans ce « Centre » auquel on n'osait donner aucun nom (à l'usage, il prit tout simplement le nom de la rue voisine, et fut appelé le Taijichang). Je devais bien sûr rendre compte de mes activités et garder le contact avec l'ambassade, ce qui ne me parut pas une trop lourde contrainte.

Enfin, j'étais libre ! Enfin, j'étais au centre de la ville ! Installé dans un lieu étrange et un peu magique, j'étais laissé à moi-même pour en explorer les richesses sans nombre.

Je passai les premiers jours à trier les livres entassés dans les combles, essayant de composer une « Bibliothèque ». Les caisses, que j'ouvris une à une, contenaient des trésors. Le *Pékin* de monseigneur Favier, le *Traité de musique chinoise* de Soulié de Morant, les *Éléments de grammaire chinoise* d'Abel Rémusat, ou le *Collier des jours* de Judith Gautier. Il y avait aussi, alignés sur des rayons de camphrier, des éditions intéressantes, et pour certaines très rares, des grands classiques, le *Zhuangzi*, le *Liezi*, et encore, dans de grosses armoires, des rouleaux de peinture, des poèmes calligraphiés, des collections de pincesaux, quelques bronzes.

À côté de la future Bibliothèque se trouvait la pièce, beaucoup plus vaste, où étaient entreposées les archives de nos anciens consulats. Je n'y avais, en principe, pas accès, mais cette interdiction même excitait ma curiosité. La porte n'en était pas fermée, et les étagères étaient facilement accessibles. Des dizaines de cartons verts y étaient alignés, tenus par de fins cordons qu'il suffisait de dénouer. Les étiquettes étaient rédigées à l'ancienne, d'une belle écriture à larges boucles, pleins et déliés d'un beau noir sur du papier jauni. Consulat de Moukden, Consulat de Han-K'eu, Agence consulaire de Pao-Ting-Fou, Agence de Ning-Po.

J'y passai bientôt mes journées.

Je dévorais les dossiers. Toute l'histoire des vieilles familles françaises de Chine y était racontée. Bussières. Danjou. Laborie. Meynier. Nachbaur. Nicolas. Quilichini. Des pièces d'état civil, des naissances, des mariages, des enterrements. Des amours improbables, beaucoup de querelles, des dénonciations. « *Monsieur le consul, j'ai le regret de vous faire savoir...* » « *Monsieur le consul, la dénommée Bao Ling, qui se prétend ma*

femme... » Les affaires de mœurs étaient nombreuses. À Amoy, il avait fallu mettre fin, dans l'île de Gulangyu, à un trafic de petites filles de moins de dix ans.

Le nom de Vetch attira mon regard. Henri Vetch était le fils de cet aventurier, au passé mystérieux, qui était venu s'établir en Chine avec sa jolie femme, Rose, dans les années 1890, pour tenter de faire fortune dans les comptoirs de Shanghai et de Fuzhou. Sur le bateau, le couple avait fait la connaissance de Paul Claudel. Le Consul s'était enflammé pour l'aventurière. Ainsi était né *le Partage de Midi*.

Henri Vetch n'était pas le fils de Paul Claudel, les dates ne concordaient pas. Mais il lui ressemblait pourtant étrangement, avec son visage de paysan et ses yeux pleins de fièvre. Resté en Chine, établi à Pékin dans l'édition et le commerce des livres, Vetch avait cru pouvoir maintenir son activité à l'arrivée des communistes. Quelques mois plus tard, il avait été arrêté, accusé de faire partie d'un réseau de comploteurs préparant un attentat contre le président Mao. Deux membres du groupe, un Italien et un Russe, avaient été exécutés. Lui était resté en prison quelques années. On l'avait finalement libéré et expulsé. Il s'était établi à Hong Kong.

Le dossier contenait peu de révélations sur sa vie et son activité, juste quelques pièces concernant la création de la librairie, des listes d'ouvrages, des factures. Rien ne laissait croire qu'au moment du « procès », le carton d'archives ait été consulté.

De toutes ces archives, les plus volumineuses, les plus intéressantes, les plus précieuses concernaient Victor Segalen. Soigneusement numérotées, elles représentaient des centaines de pages, classées dans de grosses chemises de papier jaune. Toute l'activité de l'écrivain, son séjour à Pékin, ses voyages à travers la Chine.

J'admirais Segalen. Médecin de marine et déjà poète (il avait, pendant un séjour à Tahiti, écrit *les Immémoriaux*), il avait été affecté en Chine en 1908, en charge de la santé des troupes qui protégeaient notre Légation, après la révolte des Boxers. Les tâches fastidieuses qui étaient attachées à cette mission (et qui allaient s'alourdir encore après le déclenchement de la Grande Guerre, quand on lui demanda de dresser l'état sanitaire des ouvriers chinois recrutés pour aider à creuser des tranchées sur le front de Champagne ou de Picardie), l'ennuyaient. Il s'était bien davantage passionné pour la culture, la poésie, et surtout la sculpture chinoises. Installé dans une vieille maison de mandarin, il s'exerçait, des nuits entières, à la calligraphie. Il fantasmait aussi. La Cité Interdite excitait son esprit fiévreux. En 1908, l'impératrice douairière Cixi et son neveu l'empereur prisonnier Guangxu étaient morts

presque simultanément. La veuve de l'empereur avait voulu, pendant l'agonie de la douairière, prendre le pouvoir, mais Cixi l'en avait empêché en nommant in extremis un successeur, un enfant, le petit Puyi. Le père de celui-ci, le prince Chun, avait été nommé régent. Le drame qui s'était joué alors derrière les hautes murailles rouges de la Cité Interdite, entre la nouvelle douairière, l'enfant empereur, le régent, les concubines et le pro-consul déjà installé sur les marches du trône, le général Yuan Shikai, avait fourni à Segalen la matière d'un roman. *René Leys*.

L'écrivain s'était finalement libéré de l'emprise de la Ville pourpre. Il avait voyagé. Parcourant à cheval les plaines du Henan et du Shanxi, il s'était intéressé aux statues et aux stèles qui, tout au long du chemin, témoignaient de la grandeur des dynasties évanouies. Il était allé jusqu'au Fleuve Jaune pour retrouver la trace des grands poètes Han, Tang et Song. Poussant plus loin encore, il avait entrepris, avec son complice, Gilbert de Voisins, une longue équipée vers le Xikang et le Tibet. Je feuilletai ses comptes rendus de voyage, rédigés d'une écriture régulière, que la pratique de la calligraphie avait encore affinée.

« Est-ce que cela t'intéresserait, demandais-je un jour à Angremy, de lire des manuscrits de Segalen ? »

Je lui décrivis le contenu des cartons que j'étais en train d'inventorier.

Oui, bien sûr, cela l'intéressait ! Plus même que je ne l'avais imaginé. Il était à la recherche de personnages et d'anecdotes pour ce roman sur la Chine dont il n'arrivait toujours pas à trouver le thème central. Segalen, voyageur, poète, aventurier, l'attirait. Ma proposition tombait du ciel.

Dès le lendemain, il débarqua dans la bibliothèque. Il avait réussi à s'absenter du bureau en prétextant une consultation à l'hôpital, qui n'avait étonné personne. Il était sujet à des maladies à répétition, totalement imaginaires, qu'on appelait entre nous des « angremites ».

« Montre-moi le dossier Segalen. »

Je lui passai un à un les cartons dans lesquels était rassemblée la correspondance du poète. Il en dévora un, puis un autre et un autre encore, en émettant des sons qui exprimaient bien son émotion. Il me demanda s'il pouvait en recopier des passages.

Je n'avais, pour ma part, aucune objection. Je lui proposai même de l'aider dans son travail de copiste, et de recherche, en lui signalant les pages qui me paraissaient les plus dignes d'intérêt. Pendant trois jours, nous nous livrâmes à ce travail de bénédictins. Le quatrième, alors que nous étions en train de relire nos écritures de la journée, l'ambassadeur surgit dans la pièce.

Quelqu'un l'avait informé de nos travaux clandestins. Il était dans une grande colère. Ce fut surtout Angremy qui en reçut les éclats, mais j'en eus ma part également. Nous étions l'un et l'autre « coupables » d'avoir ouvert des archives confidentielles. Rien de ce qui se trouvait dans ces cartons ne pouvait être lu par des personnes « non autorisées ». Rien ne devait être publié, ni, bien sûr, servir à « nourrir une œuvre littéraire » (il suffisait alors de suivre son regard pour savoir à qui s'adressait cette mise en garde). Angremy fut ramené d'une main énergique à l'ambassade. Quant à moi, je sentis qu'une épée était désormais suspendue au-dessus de ma tête.

La pièce aux trésors fut fermée, et je me retrouvai seul dans la petite bibliothèque.

*

Les journées n'en devinrent pas pour autant monotones. Qing Ming, le vieux Chinois préposé à l'entretien du local, était un trésor vivant. Tandis qu'il entretenait le feu, je l'interrogeai sur les mille secrets de la vie à Pékin.

Il avait un accent très fort, chargé de rétroflexes, une voix rauque usée par le tabac. Les sons venus du fond de la gorge semblaient sortir à regret d'une bouche dans laquelle il n'y avait pratiquement plus de dents. Quand, au début, dérouté par une tournure trop pékinoise, je lui demandais de répéter un mot ou une phrase, il faisait un effort pour hausser le ton, mais sa prononciation n'était pas plus claire. Il parlait le chinois des *hutongs*, le pékinois des pousse-pousse et des conteurs de rue : il n'en connaissait pas d'autre. Grâce à lui, j'appris la langue du petit peuple qui me fut dans ces moments d'exploration et de découverte bien plus utile que le langage châtié des professeurs. À l'ambassade, le bureau des services proposait aux diplomates des cours, donnés par des universitaires éminents. Ces leçons de mandarin étaient d'agréables moments de conversation. On prenait note d'un joli calligramme, on l'écrivait dans un petit carnet noir, et on l'oubliait. Avec Qing Ming, il fallait seulement écouter, et comprendre. On ne notait rien. Il ne savait pas écrire.

En bourrant le poêle de galettes de lignite en forme de nénuphars ou en passant sa serpillière dans les coins, il m'instruisait, non seulement sur les manières de dire, mais sur l'art de vivre, et de survivre, dans cette ville où tout le monde était solidaire, et où chacun devait pourtant d'abord lutter pour soi. Où garer son vélo, bien précieux entre tous, pour ne pas se le faire voler. Où se procurer du coton, quand on n'avait plus de bons de tissu. Où trouver des

jiu cai sans lesquels les raviolis ont si peu de goût. La nourriture, le vêtement, le transport, le chauffage, occupaient alors l'essentiel des pensées, et des conversations des Pékinois. « As-tu mangé ? » tenait lieu de « Bonjour ! » « As-tu bien mangé ? » sonnait comme « Est-ce que tout va comme tu veux ? » On parlait peu de politique dans la rue, mais chacun reconnaissait aux hommes qui gouvernaient maintenant la Chine un mérite : après bien des turbulences et des souffrances, les Chinois avaient de quoi se nourrir.

Pour le logement, c'était plus difficile. Qing Ming me décrivait l'âpreté de la lutte pour un petit morceau d'espace dans les ruelles et les cours surpeuplées. Les disputes pour un coin de garage, ou pour un balcon. Il n'y avait plus, depuis la période de « réajustement », d'animaux domestiques, mais certaines familles élevaient clandestinement des pigeons, dont les roucoulements et les déjections importunaient les voisins. Des haines couvaient.

Pourtant, mon compagnon aimait cette ville. Je pouvais l'interroger pendant des heures, il connaissait tout. Il savait où l'on trouvait les meilleurs *baozi*, les meilleurs *xian er bing*, l'endroit, au coin de Houhai, où l'on pouvait pêcher au petit matin la meilleure friture, l'adresse du brocanteur ou du fripier où l'on pouvait acheter des bottes tibétaines en feutre ou un bonnet en fourrure de loup.

Guidé par ses conseils, je repris mes escapades. Nous étions, au Taijichang, à deux pas de la porte de Qianmen d'où l'on accédait aux quartiers Sud, ceux de l'ancienne ville chinoise, grouillante et trouble, à l'atmosphère bien différente de celle de la ville mandchoue. C'était là, je l'avais senti dès le premier jour, que battait le vrai cœur de Pékin.

Je descendis donc vers Dashala. Anciennes maisons de plaisir et de jeux, vieilles auberges, tailleurs, ateliers de fabrication d'instruments de musique, pharmacies, le dédale des ruelles m'enchantait. Puis je poussai plus loin, vers Tianqiao, le pont du Ciel.

C'était le quartier des acrobates, des monteurs de marionnettes, des diseurs de bonne aventure. Là se maintenaient les plus anciennes traditions de l'art des rues. Les chanteurs de litanie, accompagnés au violon à deux cordes, les conteurs de récits rythmés « à la planche de bois », les diseurs de *xiang sheng* tenaient boutique côte à côte, dans une succession de petites pièces enchevêtrées, souvent séparées par une simple cloison ou un rideau de coton à travers lequel on pouvait, à droite et à gauche, profiter de deux ou trois spectacles à la fois. On entendait ici du *kuai ban*, là du *ping ju*, plus loin du *qin* ou du *er hu*, plus loin encore un morceau de *ping tan* ou de *hebeibangzi*. Au milieu des mélodies explosait parfois un cri, un appel, car les voleurs et les auteurs de mauvais coups étaient nombreux dans la foule, et ils étaient rarement pris.

Je revins souvent. J'adorais cet endroit. Je m'y faisais des amis. Le plus touchant fut un vieillard qui m'initia au théâtre d'ombres. Il maniait, derrière un écran de papier de riz, des figurines de bois articulées. Aidé par sa fille, une adolescente de douze ou treize ans, il jouait, à la demande, *le Monastère hanté*, *l'Habile Entremetteuse* ou *le Ministre félon démasqué*. La jeune fille chantait. Mon morceau préféré était *le Monarque pleurant sa concubine*. C'était l'histoire de l'empereur Wu des Han, désespéré par la mort de sa favorite, la concubine Li. Une nuit, le souverain apercevait à nouveau, à sa fenêtre, le profil de la femme disparue. Ce n'était qu'un rocher du jardin dont l'ombre se projetait dans la lumière de la lune. L'empereur avait alors appelé son marionnettiste pour qu'il recrée chaque soir, avec ses morceaux de bois, la même fugitive et sa délicieuse illusion.

Je retournais à chaque fois au pont du Ciel avec un peu d'inquiétude. Combien de temps cet îlot préservé de « vieille » culture allait-il subsister ? Si l'on attaquait l'Opéra de Pékin traditionnel parce qu'il véhiculait les valeurs de l'ancien temps, n'allait-on pas bientôt s'en prendre à tous ces spectacles, nourris de légendes et de superstitions ?

Cela arriva, effectivement. Je trouvai un jour le quartier bouclé. « Une opération de rénovation, me dit un policier. Il y avait trop d'insécurité. Et tous ces spectacles ne correspondent plus à notre société d'aujourd'hui. » Les avocats de la culture « prolétarienne » avaient définitivement gagné la partie. C'en était fini du *Serpent blanc*, de *Mu Gui Ying* et de *la Chambre de l'Ouest*. On ne verrait plus, sur les scènes chinoises, que des œuvres « révolutionnaires ».

Certaines n'étaient pas sans intérêt. J'avais vu, puisqu'il le fallait, *la Fille aux cheveux blancs*, *le Détachement féminin rouge*, *Shajiabang*, *la Prise de la montagne du Tigre*. J'avais assisté à plusieurs représentations de *la Lanterne rouge* dont les grands airs (ceux de l'héroïne principale, la courageuse Li Tiemei, et de son père, l'aiguilleur Li Yuhe) étaient assez beaux.

L'œuvre suprême était *l'Orient rouge*, un oratorio, un opéra, et finalement un film, une sorte de grande épopée chantée dont la mélodie principale était reprise partout, dans les lieux publics, dans les gares, sur la voie publique.

« *dong fang hong, tai yang sheng, zhong guo chu le ge mao ze dong...* »

Le profil de Mao se découpait sur un grand soleil rouge dardant ses rayons sur le monde. Un air entraînant. Je me surprénais à le chanter parfois, moi aussi, sur mon vélo.

Avril est à Pékin le mois du sable et du vent. De grandes masses d'air venues des plateaux de Mongolie descendent vers la plaine, soulevant au passage un peu de la terre des montagnes et des coteaux du Hebei et du Shanxi. Les Pékinois ferment soigneusement leurs fenêtres de verre ou de papier, mais la poussière a raison de tout. Elle se glisse sur les meubles, sur le sol, sur les visages. Les hommes gardent leurs masques de gaze. Les femmes s'enveloppent la tête dans des fichus de mousseline blanche, rose ou argentée, qui les rendent encore plus mystérieuses.

Pour Lucien Paye, arrivé à son poste en avril 1964, c'était un anniversaire, l'occasion d'un premier bilan. De Gaulle l'avait nommé à Pékin pour établir un dialogue stratégique avec la Chine. Où en était-on, après douze mois ? Cette question l'agitait davantage que les convulsions culturelles qu'il m'avait demandé d'observer, qu'il suivait lui-même avec curiosité, mais qui n'étaient pas, loin de là, au cœur de ses préoccupations.

Il ne pouvait se le dissimuler, les résultats étaient minces. La Chine nous avait félicités, au moment de l'établissement des relations diplomatiques, de notre « courage » et de notre « clairvoyance », elle n'avait cessé d'exprimer son « admiration » pour le Général de Gaulle, mais il n'en était résulté aucun vrai rapprochement, aucune complicité. La France avait été installée dans le ghetto diplomatique et traitée comme tous les autres pays du monde « capitaliste ». Les initiatives que prenait le Général pour nous singulariser au sein du camp occidental, ses critiques contre la politique américaine en Indochine, étaient très appréciés à Pékin, mais cela ne suffisait pas à justifier un traitement privilégié. Une ou deux fois, Paye avait suggéré au ministre des Affaires étrangères, le maréchal Chen Yi, d'établir entre nos diplomates un dialogue plus chaleureux, plus intime. Il s'était heurté à un mur de glace. Chen Yi, qui avait, comme Zhou Enlai et Deng Xiaoping, effectué un séjour en France dans sa jeunesse, comme « étudiant ouvrier », aimait notre pays, mais les réalités étaient là, nous n'appartenions pas au même monde.

La Chine menait, officiellement, un combat acharné contre l'impérialisme américain, mais en fait, la priorité de sa politique étrangère était la lutte contre Moscou. Elle s'était séparée de l'URSS, elle entendait maintenant lui disputer la place à la tête du camp socialiste, et dans le monde. Tous ses efforts étaient dirigés vers les pays et partis communistes qu'il fallait séduire, ou au sein desquels il fallait créer des dissidences. Et hors du mouvement communiste, elle concentrait son attention sur les pays « progressistes » du Tiers-Monde, qu'il fallait arracher à l'influence soviétique. Elle multipliait les invitations, les visites. Elle déversait sur les États

courtisés une aide généreuse. Le moindre petit État d'Afrique ou d'Asie qui se tournait vers elle était couvert de cadeaux. Ses dirigeants étaient accueillis triomphalement au palais du Peuple, ses exploits vantés à longueur de pages dans la presse officielle. La France n'avait jamais eu droit à ce traitement.

Peut-être, au fond, avait-elle déçu. Elle avait, en reconnaissant la Chine, agi avec courage, mais elle était seule. De Gaulle n'avait entraîné aucun de ses partenaires. Si l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, avaient suivi, on aurait pu célébrer à Pékin la volonté d'indépendance du continent européen. Mais aucun n'avait sauté le pas. La Grande-Bretagne restait elle-même entre deux eaux, gardant un pied à Taïwan et l'autre à Pékin. On nous reprochait de ne pas avoir fait école.

Paye était lucide. Mais il voulait sauver les apparences. Il s'employait, semaine après semaine, à rapporter tous les signes qui pouvaient témoigner de l'importance que les dirigeants chinois pouvaient attacher à notre présence. Dans telle réception, Zhou Enlai lui avait parlé un peu plus longuement qu'à d'autres. Dans tel banquet, il avait été placé à la table d'honneur. Dans les audiences que lui accordaient des ministres ou le maire de Pékin, les entretiens s'étaient prolongés plus que de coutume. Il devait se contenter de ces faveurs dérisoires.

Autour de lui, ses conseillers lui fournissaient des arguments. Oui, la place réservée à la diplomatie française en quatrième page du *Quotidien du Peuple* était plus importante que celle consacrée à la politique britannique. Nous échangeons plus d'étudiants que les Indiens ou les Algériens. La propagande chinoise publiait davantage d'opuscules en français que dans aucune autre langue. Peu importait que ce fût à destination du Mali ou du Congo.

On faisait surtout d'ambitieux projets. Les échanges universitaires allaient doubler. Plusieurs troupes théâtrales pourraient effectuer des tournées. Les échanges économiques, difficiles au début, allaient connaître dans les mois à venir une forte croissance. Mais il manquait quelque chose pour étoffer tout cela. Une visite. Une visite politique, d'une personnalité de haut niveau. Lucien Paye commençait à y songer.

*

Je continuais à explorer Pékin.

Le périmètre de la municipalité dans lequel nous étions cantonnés était heureusement assez vaste. Le nouveau régime avait donné à sa capitale un large territoire, prélevé en bonne partie sur la province voisine du

Hebei. L'agglomération disposait ainsi d'une ceinture agricole, piquetée de communautés rurales et d'usines installées au milieu des champs. Nous nous promenions dans cet espace terriblement plat, nu et monotone en hiver, mais dans lequel, au printemps, explosaient de grands carrés de verdure. Les « communes populaires », créées dans la fièvre en 1958, puis disloquées quelques années plus tard dans le cadre du « réajustement », étaient maintenues autour de la capitale comme des témoignages flatteurs d'une collectivisation dont l'échec ne pouvait être officiellement reconnu. La commune Si Ji Qing (« verte aux quatre saisons ») était celle que l'on faisait visiter à tous les voyageurs, vitrine d'un communisme auquel toutes les campagnes chinoises étaient supposées aspirer. En réalité, la production y était organisée comme dans une ferme d'État, les investissements et les équipements financés d'en haut. Il s'agissait de nourrir Pékin, l'efficacité primait.

Plus loin, le paysage était moins artificiel, et plus pauvre. De maigres routes, des chemins de terre, nous menaient à de petits hameaux qui semblaient vivre encore sur le modèle de la communauté villageoise, ou même familiale. Les villages étaient, nous assurait-on, solidairement regroupés en « brigades de production », mais ce souci de maintenir une organisation collective paraissait largement cosmétique. La vie paysanne, telle que nous l'observions là, à trente kilomètres à peine de la capitale, semblait avoir gardé, ou retrouvé, son visage des temps anciens. Le paysan tenant son âne par la bride, la petite fille portant au puits son seau de bois, le vieillard assis sur son banc au seuil de la maison, sortaient tout droit d'une gravure de la dynastie des Song.

Au bout de toutes les routes, nous finissions par rencontrer le même panneau, LES ÉTRANGERS NE PEUVENT DÉPASSER CE POINT. Un soldat, dans une guérite, veillait. Passer outre entraînait, selon le lieu et le comportement des fautifs, toute une série de sanctions, immobilisation, séjour prolongé dans un poste voisin, réprimande, autocritique, et « très sérieux avertissement ».

Une seule exception à la limite qui nous était imposée, la route du Nord, vers la vallée des tombeaux Ming et le col de Badaling, où nous pouvions voir la Grande Muraille. Une excursion de quelque cinquante kilomètres dans des sites magnifiques, que les diplomates et les touristes affectionnaient tout particulièrement, et gâtaient inévitablement.

Il fallait éviter de s'y rendre les dimanches ou les jours de fête si l'on ne voulait pas y retrouver les mêmes petits groupes de joyeux compagnons, pique-niquant, musardant ou dissimulant de fugitives amours, comme

l'avaient fait avant eux des générations d'étrangers. Le « déjeuner sur l'herbe » sur fond de Grande Muraille était un des plaisirs favoris de la communauté étrangère, qui perpétuait une tradition, et la cultivait même. On se faisait photographier à l'endroit même où Alexis Léger, Henri Hoppenot ou Paul Morand avaient posé leurs pas.

Je préférais m'y rendre seul, en semaine. Dès que l'air de Pékin devenait un peu trop étouffant, j'empruntais une voiture et je m'échappais en direction des tombeaux impériaux.

Je quittais Pékin par la porte Deshengmen. La route était encombrée de camions mais, au-delà de Changping, elle n'était plus fréquentée que par les charrettes des paysans vivant alentour et par quelques convois de mulets. Je conduisais lentement. Parfois un enfant, surgi de nulle part, bondissait sur la chaussée, poursuivant un hanneton ou une libellule. Un homme, torse nu, portant une palanche, marchait le long du chemin d'un pas sautillant, dans de vieilles espadrilles trouées. Un troupeau de chèvres apparaissait au détour d'un virage. À droite et à gauche défilaient des villages, maisons basses aux parois de pisé, fenêtres tendues de papier de riz, toits couverts de tuiles rondes et grises, modestes et mystérieuses communautés de vie cachées derrière de hauts murs de terre jaune. Sur certaines parois, blanches à la chaux, étaient calligraphiés, à la peinture rouge, des slogans : L'AGRICULTURE DOIT ÉTUDIER L'EXEMPLE DE DAZHAI ! L'INDUSTRIE DOIT SUIVRE LE MODÈLE DE DAQING ! VIVE LE PRÉSIDENT MAO ! MENONS LE COMBAT CONTRE LE RÉVISIONNISME JUSQU'AU BOUT !

À l'embranchement de Shahe, la route se divisait. À droite commençait le chemin, bordé de saules, qui menait aux tombeaux. Ce n'était qu'un mince ruban de terre battue, enduit au milieu d'un peu de bitume, sur lequel roulait de temps à autre un motoculteur ou une vieille jeep. Il ne fallait pas longtemps pour atteindre le grand *bai fang*, arche dressée sur son socle de marbre blanc, qui ouvrait la voie des Esprits.

La plupart du temps, je n'y rencontrais personne. Pas un bruit n'en troublait la silencieuse beauté. Derrière le premier portique, un chemin majestueux puis une stèle dressée sur le dos d'une tortue, symbole de longévité. Et enfin l'allée des statues. Vingt-quatre animaux de marbre, éléphants, dromadaires, chevaux et chimères dressés en vis-à-vis, alternativement assis et debout, suivis de douze personnages en tenue solennelle, mandarins civils et militaires, ministres et généraux de pierre, faisant la haie depuis cinq siècles, gardiens immobiles et sévères de la Vallée sacrée.

Le fondateur de la dynastie Ming, Zhu Yuanzhang, avait fixé sa capitale à Nankin, et y était enterré. Mais presque tous ses successeurs, qui avaient

régné à Pékin, étaient ensevelis ici – y compris le dernier, Chongzhen, celui qui s'était pendu à un arbre de la colline de Charbon.

Nul bruit ne troublait le silence des lieux, sinon le bruissement du vent dans les saules et de temps en temps le crissement d'une roue de charrette, le claquement d'un fouet. Les tombeaux étaient disposés en demi-cercle dans le cirque que formait le contrefort de la montagne. Chaque empereur avait choisi sa sépulture, l'avait conçue et dessinée avec l'aide des géomanciens du palais. L'ordonnance était toujours la même, si la taille variait – une allée, une succession de pavillons abritant la stèle commémorative et les symboles du pouvoir impérial, puis un tumulus, sous lequel s'abritait le palais souterrain où se trouvaient, ensemble ou dans des chambres séparées, les sarcophages du souverain défunt, des impératrices et parfois de quelques concubines. Lieux clos, interdits, dont l'entrée était tenue secrète et défendue par des mécanismes diaboliques.

Les visiteurs privilégiaient naturellement les « grands » tombeaux, soigneusement présentés et partiellement restaurés. Le plus majestueux était celui de Yongle. Il reflétait bien la puissance de ce souverain, le troisième de la dynastie, avec lequel celle-ci avait atteint son apogée. C'était Yongle qui avait ramené la capitale de Nankin à Pékin, et fait pour la première fois de cette ville, si profondément marquée par l'empreinte mongole, le cœur d'un grand État « national ».

L'Empire avait été gouverné jusqu'alors plus au sud, près du Fleuve Jaune. Ses capitales étaient à Xian, Luoyang ou Kaifeng. Pékin, qui ne s'appelait encore que Yanjing, était modestement le fief du petit roi de Yan. Puis les envahisseurs étaient arrivés par vagues des steppes du Nord – les Xiongnu, les Toba, les Jurchen, les Tonggout, les Mongols enfin, qui avaient fait de Yanjing, devenue Cambaluc, la capitale de leur dynastie, les Yuan. Yongle avait repris l'ordonnance mongole, cité impériale, ville géométrique, cours carrées, ruelles tracées à angle droit autour d'un puits (dont le nom mongol, « *hottog* », était devenu « *hutong* »). Mais il avait légèrement déplacé la ville pour lui donner plus d'espace et d'éclat, comme il convenait à la capitale d'un pays désormais libéré.

Les édifices mongols, dont la splendeur avait pourtant ébloui Marco Polo, avaient été abattus et remplacés par des murailles et des palais plus hauts, plus imposants, et plus brillants que ce que les empereurs précédents avaient pu construire jusqu'ici. C'était Yongle qui avait conçu la Cité Interdite, telle qu'on l'admirait aujourd'hui. Ses successeurs, Ming et Qing, avaient entretenu, développé, complété son œuvre, mais dans l'ensemble ils ne l'avaient que peu modifiée.

Le Changling, tombeau de Yongle, était à l'image de ce grand bâtisseur. Un morceau de Cité impériale transporté dans la plaine nue. Haut mur d'enceinte rouge sombre, succession de pavillons aux tuiles dorées, parc ombragé d'ifs et de mélèzes, long chemin dallé de marbre, autels de sacrifices, stèles, instruments de bronze, le tumulus enfin. Le tombeau n'avait jamais été violé, expliquait une notice qui donnait des informations sur le règne du souverain inhumé en ces lieux en des termes convenus : quelques phrases pour raconter l'histoire, célébrer avec fierté la beauté et l'originalité de l'architecture. Quelques lignes aussi, inévitablement, sur « l'exploitation et les souffrances du peuple » condamné à servir les appétits de gloire et de grandeur des puissants. Cet empereur avait sans doute été en son temps (qui correspondait chez nous à la période la plus sombre de la guerre de Cent Ans, Charles VI, Isabeau de Bavière, Jean Sans Peur, le Traité de Troyes), l'un des plus grands monarques du monde.

Un autre tombeau, voisin, permettait une visite plus détaillée : le Dingling, sépulture de l'empereur Wanli. Il avait été ouvert, exploré dans ses profondeurs. Une brèche pratiquée dans le tumulus avait permis de trouver le chemin secret qui conduisait à la nécropole souterraine. On accédait désormais aux chambres funéraires par un escalier moderne qui évoquait malheureusement une descente dans le métro. Au fond, un couloir sombre menait à la salle des sarcophages. Trois cercueils d'un bois putréfié, celui de l'empereur et de deux impératrices, étaient installés côte à côte sur un haut socle de marbre, entourés de quelques objets rituels et de grosses jarres de porcelaine bleue et blanche dans lesquelles pourrissait de l'huile de baleine. Les mèches qui flottaient à la surface avaient dû brûler un temps. Mais c'était à la lueur faible et jaune d'une petite ampoule électrique que l'on parcourait aujourd'hui ces lieux sinistres et glacés.

Wanli était le treizième empereur Ming (la dynastie avait compté quinze souverains), et le dernier « grand ». Contemporain des derniers Valois, puis d'Henri IV, il avait ouvert la porte de la Chine aux Jésuites. Grâce à lui, Matteo Ricci, et quelques autres après lui (Verbiest, Adam Schall), avaient pu commencer à faire connaître ici non seulement la religion chrétienne, mais aussi la pensée et les techniques de l'Occident, et rapporter en retour l'image d'un Empire Céleste idéalisé, qui allait ébranler notre propre monde. Cet Empire n'était pourtant pas lui-même si solide. Tandis que le Fils du Ciel s'adonnait à l'observation des astres avec ses conseillers « barbares », les eunuques grignotaient le pouvoir, et la corruption régnait en force. Vingt ans plus tard, le croquant Li Zicheng

avait renversé la dynastie « nationale ». Puis des envahisseurs, une nouvelle fois venus des steppes, les Mandchous, s'étaient emparés du pays et avaient rétabli à leur profit le pouvoir impérial.

J'étais fasciné par cet épisode de l'histoire chinoise. Le souvenir de la promenade que j'avais faite le jour même de mon arrivée à Pékin, à la tombée de la nuit, dans le parc de la colline de Charbon, l'image de l'arbre auquel Chongzhen s'était pendu (le vieil if que le maréchal Vorochilov voulait décorer...), m'avaient marqué. Très vite, dans mes escapades à la vallée des Treize Tombeaux, c'est vers la sépulture de ce malheureux dernier souverain que je pris l'habitude de diriger mes pas.

Le tombeau de Chongzhen, le Siling, était évidemment, de tous, le plus modeste. Il se trouvait tout au fond, vers la droite. Il fallait suivre un chemin de terre, sinuer entre des silos de maïs, avant d'apercevoir un mur à demi effondré et une porte dont la laque était décolorée, et les montants suspendus dans le vide. L'enclos était exigu et presque vide : une allée très courte, dont les dalles avaient disparu, une stèle, un pavillon dont les marches étaient effondrées, un petit tumulus. Un mur crénelé, que l'on pouvait parcourir sur un chemin de ronde, ceinturait le tout.

J'y passais de longs moments, je m'y sentais bien. Dans le petit parc subsistait un banc de pierre sur lequel j'étais mes livres. Dans les arbres jacassaient quelques pies, attirées sans doute par les réserves de grains toutes proches. Il y avait si peu d'oiseaux à Pékin, leur cri m'enchantait !

Lors d'une de ces escapades, je fis une rencontre. Dans l'enclos du Siling, d'ordinaire totalement désert, un visiteur se promenait. Un Chinois, grand et mince, vêtu d'une tenue *Sun Yat-sen* de coupe soignée, un cadre selon toute vraisemblance. Il tenait à la main un carnet et un appareil photo. Je l'abordai et nous échangeâmes quelques mots. C'était un professeur de l'université Beida venu prendre des clichés de cette tombe, sur l'histoire de laquelle il travaillait.

Chongzhen, m'apprit-il, était un souverain médiocre. Il n'avait attiré l'attention sur lui que par sa fin dramatique. Tandis que les insurgés pénétraient dans le palais Impérial par la porte du Sud, il avait étranglé l'impératrice, dans le jardin privé de la Cité Interdite, puis s'était échappé par la porte Nord vers la colline de Charbon, où finalement il s'était pendu. Le rebelle Li Zicheng avait tenu à ce que les devoirs prescrits par le rite impérial soient rendus à sa dépouille, mais sa tombe, dont la construction avait été commencée selon l'usage dès le début du règne, n'était pas prête. On avait provisoirement installé son sarcophage dans le tombeau de l'une de ses favorites, la concubine Tian, décédée quelques années plus

tôt. Les travaux de construction de son tombeau avaient duré longtemps, l'argent manquait. Il avait fallu l'intervention énergique du nouvel empereur mandchou pour que soit enfin rendu au souverain déchu l'hommage qui lui était dû.

J'aurais aimé prolonger la conversation, en apprendre davantage sur mon interlocuteur, mais celui-ci s'éclipsa rapidement. Il avait, pendant notre entretien, jeté des regards furtifs à droite et à gauche, comme pour s'assurer que nous n'étions pas observés. Une rencontre prolongée avec un étranger, dans un endroit aussi reculé et aussi étrange, pouvait éveiller des soupçons. J'aurais voulu lui demander encore quelques conseils pour poursuivre une recherche sur le point d'histoire dont nous venions de parler, mais il devança ma question, en m'avertissant que malheureusement, « dans les circonstances présentes », on ne trouvait plus de livres intéressants en librairie sur de tels sujets. Et il s'esquiva. Les fois suivantes, je retrouvai l'enclos désert, comme il l'avait toujours été. Un après-midi, alors qu'il commençait à faire très chaud, deux jeunes paysannes de la brigade voisine voulurent s'y réfugier, sans doute pour y faire la sieste. M'apercevant en train de lire penché sur mon banc de pierre, elles s'enfuirent en poussant de petits cris effarouchés.

Après la visite des tombeaux Ming, il me restait parfois, l'après-midi, assez de temps pour poursuivre l'excursion jusqu'à la Grande Muraille.

Une heure de route à peine séparait la vallée des tombeaux Ming du col de Badaling. Mais c'était une route difficile, étroite, dangereuse. Tout de suite, on s'engageait dans la montagne. La route se fauflait à travers une brèche dans laquelle courait, l'hiver, un torrent. On roulait au bord d'un ravin où s'entassaient des éboulis de rochers. Au détour d'un virage, on apercevait de temps en temps un minuscule village, deux ou trois maisons cachées derrière des murets de pierre.

La passe de Juyongguan permettait une pause. Il fallait s'y arrêter, ne serait-ce qu'un bref instant, pour contempler la belle arche de marbre blanc, ornée d'inscriptions en sept langues, qui s'y dressait depuis quinze siècles face au paysage tourmenté. En contrebas, un petit âne, les yeux masqués, faisait tourner une grosse meule, des paysans battaient le grain.

Au-delà, la montée se faisait de plus en plus rude. Des morceaux de fortifications accrochés par endroits au rocher annonçaient la Grande Muraille. La construction de cette œuvre titanesque n'avait été, en effet, que la dernière étape d'un effort incessant mené par toutes les dynasties successives pour barrer la route de Pékin aux envahisseurs de la steppe. Dès la plus haute antiquité, les souverains de la plaine avaient voulu murer les

passages par lesquels les ennemis pourraient s'engouffrer. Des dizaines de « petites » murailles, hautes de trois à quatre mètres, avaient été construites aux points les plus vulnérables. L'empereur unificateur, Qingshihuangdi, avait seulement donné à cette obsession une nouvelle dimension en décidant l'édification d'un mur continu, haut de huit mètres et long de dix mille lis, qui fermerait totalement l'Empire aux Barbares du Nord. Le chantier avait duré vingt ans et, selon la légende, trois cent mille hommes y avaient sacrifié leur vie.

La Grande Muraille n'avait servi à rien. Les Barbares avaient pu, chaque fois qu'ils l'avaient voulu, pénétrer en Chine, en jouant des divisions entre grands féodaux. Les opposants à l'empereur les appelaient à la rescousse. On avait construit un mur, mais on leur ouvrait la porte. Ce monument orgueilleux et inutile avait ensuite été laissé à l'abandon. Sous les Ming, dynastie du sursaut national, on en avait redressé quelques morceaux, dont ce segment qui courait au-dessus du col de Badaling, protégeant directement Pékin. Cette restauration avait été aussi vaine que la construction elle-même : les Mandchous n'avaient nullement été arrêtés. Mais cela permettait, trois siècles plus tard, d'en admirer de beaux restes alors qu'ailleurs vers l'ouest, sur des centaines de kilomètres, il ne demeurait plus aucune trace de cette folie.

J'arrivais en général à Badaling en fin de journée, un peu avant le coucher du soleil. Les rares touristes qui visitaient chaque jour le site étaient déjà repartis. La petite équipe de surveillance qui vivait dans les baraquements installés à l'entrée du col, près de la rampe d'accès, se préparait pour le dîner. Je saluais le responsable, qui avait appris à me connaître, et n'avait pas besoin de me rappeler les règles ; je pouvais monter, à gauche ou à droite, sur le haut rempart, à condition d'en redescendre avant la nuit. Cela me laissait assez de temps pour escalader la première rampe, passer deux ou trois bastions et atteindre la crête derrière laquelle on voyait la Muraille, de plus en plus délabrée, courir comme un long serpent à travers la montagne.

Je restais là-haut, assis sur un créneau, jusqu'à ce que le froid ou l'obscurité m'en déloge. Au nord, les plis du relief s'estompaient peu à peu, se fondaient progressivement dans une haute et épaisse masse sombre à travers laquelle se devinait la route qui conduisait à Zhangjiakou, l'ancienne Kalgan, puis à la Mongolie. À l'est, une autre passe ouvrait la voie vers Chengde, l'ancienne Jehol, où les Mandchous se réfugiaient pour pratiquer le lamaïsme, et chasser. J'étais seul dans la nuit qui venait, un peu étourdi par la grandeur de ce décor fou, dont aucun son ne troublait la magie.

Au retour d'une de ces excursions, j'aperçus, en passant devant l'ambassade, de la lumière à la fenêtre du conseiller culturel. Je m'arrêtai. Marcel Girard était engagé dans une conversation animée avec un visiteur qu'il semblait bien connaître. Il me le présenta, K.S.Karol, du *Nouvel Observateur*.

Le nom me disait quelque chose. Karol, l'homme qui tenait dans *le Nouvel Obs* la chronique – et la critique – de toutes les révolutions, l'URSS, la Pologne, la Hongrie, Cuba, le Viêt-nam, l'Algérie. Il suivait, partout dans le monde, les luttes, idéologiques ou armées, décortiquait les débats théoriques, confrontait les expériences. C'était peu de dire qu'il croyait à la révolution. Il l'avait faite autrefois, il se jugeait qualifié pour juger de celles qui se poursuivaient aujourd'hui, celles qui allaient dans le sens de l'histoire et celles qui en déviaient. Depuis le schisme entre Moscou et Pékin, il avait, peu à peu, penché du côté des Chinois. Le communisme du goulasch de Khrouchtchev l'avait horrifié. Il avait reporté ses espoirs sur Mao. Le voir arriver à Pékin n'était pas tellement surprenant.

Karol effectuait un séjour en Chine, accompagné du photographe Marc Riboud. Il souhaitait rencontrer les dirigeants du Parti mais aussi des intellectuels, des cadres, des ouvriers, des paysans, en voyageant un peu partout. Il voulait pouvoir se rendre compte par lui-même des réalités de la Révolution chinoise. Mais à l'entendre dès cette première conversation, son opinion était faite, l'expérience chinoise était un « modèle ». Il n'était pas venu l'observer, mais l'encourager.

Nous dînâmes ensemble ce soir-là, et bien d'autres soirs qui suivirent. Malgré ses partis pris (et peut-être même à cause d'eux, car cet engagement passionné donnait à son personnage un côté romantique), Karol était sympathique. Il racontait sa vie, en y laissant cette part d'ombre qui grandit souvent les aventuriers. Né en Russie, réfugié en Pologne, engagé dans la résistance antinazie aux marges de l'Ukraine, enrôlé dans l'Armée rouge, arrêté par le NKVD, déporté, évadé, réfugié à Londres puis en France, l'itinéraire était impressionnant. Était-il vrai en tous points ? Beaucoup se méfiaient de cet individu surgi de nulle part qui s'était, disaient ses ennemis, « infiltré » dans la presse française, avait semé la zizanie à *l'Express* avant de rejoindre Claude Perdriel, Jean Daniel et quelques autres dans ce magazine plus conforme à ses vues, *Le Nouvel Obs*, qui se voulait « le journal de l'intelligence française ».

Karol obtint une longue interview de Zhou Enlai et il tomba sous le charme de cet homme dont le passé révolutionnaire cosmopolite (Paris,

Berlin, Moscou) lui rappelait le sien. Marc Riboud avait, pendant l'entretien, tiré du Premier ministre chinois une série de photos où l'intelligence, mais aussi le mystère du personnage, éclataient. Zhou Enlai restait pour tous, en Chine même, une énigme. Éternel second de Mao ? Opposant repent, essayant de rattraper par une totale soumission ses erreurs passées ? Exécutant habile, gommant les fautes du maître, le trahissant déjà dans l'ombre et se préparant peut-être à recueillir la succession ? Zhou, dans son apparence physique même, jouait la dualité, élégant et fragile à la fois, avec cette main qui s'agitait en gestes fébriles tandis que l'autre restait collée au corps, lointain souvenir d'un accident de cheval. Ses tuniques austères, mais si parfaitement ajustées, et coupées dans des tissus de prix, le résumaient tout entier.

Les jours suivants, je pilotai les deux visiteurs dans les rues, les boutiques et les temples. Marc Riboud jubilait au contact de cette foule grouillante, capturait des visages. Karol s'ennuyait. Mais le soir, il prenait sa revanche. À l'entresol de l'hôtel Xinqiao où il résidait, il convoquait le ban et l'arrière-ban de tous les éclopés de la Révolution mondiale qui avaient trouvé à Pékin un ultime refuge, et il les interrogeait. La Chine était-elle bien déterminée à prendre les mesures pour empêcher le retour de la bourgeoisie et du libéralisme, qui s'étaient réinstallés en Union soviétique après la mort de Staline ? Tiendrait-elle ses promesses ? Les intellectuels droitiers, qui avaient déjà par deux fois semblé reprendre de l'influence dans le Parti, étaient-ils vraiment écartés ? Les communes populaires avaient-elles vraiment été un échec ou seulement un revers, explicable par les conditions climatiques et le blocus de l'Occident ? Tout un essaim de professionnels du marxisme-léninisme venus de Nouvelle-Zélande, d'Inde, d'Italie ou d'Amérique latine donnaient leur avis, se disputaient entre eux puis se réconciliaient en retrouvant des souvenirs communs, qui remontaient à l'époque du Kominterm ou de la guerre d'Espagne.

D'autres soirées étaient réservées aux journalistes d'une presse communiste officielle qu'il réprouvait, mais qu'il lisait, et dont beaucoup de correspondants à Pékin étaient de ses amis. L'agence Tass, la *Pravda*, les *Izvestia*, les agences et journaux polonais, tchèques et yougoslaves, l'*Unità*, *Granma* – je ne me souviens plus de tous les organes représentés, mais il y avait du monde. Devant ce cercle, Karol prêchait, il s'enflammait. Il avait une belle voix rocailleuse, un accent très fort dont il jouait comme un acteur, et un regard déroutant, l'œil droit très mobile et l'autre fixe, séquelle d'une blessure reçue quelque part entre Rostov et Varsovie. L'œil valide voyait tout. Après le départ des convives, Karol se détendait, son visage s'éclairait d'un large sourire, et il me lançait :

« Je vous ai vu, avec la petite Russe. Vous avez raison, elle est ravissante. »

C'était vrai, de jolies jeunes femmes participaient à ces rencontres, épouses ou compagnes des journalistes présents. Assia était à mes yeux la plus attirante. Ses yeux verts et ses cheveux roux, son rire cristallin, son prénom tiré d'une nouvelle de Tourgueniev, me faisaient beaucoup d'effet. Tandis que les militants de tous bords rassemblés autour de la table se déchiraient, nous chuchotions dans l'ombre. Je lui lisais du René Char. Elle me faisait connaître Alexander Blok, Essenine et Voznessenski.

Le fait que Karol ait surpris nos échanges me le rendit définitivement sympathique. Nous nous quittâmes bons amis. Il m'envoya, quelques mois plus tard, le livre qu'il avait tiré de son voyage en Chine. *La Révolution de Mao*. Il s'était enthousiasmé sans avoir rien vu. Mais sa naïveté même était touchante. Je devais le revoir souvent, au fil des années, avec toujours le même plaisir et la même nostalgie.

*

Malgré la beauté de Pékin et la richesse des sites qui l'entouraient, malgré l'intérêt des rencontres, j'étouffais dans cette ambassade trop étroite. Je voulais voyager.

Parmi les diplomates, seuls l'ambassadeur et quelques agents de haut rang étaient autorisés à effectuer des déplacements hors de la capitale. Ces voyages officiels étaient soigneusement organisés et encadrés.

J'essayai une autre voie. Lucien Paye m'ayant recommandé de garder le contact avec mes anciens condisciples des Langues O' venus étudier ou enseigner en Chine au titre des récents accords culturels, je fus informé que l'un d'entre eux, François Veaux, en poste à Xian, souffrait de la solitude. Il fallait lui porter du réconfort. Xian, ancienne capitale impériale, n'était que rarement ouverte aux étrangers, et pratiquement jamais aux diplomates. Je déposai néanmoins une demande d'autorisation de voyage auprès du protocole. À ma grande surprise, l'autorisation me fut accordée.

Mille kilomètres séparent Pékin de Xian. On pouvait s'y rendre en avion. Je choisis le train pour mieux voir, réfléchir et, si possible, faire des rencontres.

Les trains chinois de l'époque étaient de lourds et longs convois tirés par des machines à vapeur qui traversaient le pays avec lenteur. Les étrangers étaient installés la plupart du temps dans des compartiments de couchettes « molles » qu'ils occupaient seuls, mais en période d'affluence, il pouvait arriver qu'on demande au visiteur de partager sa cabine avec un

haut cadre civil ou militaire, avec lequel les échanges étaient limités par l'absence fréquente de langue commune. J'eus la chance de faire le voyage fin avril, période où les chemins de fer étaient chargés, à la veille des fêtes du Premier mai. Je m'installai dans un compartiment apparemment vide mais, à la gare de Baoding, un homme en vareuse bleue, chaussé de cuir (signe d'un statut élevé), le regard vif derrière de fines lunettes, s'installa sur la couchette voisine. C'était un ingénieur en électricité qui rejoignait son nouveau poste de travail, sur le barrage de Sanmenxia.

Nous étions partis au milieu de l'après-midi et devions atteindre Xian le lendemain matin. Optimistes, nous avions ouvert les vitres mais au bout d'un moment nous sentîmes la température fraîchir, et le vent coulis le long du train fit entrer dans le compartiment un air chargé de fumée et d'escarbilles. Nous refermâmes la fenêtre et, tout en nous installant pour un long voyage, commençâmes à faire connaissance.

Il s'appelait Peng, avait fait ses études à Moscou au milieu des années cinquante, puis à Pékin, à l'université Qinghua. C'était là qu'il avait connu sa femme. Après l'obtention du diplôme, leurs chemins s'étaient séparés. L'épouse avait été affectée dans une entreprise proche de la capitale et lui envoyé dans l'Ouest, à Lanzhou, pour participer à une étude sur le potentiel hydroélectrique du haut bassin du Fleuve Jaune. Depuis quelques mois, il avait reçu une nouvelle affectation, à Sanmen, qui lui permettait d'exercer de vraies responsabilités. Pour le couple, la distance était à peine moins grande. Peng espérait qu'après le poste actuel, il en recevrait un autre, plus proche de l'endroit où résidait sa femme.

Au fil des heures et des gares (à la tombée de la nuit, nous avions dépassé Shijiazhuang), nous conversions en buvant du thé. Sur la tablette séparant nos couchettes étaient disposées des tasses et des sachets, et en dessous une grosse bouteille thermos décorée de motifs à fleurs, qu'une employée du train venait de temps en temps remplir d'eau chaude.

Mon interlocuteur parlait avec franchise. Comme il avait séjourné à Moscou, je l'interrogeai sur la rupture avec l'URSS. Il en avait conçu beaucoup d'amertume. Comment le « grand frère » du Nord avait-il pu, brutalement, simplement parce que la Chine s'était permis de le critiquer, rompre tous les contrats, rapatrier tous ses experts, emportant tous les plans des grands projets qu'il avait promis de réaliser ? Il y avait en particulier, dans le domaine qui était le sien, celui de l'électricité, quantité de chantiers sur lesquels la Chine devait maintenant « compter sur ses propres forces ». L'aménagement du Fleuve Jaune, celui du Yangzi, de la rivière des Perles. La Chine aurait aussi à développer l'énergie nucléaire.

Elle avait fait exploser, six mois plus tôt, sa première bombe atomique. Mais c'est de l'usage civil de cette énergie qu'elle avait besoin.

Le train longeait les contreforts des monts Taihang, et nous atteignîmes Handan. C'était l'heure du dîner pour les étrangers, qui avaient droit à un service séparé. Une serveuse vint me chercher pour me conduire au wagon-restaurant, où je me retrouvai seul. Lorsque je revins dans le compartiment, mon voisin dormait. Le lendemain matin, c'est lui qui me réveilla. Il faisait déjà grand jour, on approchait de la gare de Sanmenxia où il devait descendre. Nous bûmes une dernière tasse de thé, échangeâmes des cigarettes. Je le regardai s'éloigner sur le quai. Le train poursuivit sa route vers l'ouest à travers la plaine jaune, jusqu'à Xian.

Je passai quatre jours dans cette ville, que j'eus l'impression de découvrir comme René Caillé visitant Tombouctou. Les étrangers y étaient si rares ! L'hôtel était une immense construction en béton qui ressemblait, de l'extérieur, à l'ossuaire de Douaumont. À l'intérieur, pas un chat. Le Renmindasha avait été construit dans les années cinquante pour accueillir les centaines d'experts que l'Union soviétique avait envoyés, puis rappelés. Les couloirs étaient vides.

« On vous a préparé la chambre 437 », me dit la préposée à l'accueil.

Une voiture et un guide m'attendaient devant la porte.

Xian n'occupait plus désormais qu'une petite partie du territoire sur lequel s'étendait l'antique Changan. La capitale des Tang avait été, au VIII^e siècle, la plus grande ville du monde. Et déjà dix siècles plus tôt, elle avait été, sous le nom de Xianyang (sur un site éloigné de quelques kilomètres plus à l'ouest), la capitale du premier empereur Qin. Quinze dynasties s'étaient succédé dans cette ville, et dans les lieux environnants. Le sous-sol regorgeait de trésors. Mais en 1965, bien peu étaient mis à jour par souci de ne pas perdre un pouce de la précieuse terre agricole, et aussi par crainte des pillards, qui avaient vandalisé au début du XX^e siècle les premières tombes ouvertes.

La Xian d'aujourd'hui était Ming. De cette dynastie dataient les murailles, robustes et soigneusement entretenues, et les hautes constructions à trois étages, laquées de rouge, qu'on apercevait de loin, au-dessus des toits, la tour du Tambour, la tour de la Cloche, la Grande Mosquée. Il fallait s'éloigner pour retrouver l'empreinte, plus ancienne, des Tang. En sortant de la ville murée à deux ou trois kilomètres vers le sud, on atteignait la pagode de la Petite Oie, et un peu plus loin, la Grande Oie, une tour carrée de sept étages. C'est là que le moine Xuanzang, au retour de son « voyage en Occident », s'était enfermé pendant vingt ans, pour traduire les textes sacrés du bouddhisme.

Du sommet de la Dayanta, à près de quatre-vingts mètres, j'embrassais du regard un vaste paysage. J'apercevais, très loin vers le nord-ouest, la vallée de la Wei, et au sud, la chaîne des Qinling. Pendant quinze siècles, Xian avait été l'ultime étape des voyageurs sur la route de la Soie. Par cette route arrivaient les caravanes venues du Pamir, de l'Altaï, de l'Asie centrale, de la Perse, de Bagdad, et même de Venise. Par cette route étaient arrivés aussi des envahisseurs sans nombre, que l'Empire chinois avait anéantis ou absorbés, utilisés, domestiqués, sinisés.

Au musée, des monuments de pierre gardaient la trace de cette histoire. Je contemplai les célèbres chevaux en bas-relief du tombeau de Li Shimin (le guide ne manqua pas de faire remarquer qu'il en manquait deux, emportés aux États-Unis). Le musée rassemblait surtout des milliers de stèles, extraits de textes classiques, édits impériaux, poèmes. La plus célèbre était la stèle de Si-Ngan-Fu (l'ancienne transcription de Xian), qui attestait la présence dans la capitale de l'Empire d'une communauté nestorienne. Les chrétiens avaient longtemps cohabité, dans cette immense métropole, avec les bouddhistes, les musulmans et les juifs.

Au retour à l'hôtel, un homme m'attendait, François Veaux, le jeune professeur que j'étais venu « reconforter ». Étudiant de chinois à Bordeaux (la seule université en France, en dehors de Paris, où l'on pouvait alors apprendre le mandarin), il s'était porté candidat à un poste de lecteur de français à Xian pour pouvoir venir en Chine. Mais son objectif était en réalité de faire des recherches sur le dialecte du Shaanxi.

François Veaux n'était nullement malheureux à Xian, les rapports parvenus à l'ambassade nous avaient trompés. Il y vivait même comme un poisson dans l'eau. Il connaissait tout le monde. Vêtu d'un bleu de chauffe et d'une casquette, il pouvait aller partout en se fondant dans la foule. Il me le prouva le soir même en m'entraînant dans une escapade à vélo à travers les rues. Au terme d'un périple assez compliqué, nous nous arrê tâmes, dans le quartier Hui, sur une petite place près de la mosquée. Dans un coin, quelques personnes étaient assises en cercle sur des tabourets. Au milieu, un vieux Hui accroupi soufflait sur un feu de braise installé entre deux briques. De temps en temps, quelqu'un lui faisait un signe de la main, les doigts courbés ou écartés, pour figurer un chiffre. Je compris que c'était une façon de commander des brochettes. Le vieil homme était muet. Veaux fit, avec deux doigts, le caractère huit, et l'homme aligna huit petites tiges sur le feu. Tandis que montait l'odeur du mouton grillé, Veaux poursuivit la conversation avec le vieillard, par signes. Il traçait des idéogrammes dans la paume de sa main. L'autre opinait.

Le lendemain, un responsable du bureau d'archéologie m'accompagna à Lintong. C'est dans ce district, à quinze kilomètres de la ville, que se trouvaient les sites les plus pittoresques de Xian.

Nous visitâmes d'abord les sources chaudes de Huaqing, où l'empereur Tang Minghuang et sa favorite, la célèbre Yang Guifei, aimaient à se baigner. Il ne restait pas grand-chose du palais luxueux dans lequel les deux amants avaient passé, selon la légende, des moments inoubliables, avant que la révolte d'An Lushan les forçât à fuir.

Tous les Chinois connaissaient les circonstances du drame. An Lushan, général félon, avait rassemblé dans les steppes de l'ouest une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes avec laquelle il descendit dans la plaine pour s'emparer de Changan. L'empereur s'était enfui avec sa concubine, protégé par une poignée de fidèles centurions. La petite troupe avait marché deux journées entières vers le sud, en direction du Sichuan. Soudain, au col de Mawei, les soldats s'étaient arrêtés. Ils avaient exigé, pour aller plus loin, que Minghuang sacrifie sa favorite, honnie de la cour et du peuple. Yang Guifei avait été exécutée sous les yeux de son amant. Deux ans plus tard, la révolte matée, l'empereur avait pu revenir dans sa capitale. Passant sur le lieu où la belle Yang avait péri, il avait versé des larmes amères.

Bai Juyi en avait fait le plus célèbre de ses poèmes, *le Chant de l'éternel regret*.

*La double éternité du Ciel et de la Terre un jour peut-être finira,
Mais notre douleur, elle, n'aura pas de fin ;
Faisons vœu d'être au ciel deux oiseaux au vol inséparable,
Et que nos cœurs restent unis d'un lien inaltérable,
Comme le gemme et l'or.*

Sous un auvent de tuiles grises, un filet d'eau coulait vers un trou peu profond. « C'est dans ce bassin que Yang Guifei se baignait », dit le guide. Je souris en apercevant une savonnette posée au bord de la vasque. Une autre belle se lavait maintenant dans le bassin impérial. À notre approche, elle était partie se cacher dans les roseaux.

Un peu plus haut, au bout d'un chemin qui montait entre les rochers, était installé un petit édifice soigneusement entretenu. Une stèle indiquait qu'en ce lieu, le 12 décembre 1936, Tchang Kaï-chek avait été arrêté. Tchang faisait la guerre aux communistes alors que ses généraux souhaitaient unir leurs forces à celles de l'Armée rouge pour opposer une résistance commune à l'envahisseur japonais. Le général Zhang Xueliang avait osé

capturer son chef alors que celui-ci séjournait à Xian. Le maréchal avait été surpris dans son sommeil, il avait voulu s'enfuir, oubliant dans sa précipitation son dentier sur la table de nuit. Zhang Xueliang n'avait libéré le maréchal qu'après lui avoir fait signer l'engagement de changer de politique. « L'incident de Xian » avait permis une relance du « front uni » des forces nationalistes et communistes contre le Japon. Mais Tchang n'avait jamais pardonné à son subordonné de l'avoir humilié. Il l'avait fait arrêter à son tour. Au moment où je visitais le site où avait eu lieu l'incident, le général rebelle était toujours, trente ans après, en prison à Taïwan.

Nous remontâmes en voiture, pour gagner, de l'autre côté du mont Lishan, le tombeau de Qingshihuangdi, le Premier Empereur.

J'avais relu, avant de quitter Pékin, les pages des *Mémoires historiques* dans lesquelles Sima Qian décrivait les travaux démesurés que le monarque avait fait effectuer, pendant près de vingt ans, pour sa dernière demeure. Sept cent mille hommes y avaient participé, à peine moins que pour la Grande Muraille. Le tombeau était, selon l'historien, une vraie ville souterraine, ceinte de hautes murailles, traversée de fleuves de mercure et protégée par des mécanismes compliqués et secrets qui devaient permettre de transpercer de flèches ou d'écraser sous des blocs de pierre ceux qui s'aviseraient de pénétrer dans le sanctuaire. Des milliers d'hommes et de femmes, épouses, concubines, princes et princesses, ministres, généraux, chambellans, serviteurs, esclaves, avaient été, selon la légende, ensevelis avec l'empereur, et autant d'animaux, chevaux caparaçonnés d'or ou de jade, tigres et lions, chameaux de Bactriane, singes et oiseaux de paradis.

Rien, à la surface, ne laissait deviner l'existence de ces palais souterrains. Quand le guide me déposa devant le tombeau, je ne vis qu'un espace de terre nue où couraient des chèvres. Un sentier traversait la prairie, conduisant à une haute colline, arrondie, à la surface presque dénudée. C'était le tumulus impérial. Une simple stèle le signalait : ICI EST LA TOMBE DU PREMIER EMPEREUR QIN.

Je gravis la pente, suivant un petit chemin que le passage des troupeaux avait tracé dans l'herbe. La vue, du sommet, s'étendait sur toute la plaine jusqu'à Xian. Une petite fille poursuivait, un peu plus bas, un chevreau égaré.

« Derrière la montagne, me dit le guide, vit un ermite. Voulez-vous que nous lui rendions visite ? »

Je préfèrai laisser le saint homme méditer dans la tranquillité. Nous reprîmes la route de Xian.

*

De retour à Pékin, je retrouvai la vie diplomatique.

L'ambassade tournait gentiment, à son rythme. On lisait chaque matin la presse et les traductions d'écoutes radio venues de Hong Kong, On était libres l'après-midi, car, avec l'arrivée des chaleurs, on s'était mis, bien avant la date légale, aux horaires d'été. Aucune pièce n'était encore climatisée. L'après-midi était réservé aux excursions (dans le périmètre autorisé), au shopping (chez monsieur Wang, l'antiquaire, ou dans les échoppes de brocanteurs), ou à la sieste. Les plus jeunes fréquentaient la piscine, peuplée de Suédoises ou d'Anglaises. À l'heure du thé, les diplomates plus âgés, et leurs épouses, pouvaient se consacrer à la « culture ». Peu leur importaient les librairies vides et les théâtres fermés. Ils suivaient les cours de « maître Odilon Yu », un lettré parfaitement francophone, formé par les Jésuites, qui leur donnait, à domicile, des leçons de chinois et de calligraphie. Ou encore les conférences de monsieur Shi, un ancien acteur de l'Opéra de Pékin, qui venait jouer des extraits du répertoire dans les salons de la résidence et ne demandait rien d'autre en échange que d'être invité à nos séances de cinéma.

Jean-Pierre Angremy était revenu de ses congés en France muni d'un contrat des éditions Gallimard pour un roman dont il avait enfin trouvé l'intrigue. Il avait brassé ensemble les ingrédients glanés au fil des mois, la correspondance de Segalen, les récits de *la croisière jaune* et celui du *sac du palais d'Été*. Il y avait ajouté une histoire d'espionnage inspirée de l'affaire Henri Vetch, et quelques anecdotes glanées dans les soirées diplomatiques. L'œuvre prenait forme. Il m'en fit lire une première version, que je trouvai décevante. Une histoire d'Européens entre eux, dans un décor chinois.

« Tu peux faire mieux », lui dis-je.

Il reprit le manuscrit, le reprit encore. Il ajouta davantage de couleur locale dans ses tableaux. Mais rien n'y faisait. Ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les aventures que des étrangers, « forcément malheureux », venaient vivre en Chine. Pourquoi malheureux ? « Nous sommes loin de nos rives, expliquait-il. La souffrance du déracinement est féconde, c'est de cela qu'il faut partir pour écrire quelque chose de vrai. » Il se récitait le *Syllabaire d'exil* de Supervielle.

Je vivais désormais dans un monde différent. Je me rapprochais plutôt de ceux, bien peu nombreux, qui au sein de l'ambassade s'intéressaient vraiment au pays dans lequel nous vivions, en parlaient la langue. Nous étions un tout petit cercle. Guillerma en était l'âme. Attaché militaire,

il allait passer général, mais c'était d'abord à nos yeux un intellectuel, un homme cultivé, connaissant tout de la Chine – aussi bien son histoire, son régime, son économie que sa poésie. Il racontait ses aventures avec humour et modestie. Il avait la même simplicité, la même prudence, quand nous nous interrogiions ensemble sur ce qui se passait autour de nous. Il avançait des hypothèses. Il respectait les objections, les avis de chacun. Nous nous entendions bien.

Bientôt, une nouvelle recrue vint renforcer notre groupe.

Patrick Destenay arriva à Pékin en avril. Il avait été recruté à l'ambassade comme attaché commercial. Il était en fait un des plus brillants élèves de chinois qu'ait produit l'université de Cambridge. Formé dans la tradition anglo-saxonne d'enseignement du mandarin, popularisée par le professeur John De Francis, il nous écrasa dès son arrivée par son accent irréprochable et la richesse de son vocabulaire.

Sa passion était la bande dessinée. Il avait découvert, à Cambridge, cette tradition chinoise, vieille de près de dix siècles. Sous les Song, les Yuan, les Ming, tous les grands classiques de la littérature – *les Trois Royaumes*, *le Roman du bord de l'eau*, *le Rêve dans le pavillon rouge* – avaient été édités en petits fascicules illustrés et s'étaient ainsi popularisés dans les couches les moins cultivées de la population. Le régime communiste avait encouragé ces publications qui permettaient de répandre les trésors de la culture chinoise jusqu'au fond des campagnes.

J'avais commencé, depuis plusieurs mois déjà, à les collectionner. J'en avais plusieurs centaines dans ma bibliothèque. Quand Destenay arriva, je lui montrai le fruit de mes recherches. Je lui indiquai mes librairies préférées. Il en trouva d'autres. Bientôt, il eut une collection supérieure à la mienne. Nous comparions nos trouvailles, nous faisions la course. Quelque chose nous disait que la glaciation culturelle finirait par frapper aussi l'univers bien innocent des bandes dessinées. Il fallait faire vite, accumuler ces trésors menacés aussi vite que nous le pouvions. Et nous avions raison. Pendant l'été, les rayons de *lian huan hua* se vidèrent à leur tour.

Destenay avait une autre curiosité, qu'il me fit partager, le chinois radio-phonique. Radio Pékin diffusait chaque soir des dizaines de nouvelles, de commentaires, d'éditoriaux, qui étaient d'abord des pluies de mots. Ces mots étaient dignes d'être étudiés. Il y avait une « langue de la radio ». Patrick, qui se destinait à une carrière universitaire, voulait en faire le sujet de sa thèse.

En attendant, chaque soir, il était devant son poste, le crayon à la main, pour écouter, décortiquer et traduire les bulletins de nouvelles.

« Tu devrais essayer, me dit-il, c'est le meilleur cours de langue qu'on puisse imaginer ! »

Nous prîmes l'habitude de nous retrouver, chaque soir, dans la grande salle de l'ambassade pour suivre ensemble le programme des « nouvelles dictées » de la Radio centrale.

Pendant une heure, un journaliste à la diction impeccable, à l'accent irréprochable, lisait les bulletins du jour. Il répétait chaque phrase plusieurs fois. Il revenait sur les mots difficiles, les homophones, nombreux dans la langue chinoise. Les « nouvelles dictées » étaient rédigées de façon à être entendues, lues, et comprises, par toutes les officines de propagande du Parti, les responsables locaux, les secrétaires perdus au fond des montagnes et des campagnes les plus reculées du territoire chinois. Elles devaient être notées, recopiées, inscrites au tableau noir sur la place publique du moindre village. Partout en Chine, chaque jour à 19 heures, les auditeurs étaient devant leur poste pour la dictée. Nous y étions aussi. C'était notre leçon quotidienne de chinois, que nous absorbions comme une drogue.

J'allais aussi, chaque fois que je le pouvais, à l'université de Pékin. Plusieurs de mes condisciples des Langues O', qui avaient obtenu des bourses après l'établissement des relations diplomatiques, y étaient inscrits. Des sinologues chevronnés, venus de la Sorbonne ou du Collège de France, avaient profité de la même aubaine pour y poursuivre leurs recherches. Beida était située dans le quartier universitaire de Haidian, à une heure de route : ça n'avait pas été facile au début. Mais dès que j'eus une voiture, je pus m'y rendre plus souvent. En mai et en juin, le campus de l'université était agréable avec son parc, son lac et sa fausse pagode. C'était la période des examens. Les étudiants, chinois et étrangers mêlés, révisaient sur les bancs, sur les pierres. On s'interpellait, on riait, quelques couples marchaient côte à côte, leurs mains s'effleuraient à peine, leurs yeux disaient tout.

Dans le contingent des chercheurs français qui travaillaient là figuraient des hommes et des femmes qui allaient devenir, une ou deux décennies plus tard, de très grands « lettrés ». Certains l'étaient déjà. Jean-Pierre Dieny, Jacques Dars, traducteurs des classiques, marchaient sur les traces de Couvreur et de Chavannes. Denys et Claudie Lombard s'attaquaient à l'histoire et à la géographie. Le conseiller culturel les avait présentés à l'éditeur Nagel qui leur avait proposé de rassembler, dans un guide encyclopédique, tout ce qu'on pouvait savoir sur la Chine d'hier et d'aujourd'hui. Ils s'étaient attelés à la tâche. Je les regardais travailler, admiratif et un peu jaloux.

Lucien Paye avait souhaité une « grande visite ». Il avait échangé avec le Département, et avec l'Élysée, une correspondance mystérieuse. Et un jour, à la fin de juin, à l'issue d'une réunion dans la grande salle de l'ambassade, il nous annonça la nouvelle : André Malraux était en route pour Pékin.

L'écrivain, fatigué depuis quelques mois de ses responsabilités de ministre de la Culture, s'était mis en congé de la République pour entreprendre une tournée en Asie. Il était arrivé en bateau à Singapour. Le bâtiment sur lequel il voyageait, *le Cambodge* (un nom qui aurait pu lui rappeler de fâcheux souvenirs), avait subi une avarie, et c'est par avion qu'il allait maintenant rejoindre Hong Kong d'où il gagnerait Canton, puis Pékin.

« Je n'ai pas besoin, dit Paye, de vous dire à quel point cette visite est importante, et significative. Malraux est non seulement un des plus importants ministres du gouvernement. Mais il est aussi et surtout l'auteur de deux très grands livres sur la Chine...

— Des livres pleins d'erreurs, malheureusement, l'interrompit le conseiller culturel. Et ce n'est pas étonnant, puisque Malraux n'est jamais venu en Chine. »

Tout le monde se tourna vers Girard, se demandant quelle mouche l'avait piqué. Il adoptait en général dans les réunions un profil bas, plutôt flageolet. Mais l'intéressé était cette fois étrangement excité, le visage rouge.

« D'ailleurs, poursuivit-il, je ne suis pas sûr que sa venue plaise tellement aux Chinois. Chaque fois que j'ai eu l'occasion d'évoquer avec eux le nom d'André Malraux, ils m'ont paru embarrassés. Malraux est ici le ministre de la Culture du Général de Gaulle, et rien d'autre. »

L'ambassadeur était visiblement gêné. Il savait, comme nous tous, que Malraux avait inventé son passé chinois. L'écrivain avait passé deux ans en Indochine. Il avait collaboré, à Saïgon, à la rédaction d'un petit journal anticolonialiste. Il avait été impliqué dans une sombre affaire de vol de statuettes dans le temple de Bantea-Srey (dont il avait enjolivé le récit dans *la voie royale*). Il avait brièvement séjourné à Hong Kong. C'est là qu'il avait glané les informations qui lui avaient servi à écrire *les Conquérants*, puis *la Condition humaine*. Les événements qu'il avait pris pour toile de fond (l'insurrection de Canton, l'écrasement des communistes à Shanghai) étaient réels et bien connus, mais il y avait ajouté des personnages sortis de son imagination, peu crédibles. Et surtout, il avait fait croire qu'il avait lui-même participé à ces grands moments de la Révolution chinoise.

« Malraux a sans doute pris des libertés avec l'histoire, finit par concéder Paye. Mais il n'en est pas moins un grand romancier. La façon dont il a réussi à recréer ces moments qu'il n'a pas connus montre bien son talent d'écrivain. »

Il y avait, malgré les efforts que faisait l'ambassadeur pour le dissimuler, un réel problème. Malraux s'était emparé de deux événements majeurs de l'histoire chinoise, et les avait réécrits à sa façon. Plusieurs détails rendaient son récit invraisemblable. Le personnage de Kyo, dans *la Condition humaine*, n'avait pas la moindre ressemblance avec Zhou Enlai, que Malraux prétendait avoir « beaucoup fréquenté ». Pour les responsables communistes, les événements de 1927 étaient un moment sacré de l'histoire du Parti. On n'y touchait pas.

Malraux avait été l'idole de mes années lycéennes. Et puis, il y avait eu De Gaulle, l'engagement de Malraux auprès du Général, son apparition fiévreuse le 4 septembre 1958 sur la place de la République, quand j'étais allé écouter le héros de la France Libre présenter la nouvelle constitution. Tout naturellement, Malraux avait pris sa place, une des premières, dans le paysage de la V^e République. Il était un ministre de la Culture indiscutable – et indiscuté. Son éloquence si particulière, son lyrisme, donnaient de la grandeur aux cérémonies dont il était l'ordonnateur ou le chantre. La plus belle avait été celle de l'entrée des cendres de Jean Moulin au Panthéon, quelques semaines à peine avant mon départ pour la Chine. Les mots qu'il avait su trouver, la force avec laquelle il les avait prononcés, m'avaient, comme à beaucoup, arraché des larmes.

Peu m'importait qu'il eût arrangé ses « souvenirs » de Chine. J'étais excité à l'idée de le rencontrer.

Paye, lui, était soucieux. Il allait lui falloir naviguer entre les écueils. Obtenir des Chinois qu'ils reçoivent le ministre, émissaire du gouvernement français, chargé de relancer le dialogue politique entre les deux pays. Et convaincre Malraux de s'en tenir à ce rôle.

Ce ne fut pas simple. Le conseiller culturel, envoyé au-devant du personnage, prit dès la première minute, à Canton, la mesure de la difficulté. Malraux voulait « retourner sur les lieux » qu'il avait « connus ». Dans le musée de la ville, devant des photos des responsables de l'insurrection, il se déclara « ému de revoir les copains ». Mais à Pékin, Lucien Paye sut se montrer plus convaincant. Il fit valoir au ministre de la Culture qu'il n'avait aucune chance d'obtenir une audience de qui que ce soit s'il s'obstinait dans son attitude.

Malraux se résigna, et l'ambassade put commencer ses démarches. Elles furent lentes, et laborieuses. Le Protocole chinois, méfiant, demanda